

Les Cosaques
Jean Sarracant

disait (et son témoignage corrobore ceux déjà relevés) que par sa sagacité, sa grande présence d'esprit et ses initiatives, il dépassait de beaucoup le soldat, cavalier ou fantassin des troupes régulières. « Ce qui frappe surtout chez lui, écrivait Wrangel, c'est son aptitude à s'orienter. Passé une fois seulement en un endroit quelconque, il s'y reconnaît plus tard infailliblement, par n'importe quel temps, par n'importe quelle nuit vraiment noire. D'une endurance remarquable, ne se laissant jamais abattre, s'attachant facilement à ses chefs pour lesquels il se prive, le cas échéant, volontiers, le Cosaque de Transbaïkalie n'a pas la tenue ni la discipline d'un soldat régulier, mais si vous lui donnez un ordre, ajoutait Wrangel, vous pouvez vous fier à lui : il l'exécutera ponctuellement. »

LE GÉNÉRAL DE RENNENKAMPF ET LES COSAQUES DE TRANSBAÏKALIE

Un homme de guerre qui reçut du Tzar Nicolas II l'ordre de porter, à titre de récompense, leur uniforme sa vie durant et qui fut nommé starchine d'honneur d'une de leurs stanitzas a révélé les Cosaques de Transbaïkalie et les a entraînés sur les champs de bataille où ils se sont couverts de lauriers capables de provoquer l'insomnie des autres Voïskos cosaques. Ces lauriers, ils les ont cueillis en Mandchourie à deux reprises. La première fois en 1900-1901, en opérant en quelques semaines la conquête, d'ailleurs sans lendemain, d'un immense territoire. La seconde fois en 1904-1905, durant la guerre russo-japonaise, en tranchant par leurs actions sur les autres troupes russes et en relevant le prestige de l'armée impériale fortement touché.

Pavel Carlovitch, seigneur de Rennenkampf, issu

d'une forte race de soldats et d'hommes d'État, naquit au château de Pankull en Esthonie le 17 avril 1854. Promu cornette au 5^e Uhlans de Litowsk, puis lieutenant et capitaine, il entra ensuite à l'Académie de Guerre pour en sortir en tête de liste, et reçut les épaulettes de commandant le 1^{er} avril 1882. Lieutenant-colonel à 32 ans, colonel à 36, son nom est connu comme celui d'un espoir de l'armée et d'un remarquable écrivain militaire. Sa réputation franchit les limites de la Russie d'Europe et parvient en Extrême-Orient jusqu'au général Grodekow, le compagnon de gloire de Skobelew. A la fin de l'année 1899, le voici nommé chef d'état-major de la région militaire de Transbaïkalie et, par conséquent, en contact avec les Cosaques.

Avec eux, l'année suivante, quand s'ouvrent les hostilités entre la Russie et la Chine à propos de l'insurrection des Boxers, il descend l'Amour et s'élançait d'Aïgoun, qu'il a aidé à prendre, sur la route impériale de Tsitsikar, capitale de la Mandchourie septentrionale. Il livre plusieurs combats à des forces dix fois supérieures, bat les meilleurs généraux chinois, franchit des chaînes de montagnes opiniâtrément défendues, s'empare de plusieurs villes et même de Tsitsikar où le vice-roi se suicide. Il se jette alors sur la seconde province, en soumet toutes les villes, jusqu'à la capitale, Ghirin, dont il fait le vice-roi prisonnier. Les Chinois fanatiques, qui battent ou font échec aux autres généraux russes, sont impuissants à arrêter la progression de celui qu'ils appellent le *général Tigre*, « parce que ses attaques subites et irrésistibles ressemblent à des bonds de tigre ».

Il avance ainsi victorieusement jusqu'à Tiéling, qui fait sa soumission, tandis que le vice-roi de Moukden s'enfuit pour ne pas subir le sort de ses confrères. En quelques semaines, le général de Rennenkampf et les Cosaques de Transbaïkalie ont fait passer la Mandchourie au pouvoir des Russes, capturé 122 canons, de nombreux

drapeaux, des stocks d'armes et détruit toutes les fabriques d'armement : en un mot anéanti la puissance militaire de l'adversaire. Le commandant en chef Grodekow détache de sa poitrine la croix de Saint-Georges qu'il porte et la remet au général de Rennenkampf. Or cette précieuse relique provient du « pacha blanc », de Skobelew.

En 1904, la guerre éclate entre la Russie et le Japon et, pour commencer, le général de Rennenkampf prend le commandement de la 2^e division des Cosaques de Transbaïkalie. « Toujours en avant, écrivait alors Wrangel, là où se décide le sort du combat, il donnait le premier l'exemple à ses hommes, partageant avec eux toutes les difficultés de la campagne, se nourrissant avec des galettes de maïs et couchant sur la bourka, sous la pluie. Souvent, dans des minutes affreuses, quand la dernière étincelle d'énergie était prête à s'éteindre chez ses Cosaques épuisés par l'insomnie et les privations, sa seule apparition leur versait de nouvelles forces et les hommes fatigués, désespérés, prêts à perdre leur courage, se transformaient en lions disposés à lutter jusqu'à la dernière goutte de sang pour l'honneur et la gloire de la chère patrie. » Ses actions lui valent, le 13 juillet 1904, le grade de général-lieutenant. Grièvement blessé le même jour, il abrège sa convalescence pour prendre part, le 16 septembre, à la bataille du Cha-Ho où son corps d'armée (car on a augmenté ses effectifs tout en lui laissant les Cosaques de Transbaïkalie) se distingue de tous les autres. « Il dépassait en énergie et en opiniâtreté la plupart des autres généraux », écrit l'attaché militaire allemand. « Rennenkampf, qu'il faut placer à une hauteur de tête au-dessus de nos généraux, assurait le colonel Droujinine, ne perdait pas courage. » Et le maréchal japonais Oyama disait dans ces mêmes journées, du combat des forces de Rennenkampf : « Ce combat rappelle la charge de la Vieille Garde à Waterloo. »

Pendant l'hiver, tandis que l'armée de Kouropatkine retraite sur Moukden, il contient l'armée japonaise devant l'aile gauche, « en preux russe », dira Krassnow. Au début de 1905, Michtchenko ayant été blessé, on lui confie le corps de cavalerie à l'aile droite. Il reste quinze jours à sa tête et, pour la première fois, la cavalerie russe fait œuvre utile. Mais le 25 février, le généralissime le rappelle à l'aile gauche. En son absence, mal conduites, ses troupes ont fléchi, et selon l'attaché militaire autrichien, il « arrive à temps pour empêcher un plus grand malheur ». « Je m'en remets à votre savoir-faire que je connais, lui télégraphie le général Liniévitch. Je suis persuadé que, dans le cas présent, vous ferez preuve de votre ténacité habituelle. » Et en définitive, grâce à la résistance et au stoïcisme de ses troupes, l'armée russe échappe à l'anéantissement.

Pendant ce temps, la révolution de 1905, première tentative des Bolchéviks, gagne du terrain en Sibérie. Beaucoup de chefs ont abandonné leur autorité entre les mains des révolutionnaires. L'armée est menacée de famine... Le 26 décembre, Nicolas II télégraphie au généralissime : « Appliquez toutes les mesures que Rennenkampf jugera indispensables... Je vous ordonne de mettre à la disposition de Rennenkampf la force armée qui lui est nécessaire... Transmettez à Rennenkampf que, moi et la Russie, nous attendons de son énergique activité une issue rapide et définitive à cette situation pénible... » Le général de Rennenkampf profite de l'autorité de son nom, de son prestige : « Je m'adresse, dit-il, à tous ceux qui aiment la Russie... Inébranlablement dévoué, ainsi que toute l'armée, à l'Empereur et à la Russie, je ne m'arrêterai devant rien pour aider la patrie à rejeter le joug de l'anarchie... » Tchita, foyer de la révolution, se rend à lui, comme toutes les autres villes, sans effusion de sang. Quelques semaines ont suffi au général de Rennenkampf pour ramener le calme. Après quoi il prend le comman-

dement du 3^e corps de Sibérie, puis, en 1907, du 3^e corps d'armée à Wilna.

Son nom y était aussi célèbre qu'ailleurs. « Néanmoins, explique un témoin, l'impression qu'il produisit à son arrivée fut très forte. Son aspect imposant, respirant l'énergie et la force, l'uniforme original et pittoresque des Cosaques de Transbaïkalie qui le distinguait, d'une manière tranchante, des autres généraux, la simplicité de ses rapports avec les officiers et les soldats... le rendirent tout de suite populaire... Cette impression se renforça davantage encore quand les troupes connurent mieux leur nouveau chef, virent son extraordinaire endurance, son infatigabilité, et l'absence complète en lui de prétention, de sybaritisme et de souci du confort et de la commodité, choses pourtant naturelles à son âge et dans ses fonctions. »

Le 6 décembre 1910, il atteint le sommet de la hiérarchie et, le 5 octobre 1912, l'Empereur l'élève à la dignité suprême d'aide-de-camp-général. Enfin, le 20 janvier 1913, il prend le commandement en chef de la circonscription militaire de Wilna. « Le général de Rennenkampf avait alors environ soixante ans, écrit le général Tchernavine. Étant déjà général, et d'un certain âge, il avait fait deux guerres et été grièvement blessé. Tout cela, semblait-il, n'avait pas laissé de traces sur lui. L'aide-de-camp-général de Rennenkampf se distinguait fort peu du général-major de la campagne de 1900 ou du général-lieutenant de la guerre russo-japonaise. Il y avait en lui la même prodigieuse énergie, la même provision inépuisable de forces et la même endurance physique exceptionnelle. » Et quand les êtres qui l'entouraient le suppliaient de se reposer, de se ménager, il répondait invariablement : « Je me reposerai assez dans ma tombe ! »

Quand la Révolution éclate, en 1917, le général de Rennenkampf, disgracié à la suite d'une intrigue tramée par le ministre de la Guerre (que sa criminelle incurie a

rendu tristement célèbre) se trouve en Crimée. Depuis 1914, les armées russes n'ont connu que la défaite, sauf quelques succès faciles contre les Turcs, au Caucase, et sauf la victoire de Gumbinnen en Prusse orientale. Celle-ci est l'œuvre du général de Rennenkampf, frappé par la disgrâce après la bataille de Lodz. Aussitôt qu'il apprend les événements, le général de Rennenkampf part pour Saint-Pétersbourg. Il est trop tard... Quelques jours après, on l'incarcère à la forteresse de Pétropawlowsk. Arraché ensuite aux griffes des Bolchéviks par sa sublime jeune femme, il se trouvait à Taganrog au début de 1918. Dans la nuit du 2 au 3 mars (style russe), il y fut arrêté et conduit à l'état-major rouge où siégeaient les commissaires Antonow-Avseenko, Kanounikow et Rodionow. Immédiatement après le premier interrogatoire, ceux-ci lui proposèrent de prendre le commandement en chef des forces armées rouges. Il opposa à cette proposition un refus catégorique. Les Bolchéviks le prévinrent alors qu'ils lui donnaient à choisir :

— Ou bien vous prendrez le commandement que nous vous offrons, ou bien vous serez fusillé...

De la voix impérieuse, au débit tranchant et saccadé qu'on lui connaissait bien, il répondit :

— Votre affaire est de me fusiller ; mon devoir de vous refuser.

Les jours suivants, les commissaires renouvelèrent leurs tentatives. Le général de Rennenkampf répliquait toujours :

— Tuez-moi, car je ne trahirai pas...

Les Bolchéviks patientèrent l'espace de vingt-neuf jours. Finalement, irrité de ses fiers refus, le commissaire Antonow-Avseenko prescrivit aux soldats de le fusiller. Tous refusèrent. On fit alors venir de Rostow deux bourreaux tcherkesses et, dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril (style russe), tout de suite après minuit, on conduisit le général de Rennenkampf au supplice, à l'insu des troupes

et en prétextant qu'on l'envoyait à Moscou pour y être jugé.

Devant un ramassis de populace, il dut se dévêtir et creuser sa tombe. Quand ce fut fini, de leurs « kindjals » aiguisés les bourreaux lui crevèrent les yeux. Le général de Rennenkampf demeurait debout, imposant, gardant cette attitude qui avait tant impressionné Wrangel sur les champs de bataille. Il n'exprima pas un murmure, pas une plainte, n'esquissa pas un geste quand les mêmes « kindjals » labourèrent son corps puissant. Le sang coulait après chaque blessure et les armes pénétraient de nouveau dans la chair. La canaille, d'abord bruyante, s'était tue. Le martyr s'éternisait... Il était deux heures du matin quand, rengainant leurs poignards, les bourreaux prirent leur revolver. Quatre balles partirent, tirées à quelques pas. Aucune ne toucha le général de Rennenkampf. Aveugle, épuisé, mais toujours droit, il cria dans la nuit : « Fils de chiens ! Vous voulez tirer sur un général russe et vous ne savez même pas vous servir de vos armes ! » Quelques détonations encore, une balle au cœur, et c'est la fin. Le général de Rennenkampf s'écroule en murmurant un prénom. Aboutissement sublime, qui fera écrire au général Wrangel : « La fin héroïque de Rennenkampf est le couronnement de son éternelle vaillance » ; au général Milodanovitch : « J'admire la noblesse chevaleresque qu'il a manifestée dans des circonstances aussi douloureuses : mais pouvait-on s'attendre à moins de la part du général de Rennenkampf ? », et au général Makhrow : « Son nom restera, dans l'histoire de la Russie, comme le symbole de la vaillance, de l'honneur, de l'honnêteté et du devoir... »

LES COSAQUES DE TRANSBAÏKALIE EN MANDCHOURIE

Au début de la première campagne de Mandchourie, le détachement des Cosaques de Transbaïkalie de Ren-

NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE

COSCA

JEAN



LES COSAQUES.

16° M
161

DL 6225 20-11-44 A

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Campagne de l'Armée Rennenkampf en Prusse Orientale.
Une ambassade persane à Saint-Pétersbourg.
La marine à Corfou.
Les Iles Ioniennes au temps de Napoléon.
Soldats grecs de la Révolution et de l'Empire.
Pirates et Corsaires septinsulaires.
L'Instruction publique dans les îles Ioniennes de 1797 à 1864.

En voie de publication :

Correspondance du général Donzelot.
Fauvel à Athènes.
La Révolution Hellénique vue de Patras.
La Révolution Hellénique vue de Zante et de Prévéza.
Marinos Métaxas et Napoléon.
Napoléon et la Morée.

A paraître :

Alexandre de Rennenkampf et ses amis.
Une famille au service d'un Empire.
La Turquie d'Ismet Ineunu.

En préparation :

La Répétition générale.
Le général Tigre.
Choses vues dans le Proche-Orient.

JEAN SAVANT

LES
COSAQUES

ÉDITION ORIGINALE

ÉDITIONS BALZAC
1944



Copyright by ÉDITIONS BALZAC 1944.
Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

A mon ami A. J. MARQUET.

AVANT-PROPOS

L'histoire des Cosaques est une question qui n'a jamais été traitée fondamentalement en France, ni même en Russie, — ce qui expliquera d'ailleurs les involontaires lacunes de ce livre. Aussi abondante qu'elle semble être (voyez la bibliographie placée à la fin du volume), la documentation générale sur les Cosaques présente, hélas ! des faiblesses regrettables. A l'issue de la première guerre mondiale et de la révolution en Russie, de nombreux proscrits ont consacré leurs loisirs — souvent très rares — à écrire l'histoire du milieu, du corps auxquels ils avaient appartenu. D'importantes sources d'information ont été ainsi ouvertes aux générations futures. Malheureusement, ces bons ouvriers ne disposèrent pas toujours — dans la détresse de l'exil — de moyens suffisants pour faire imprimer les résultats de leurs études ou de leurs souvenirs, et ainsi nombre de ces travaux sont-ils restés à l'état de manuscrits ou, pour les plus favorisés, d'articles un peu trop dispersés dans des publications souvent sans lendemain... Nous avons connu aussi beaucoup d'hommes de mérite et d'expérience, dont la mémoire conservait des morceaux de témoignages précieux, mais qui, par timidité, répugnaient à prendre une plume pour les transcrire.

Auparavant, en Russie Impériale, les publications sur les Cosaques, malgré certains ouvrages considérables dus à quelques historiens déjà anciens, ne portèrent jamais un caractère d'ensemble et les monographies que nous possédons ainsi sont des plus inégales : on imprimait un livre sur telle catégorie de Cosaques à propos d'un jubilé ou d'une cérémonie extraor-

dinaire ; on recueillait quelques chansons ; parfois, on établissait le palmarès des faits d'armes d'une armée cosaque ; rarement on éditait les souvenirs d'un Cosaque ayant pris part aux guerres de son temps. Quant à l'ouvrage publié par les soins du ministère de la Guerre, à Saint-Petersbourg, lors de son centenaire, il est tout simplement décevant, eu égard aux possibilités illimitées dont disposait à l'époque ce Département pour conduire à bien pareille tâche.

A l'étranger, c'est-à-dire chez nous, en France, comme en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., les écrivains ont évidemment utilisé des matériaux russes pour édifier leurs travaux, mais le plus souvent en se spécialisant et en localisant leurs recherches. La nécessité de maintenir, entre les différentes parties du présent ouvrage, l'harmonie souhaitée, nous a donc conduit à éliminer, non sans amertume, une volumineuse documentation personnelle, inédite ou peu connue dont l'emploi ici aurait rompu l'équilibre recherché.

Ces réserves faites, il importe de dire que les éléments d'érudition, actuellement à la disposition des historiens, sont naturellement précieux. Les plus récents et plus utiles travaux, en langue russe, sont dus à W. Sinéokow, à A. Tchériatchakine, aux auteurs de l'Almanach Cosaque et à quelques autres. Tout à fait à part doit être placé l'admirable volume de Kh. Popow sur les Cosaques de Transbaïkalie, qui fait amèrement regretter que cet écrivain, apparemment par suite de difficultés matérielles, n'ait pu développer encore davantage une œuvre qui, malgré ses proportions relativement modestes, restera comme un monument sans exemple et dont on aimerait à voir d'innombrables répliques s'ériger sur le terrain des autres communautés cosaques. De toute façon, à Popow, comme à Sinéokow et à leurs semblables, la postérité ne sera assurément pas moins reconnaissante que l'auteur de cet essai.

Jean SAVANT.

PREMIÈRE PARTIE

FLORILÈGE COSAQUE

Les limites de l'Empire de Russie sont sur la selle des Cosaques », disait en 1912 un mandarin chinois au général Krassnow.

Au fond, toute l'histoire des Cosaques se trouve résumée dans cette phrase. Les limites de l'Empire de Russie ont été défendues, au cours des âges, par les Cosaques, et maintenues par eux. Et c'est par eux qu'elles ont été reportées, toujours, toujours plus loin.

Et l'on a dit justement que l'un des plus illustres parmi les Cosaques, Iermak Timoféitch, le conquérant de la Sibérie, avait ouvert à ces « vagabonds de la terre », le chemin qui conduit aux côtes de l'Océan Pacifique.

Surgis de rien, dès leur apparition sur la scène du monde, ils se font une célébrité... pas toujours digne d'admiration, car dans leur organisation, à l'époque des origines, il y a au moins autant de côtés condamnables que d'exemplaires dans leur conduite et leurs exploits.

Devenus les ennemis irréductibles et constamment actifs de tout ce qui s'opposait à l'établissement et à l'épanouissement du christianisme, ils sont dès lors les alliés, les collaborateurs qu'exige la politique des Grands Princes de Russie, puis des Tzars. Et cela explique qu'on les supporta, malgré leur indépendance turbulente, et qu'on les employa, en cas de besoin, « comme un médicament amer, un contre-poison parfois utile et, dans certaines occasions, indispensable ».

Que de gloires incroyables,
Que d'émeutes, de sang versé,
A travers les cinq siècles
Qui créèrent les Cosaques !...

Non seulement, à ces moments-là, on les « supportait », malgré leurs révoltes sanglantes et coûteuses, — car la Russie les payait cher, de par les résultats qu'elles donnaient, ces révoltes, — mais on vit même le premier Tzar et Empereur de Russie, Pierre le Grand, estimer à sa façon le Cosaque rebelle et légendaire Stienka Razine.

Quand il vint inspecter le territoire des Cosaques du Don, le vainqueur de Poltava s'arrêta en particulier auprès d'Azow, en un lieu où Stienka Razine avait promené ses pas... Arrivé là, le Tzar fit appeler un ancien compagnon de Stienka Razine, le Cosaque Morkovkine, et le questionna longuement sur Stienka. Et l'on entendit Pierre le Grand conclure ainsi cette conversation :

— Dommage que l'on n'ait pas su, à l'époque, tirer parti utile au pays de Stienka Razine, et bien dommage qu'il n'ait pas vécu de mon temps !...



La naissance de l'État russe s'étend sur une période qui va de l'an 862 à l'an 1054. Cette période est suivie d'une autre qui voit l'« instabilité du centre politique » (1054-1462). Après cela, l'État moscovite se crée : 1462 à 1613. Puis il se transforme en État européen, et cette transformation demande un peu plus d'un siècle (1613-1725). A partir de 1725, la Russie est devenue un grand État européen, qui atteint son apogée avant la guerre russo-turque de 1877-1878.

A mesure que l'Empire de Russie se forme, qu'il élargit ses frontières, qu'il s'agrandit en occupant de vastes territoires non peuplés ou insuffisamment peuplés, les Cosaques deviennent de plus en plus les auxiliaires

dont on ne peut se passer. Ils vont garder les nouvelles limites. Ils vont peupler les terres conquises. Ils vont coloniser.

Par suite, l'importance du « Monde Cosaque » grandit, en même temps que s'accroît son prestige.

Ce dernier fait ne s'explique pas seulement par les actions héroïques ou brutales des Cosaques, mais par l'admiration et l'envie que témoignent à ces êtres « libres » les classes inférieures d'une population que les circonstances ont condamnées au servage en 1590.

Longtemps, on n'a connu les Cosaques que comme une « cavalerie asiatique », poussant des « hurlements sauvages » lors des attaques, se nourrissant essentiellement de viande crue et qui offrait cette particularité curieuse d'éclairer ses bivouacs avec des bougies de suif... Au delà des frontières russes, on ne savait à peu près rien d'autre sur les Cosaques.

« L'Europe occidentale, raconte W. Sinéokow, commença à faire la connaissance des Cosaques dès les guerres avec la Suède, sous Pierre le Grand, la guerre de Sept Ans, les campagnes de Souvorow, et surtout en 1812 et pendant la campagne de Paris (1814). L'opinion occidentale ne pouvait pas admettre que les Cosaques eussent pu détruire la cavalerie de Napoléon, — à l'époque, la plus nombreuse et la plus brillante, — seulement parce qu'ils étaient eux-mêmes des cavaliers encore meilleurs, supérieurs... Et pour expliquer tout de même ce phénomène, elle attribua aux Cosaques des cruautés presque inhumaines, une soif de meurtre, sans comprendre le milieu et les conditions de vie des Cosaques, et sans connaître l'existence cosaque.

« Et comme, dans l'ignorance, tout ce qui est nouveau se mesure à l'ancienne mode, on compara les Cosaques aux troupes mercenaires alors fort répandues en Occident, c'est-à-dire aux meurtriers payés qui, moyennant de

l'argent, s'engageaient à faire la guerre contre n'importe qui et dont le métier était de tuer... »

— Vivre la vie des Cosaques, servir avec les Cosaques, commander les Cosaques ! Tous ou presque tous les grands hommes de guerre russes ont ambitionné ces trois choses. On a pu, à juste titre, écrire que de nombreux héros étaient entrés dans l'Histoire de Russie, grâce aux Cosaques. Et vraiment, la liste en est longue, depuis Iermak jusqu'à Wrangel.

Ces Cosaques, sans jamais cependant retracer leur histoire complète, « les poètes les ont chantés, les compositeurs, les peintres ont trouvé en eux leur inspiration ». N'y a-t-il pas, pour nous en persuader, Pouchkine, Lermontow, Gogol, Tolstoï ?

A l'étranger, ce sont les artistes français, par exemple, qui brossent des toiles ou dessinent à leur gloire. Chacun a vu, au moins une fois, les œuvres relatives aux Cosaques de Detaille, de Charlet, de Vernet, de Géricault, de Doré, de Daumier...

Mais, en fait, la célébrité des Cosaques, leur célébrité universelle date de Napoléon I^{er} et de la campagne de Russie, puisque c'est par l'action des Cosaques qu'il a fallu expliquer la tragique retraite qui bouleversa le trône napoléonien et l'immense échafaudage du Premier Empire.

Plus généralement, nulle œuvre ne pourra plus être produite sur la Russie, les beautés de ses paysages, de ses fleuves, de ses monts, sans que les artistes ou les écrivains y mêlent des Cosaques. Pour l'Europe et pour le Monde, le Cosaque représentait la Russie. La Russie, c'était un ensemble de Cosaques. Et, nécessairement, les Cosaques dirigeaient la Russie...

L'engouement que les Cosaques provoquent dans le monde est encore marqué par un détail. Sous Napoléon I^{er}, en 1806, le général Lejeune visite, à Munich, l'atelier des frères Senefelder, qui viennent d'inventer la litho-

graphie. Lejeune, intéressé, fait un croquis sur place, en s'inspirant du sujet qui lui vient à l'esprit. Une heure après, cent exemplaires de son croquis sont déjà tirés. Le général Lejeune offre le premier à l'Empereur Napoléon. Ce croquis représente un Cosaque...

A. Sementchenkow a particulièrement étudié l'influence des Cosaques sur l'illustre Pouchkine et ses rapports avec eux. Car la muse de Pouchkine

Aimait les stanitzas guerrières,
Les alertes des Cosaques intrépides,
Les tertres, les tombeaux silencieux,
Le bruit et les hennissements des coursiers.

Le plus grand de tous les poètes russes fut le premier, selon Sementchenkow, à se passionner pour les Cosaques, à chanter leur vie, leurs exploits. Et la mort de Pouchkine, mort prématurée, priva l'histoire des Cosaques de son meilleur écrivain. Malheureusement, tout ce qu'il vit et nota chez les Cosaques est dispersé dans son œuvre.

Ce fut lui qui composa les chants et les ballades qui ont pour sujets Stienka Razine et Iémelka Pougatchew. Ce fut lui qui écrivit *La fille du Capitaine*, dans laquelle est retracée l'aventure de Pougatchew, thème qui le passionnait tellement qu'il écrivit ensuite une *Histoire de l'émeute de Pougatchew*, œuvres basées autant sur des documents que sur les traditions conservées et sur les légendes.

Pouchkine vécut parmi les Cosaques. Il observa leurs mœurs, leurs coutumes. Il connut surtout les Cosaques du Don et du Kouban, notamment quand il fut déporté dans le Sud de la Russie. Il visita les stanitzas, parcourut les steppes et admira sincèrement ces guerriers. En 1820, il écrivait à son frère : « J'ai vu les rives du Kouban et les stanitzas de garde. J'ai admiré nos Cosaques et, un jour, je te lirai mes notes sur les Cosaques de la Mer Noire et du Don. »

Il vécut avec les Cosaques du Don, partageant leurs heures aux postes militaires, passant des nuits, côte à côte avec eux, sous la *bourka*, cette grande pèlerine cosaque sous laquelle ont dormi les plus grands héros russes. Et Pouchkine put écrire :

J'ai été avec les Cosaques du Don,
J'ai poursuivi les bandes d'Osmans,
Et en souvenir des combats et des festins,
J'ai rapporté chez moi une *nagaïka*...

On le vit prendre part à une escarmouche le 14 juin 1829. Le général Ouchakow raconte que Pouchkine, « dans son ardeur poétique, s'élança, monta à cheval et se trouva en un instant aux avant-postes... Le major envoyé par le général Raiewski eut du mal à l'atteindre et à lui faire abandonner de force les premiers rangs de la chaîne cosaque, au moment où Pouchkine, saisissant la lance d'un Cosaque tué, se précipitait à la rencontre des cavaliers... »

Enfin, Pouchkine traduisit en français onze chansons populaires cosaques, quelques mois avant sa mort.



Si les poètes chantèrent les Cosaques, eux-mêmes chantèrent leurs exploits. A cet égard aussi, ils sont devenus célèbres. La terre entière a été parcourue par des chœurs de Cosaques du Don, qu'on a souvent montrés dans de méchants et mauvais films sur la Russie et dans lesquels on leur a fait tenir des rôles bien étrangers à ceux qu'ils jouaient en réalité dans leurs provinces, sous les drapeaux...

Les Cosaques chantaient. Ils chantaient leurs fleuves qui, à l'origine, les faisaient vivre et les défendaient. Ils chantaient leurs steppes, leurs richesses, — leur pauvreté aussi, parfois. Ils chantaient la misère des

combats, la terreur qu'inspiraient leurs révoltes. Par-dessus tout, ils chantaient les exploits de leurs anciens, la gloire de leurs pères, les premiers grands preux russes, les *Bogàtiri*...

Plus tard, il se créa des armées cosaques, qui n'avaient pas le riche et prestigieux passé de leurs aînés, celle du Don, par exemple, celles aussi du Kouban et du Térék. Mais, comme s'ils descendaient de la même source, comme s'ils ne formaient à eux tous, du Dniepr à l'Oussouri, qu'une seule famille, les Cosaques de toute la Russie chantaient — en s'accompagnant de la balalaïka, de l'accordéon et de la bandoura — les airs qu'ils aimaient tous d'un même amour, et auxquels tous trouvaient une poésie, une saveur exquises.

Ces armées cosaques, ces *Voïskos*, après bien des vicissitudes, on en comptait onze dans l'Empire de Russie. Et Krassnow les définissait ainsi : « Les onze *Voïskos* Cosaques — onze perles dans la Couronne étincelante de l'Empire de Russie. Les trois régiments cosaques des villes — trois grosses perles du Tzar Blanc. Don, Kouban, Térék, Oural, Sibérie, Astrakhan, Orenbourg, Transbaïkalie, Sémiretchinsk, Amour et Oussouri, *Voïskos* Cosaques, chacun a son histoire, qui se perd, chez les uns, dans les ténèbres des siècles, qui remonte aux sources mêmes de la Terre Russe, et qui, chez les autres, est celle d'une existence courte et jeune... Mais tous couverts de la gloire impérissable des campagnes et des combats, des luttes et des victoires. Chacun a eu son adversaire, son théâtre d'opérations militaires, ses héros chantés dans les airs populaires. Et les trois régiments des villes — les Cosaques de Krassnoyarsk, d'Irkoutsk et d'Iénisséï — sont trois villes de garde, et les gardiens de l'ordre en Sibérie, sur la lointaine limite sibérienne... »

Les Cosaques ont produit des héros de tous types. Les révoltés fourmillent : Stienka Razine a eu des émules

et des prédécesseurs. Les ambitieux qui ont prétendu au trône sont parfois sortis des rangs des Cosaques. Les intrigants politiques, les traîtres, sont représentés par Mazeppa. Les révolutionnaires, par Pougatchew... Les bons conquérants par Iermak, qui a donné un empire à sa patrie. Les sauveurs, par Platow, qui a largement contribué à la défaite de la Grande Armée.

Et ce n'est pas tout. Il y a le Cosaque qui accomplit une carrière prodigieuse, en dehors de l'armée cosaque. Tel Razoumowski. Simple Cosaque, fils de simple Cosaque, Razoumowski naquit dans le gouvernement de Tchernigow, en Petite-Russie, l'an 1709. Quand il mourut, à Saint-Pétersbourg, en 1771, il avait été, tour à tour, chantre à la chapelle de la Cour, remarqué par l'Impératrice Elizabeth, fille de Pierre le Grand, qui le nomma chambellan impérial, comte de l'Empire, prince de l'Empire, maréchal, avant d'en faire le premier homme d'État russe, bien qu'*in partibus*... Sa fortune alla jusqu'au point que ce Cosaque, dénué de culture, épousa secrètement l'Impératrice dont il eut une fille, Tarakanova.

Son frère ne pouvait manquer de bénéficier de sa fortune. A vingt-deux ans, ce frère devint président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Le palais Anitchkow — depuis résidence impériale — abritait cet autre Cosaque...

On raconte que le maréchal cosaque Razoumowski eut également un fils, Léon, qui se distingua par son élégance. Son père, un jour, lui reprocha ses frasques et son train de vie. A l'appui de ses paroles, il joignit la démonstration en exhibant les habits qu'il portait à l'âge de son fils. A quoi ce dernier répliqua :

— Vous ne pouviez porter d'autres vêtements... Rappelez-vous qu'il y a entre nous une différence énorme. Vous, vous êtes le fils d'un simple Cosaque, alors que moi, je suis le fils d'un maréchal de l'Empire...

Parmi les opinions de choix qui ont été émises sur les Cosaques, prenons d'abord celle du général Tchernavine. « Les étrangers, dit-il, ont sur les Cosaques, habituellement, une idée banale et fort inexacte : celle d'une peuplade à moitié sauvage ou de tribus remarquables par leur férocité et leur cruauté. Les causes de tels points de vue sont, en partie, d'origine historique (réminiscence des guerres auxquelles prirent part les Cosaques dans l'effectif des armées russes), et aussi parce que, dans la presse russe, durant la période qui vit la lutte des courants de la gauche en Russie avec le pouvoir, les Cosaques étaient l'un des soutiens les plus sûrs de ce pouvoir. Aussi les représentait-on sous les couleurs les plus repoussantes, comme des « satellites et bourreaux tzaristes. »

Ceci influença également les points de vue de la presse étrangère, et la « nagaïka cosaque » (la cravache des Cosaques) est devenue une sorte de thème bien défini en Europe occidentale.

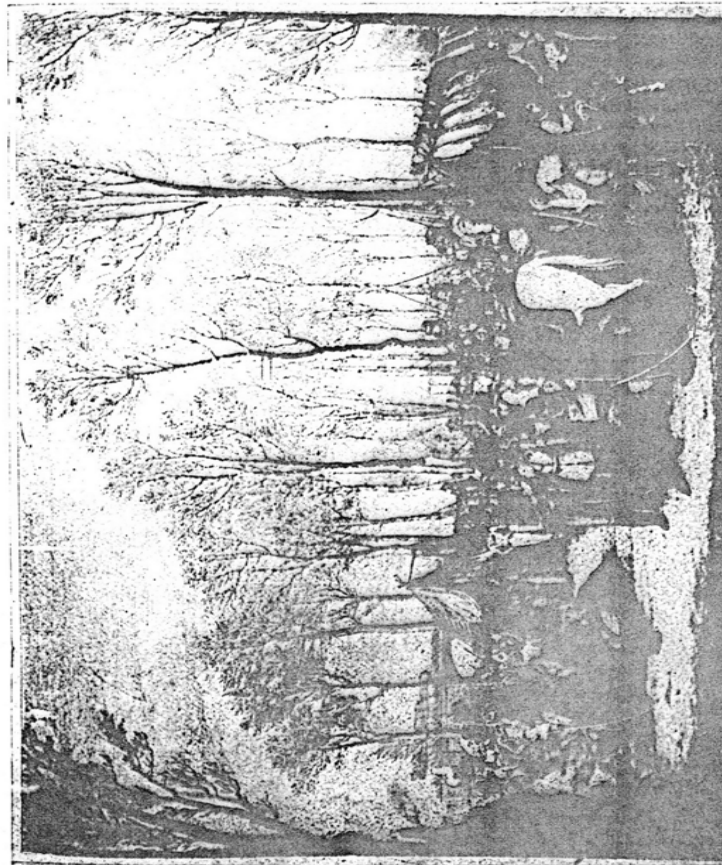
Maintenant, nous savons que cette nagaïka n'était pas plus mauvaise que les bâtons de caoutchouc durci avec lesquels la police des États européens disperse les foules...

En réalité, du point de vue « culture », les Cosaques n'étaient pas pires, mais plutôt plus élevés que la majorité de la population de la Russie. Ils habitaient, il est vrai, sur les confins de la Russie, sur de vastes étendues de territoire, souvent en contact avec les peuplades asiatiques. Ceci maintenait, dans plusieurs Voïskos Cosaques, leurs qualités guerrières traditionnelles. Mais, en même temps, les Cosaques vivaient dans des conditions de grande aisance. Ils possédaient de vastes propriétés, des terrains, des troupeaux de bétail, des troupeaux de chevaux. Parmi les Dontzy (les Cosaques du Don), il y avait beaucoup d'éleveurs de chevaux.

Dans leurs propriétés, les Cosaques employaient des méthodes perfectionnées en agriculture, et, en proportion beaucoup plus grande que les paysans, ils employaient des machines. Les coopératives étaient très répandues parmi eux.

L'éducation nationale, dans la plupart des Voïskos Cosaques (Don, Kouban et autres) atteignait un niveau très élevé. Dans plusieurs grandes stanitzas (grandes communautés) du Don et du Kouban, il y avait des écoles du genre des écoles communales, également des écoles professionnelles, des écoles d'économie agricole et même des gymnases (écoles secondaires). En général, sous ce rapport, les Cosaques occupaient l'une des premières places dans la Russie d'avant-guerre (celle de 1914). En même temps, ils avaient conservé à leur vie un caractère patriarcal. Dans les familles cosaques, — surtout chez les Cosaques de l'Oural, qui, pour la plupart, étaient de vieux-croyants, — l'autorité des aînés, surtout des vieillards, était fort considérable. En majorité, les Cosaques vivaient dans l'aisance, même dans la richesse. Personnellement, j'ai bien connu le milieu des stanitzas du Kouban en temps de guerre. Les habitations des Cosaques se distinguaient nettement des isbas des paysans par une grande propriété et par la richesse. Tout s'y trouvait en quantité suffisante. Dans l'ameublement des maisons cosaques, on pouvait voir beaucoup d'objets anciens qu'on se transmettait de génération en génération : des icones, des armes, des parures de femmes, etc. »

Il y a un demi-siècle, Niessel résumait ainsi son jugement sur les qualités militaires du Cosaque. « Le Cosaque, écrivait-il, est naturellement débrouillard. Habitué à vivre beaucoup en plein air, il est bien préparé à la vie de campagne. La vie de la steppe lui donne le calme, le sang-froid, le bon sens, l'aptitude à s'orienter, à apprécier le terrain et les distances. On a toujours reconnu au



BIVOUAC COSAQUE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES (1814)

Cosaque son aptitude particulière pour le service de sûreté et de reconnaissance. Cette aptitude lui vient avant tout de son goût remarquable pour l'action individuelle. C'est ce goût qui, après avoir si bien adopté la *lava* (1) qu'elle est devenue une chose essentiellement cosaque, l'a conservée jusqu'à nos jours. C'est cette qualité précieuse qui faisait que, dans toutes les guerres, des masses de volontaires cosaques se présentaient chaque fois qu'il s'agissait d'aller en patrouille. De nos jours encore, aux manœuvres annuelles, les Cosaques se montrent supérieurs dans ce service aux cavaliers réguliers.

« Isolé, le Cosaque est taciturne; au milieu de ses camarades, il est au contraire gai, plein d'allant et d'entrain. Comme son cheval, il est remarquablement endurant à la fatigue et aux privations. Dans la dernière guerre de Turquie (celle de 1877-1878), où tout le service de sûreté reposait sur les Cosaques, ils faisaient un métier plus dur encore que celui des troupes régulières. Pourtant, même dans les moments les plus difficiles, on entendait toujours dans les bivouacs cosaques le bruit des chants, des rires et des jeux. Ces qualités naturelles d'endurance sont soigneusement entretenues et les marches de résistance exécutées par eux montrent que les Cosaques et leurs chevaux sont capables de parcours journaliers, soutenus plusieurs jours de suite, de 80 à 100 kilomètres. »

Les opinions des généraux Morand et de Brack, du colonel Guichard, de Tréveneuc sont plus ou moins connues. Le général Morand disait : « Quel magnifique spectacle que celui de cette cavalerie européenne, resplendissant d'or et d'acier aux rayons d'un soleil du mois de juin, étalant ses lignes sur les flancs des coteaux du Niémen, si brillante d'ardeur et d'audace !

« Quels amers souvenirs que ceux de ces vaines ma-

(1) Ordre de combat des Cosaques. (Voir Annexes.)

nœuvres qui l'ont épuisée contre les Cosaques jusqu'alors si dédaignés et qui ont fait plus pour le salut de la Russie que les armées de cet Empire ! Chaque jour on les voyait à l'horizon, étendus sur une ligne immense, tandis que leurs éclaireurs agiles venaient nous braver jusque dans nos rangs : on se formait, on marchait à cette ligne qui, au moment d'être atteinte, disparaissait ; et l'horizon ne montrait plus que des bouleaux et des pins. Mais une heure après, lorsque nos chevaux mangeaient, l'attaque recommençait et une ligne noire se développait de nouveau ; on renouvelait les mêmes manœuvres, qui avaient le même résultat.

« C'est ainsi que la plus belle et la plus valeureuse cavalerie s'épuisa et se consuma devant des hommes qu'elle jugeait indignes de sa valeur, et qui cependant suffirent pour sauver l'Empire dont ils sont les vrais soutiens et les seuls libérateurs.

« Pour mettre le comble à notre affliction, il faut ajouter que notre cavalerie était plus nombreuse que les Cosaques, qu'elle était soutenue par une artillerie la plus légère, la plus valeureuse, la plus terrible dont la mort eût jamais disposé ; il faut encore dire que ses chefs, admirés des braves, se faisaient appuyer dans chaque manœuvre par la plus intrépide infanterie. Et pourtant, les Cosaques sont retournés couverts de dépouilles et de gloire sur les rives fertiles du Donetz, tandis que le sol de la Russie a été jonché des cadavres et des armes de nos guerriers si vaillants, si intrépides, si dévoués à la gloire de notre patrie !... »

« Je vous ai cité des Cosaques, racontait le général de Brack, et vous les ai présentés comme des modèles parfaits ; j'appuie de nouveau sur ce que j'ai dit à cet égard. Quelques officiers qui n'ont pas fait la guerre, ou qui l'ont faite ailleurs qu'aux avant-postes, ont pris à tâche de ne parler de ces cavaliers qu'avec mépris ; ne les croyez

pas. L'injustice envers son ennemi est toujours une fausse et mauvaise politique, et la meilleure manière de se créer des ressources pour combattre ne se trouve pas dans l'insulte, mais bien dans l'observation.

« Demandez l'opinion que conservent des Cosaques des illustrations militaires, les maréchaux Soult, Gérard, Clausel, Maison ; les généraux Morand, Lallemand, Pajol, Colbert, Corbineau, Lamarque, Préval, Dumesnil, etc., tous les vrais officiers enfin. Ils vous diront que des cavaliers légers qui, comme les Cosaques, entourent l'armée d'un réseau de vigilance et de défense impénétrable, qui harassent l'ennemi, qui donnent presque toujours des coups et n'en reçoivent que fort peu, atteignent complètement et parfaitement le but que doit se proposer toute cavalerie légère. »

« Pendant l'hiver 1855-1856, en Crimée, — déclare, de son côté, le colonel Guichard, — nos troupes établies à Eupatoria voyaient constamment en avant de leurs lignes d'avant-postes un Cosaque observant tous leurs mouvements, et, plus loin, une misérable petite tente abritant le poste qui le fournissait.

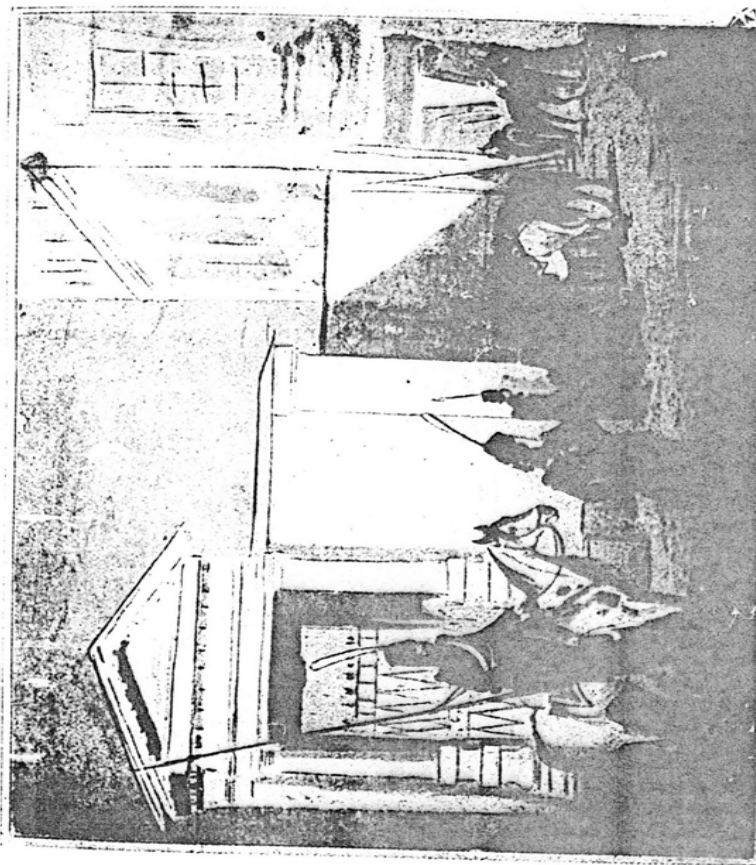
« Quand le corps d'armée se mettait en marche, à peine nos têtes de colonnes arrivaient-elles sur la ligne des grand'gardes que le petit poste montait à cheval et se retirait, mais en se maintenant à portée de pistolet de la cavalerie turque qui éclairait la marche. Nous avançons, et la force de ce poste s'augmentait à mesure qu'il se repliait ; à un ou deux kilomètres, c'était déjà une sotnia (un escadron) ; plus loin trois ou quatre. A huit ou dix kilomètres, on trouvait onze escadrons de Cosaques et de l'artillerie. On s'arrêta, on mit aussi de l'artillerie en batterie et les Russes se retirèrent en dehors de la portée de nos pièces. On reprit la marche, et le soir on bivouaquait en face de plusieurs brigades d'infanterie et de quarante escadrons de cavalerie. On se remit en mouvement le

contrainte, le Cosaque est partout à son poste, laborieux dans son domicile, prêt à le quitter au premier signal, gai dans les hasards, fidèle par instinct. »



On a beaucoup parlé de la crédulité des Cosaques. Elle était réelle, avec un fond de naïveté souvent pittoresque, toujours digne d'estime. Le colonel Kvitka, relatant un épisode de la guerre russo-japonaise (1904-1905), note dans son *Journal* : « Mes Cosaques vinrent me reconduire. Ils me racontèrent que les Cosaques du régiment de Nertchinsk croyaient sérieusement que je possédais un charme contre les balles et que je portais bonheur à ceux qui étaient avec moi. Cela tenait peut-être à la chance que nous avons eue d'échapper au guet-apens dressé par les Japonais à San-Tsia-Tzé, après le massacre de la sotnia de Soubotine à Oui-Nian-Nine. Il est curieux de remarquer que, pendant la campagne de Turquie, les Cosaques du Don que je commandais avaient eu la même croyance ; ils disaient : « Quand nous sommes avec le colonel Kvitka, nous sommes sûrs de sortir indemnes de n'importe quelle bagarre. »

Il indiquait également ce trait, à propos de la confiance des Cosaques dans quelques-uns de leurs grands chefs : « J'ai entendu dire aux Cosaques : « Quand c'est le général « de Rennenkampf qui nous mène au combat, nous ne nous « ménageons pas, car nous savons bien qu'il ne nous fera « pas tuer pour des vétilles. » La confiance qu'il a su inspirer à ses subordonnés est un bel atout entre ses mains. » En même temps, il reconnaissait le dévouement des Cosaques : « Mes Cosaques eurent l'air enchanté de me voir et je fus bien content de les retrouver en bonne santé. Je les aime et leur suis reconnaissant du dévouement qu'ils m'ont maintes fois témoigné, qu'ils ont prouvé... »



PIQUET DE COSAQUES DE LA GARDE AUTOUR DU PALAIS ANITCHKINE, A SAINT-PÉTERSBOURG

Concernant leur valeur, le colonel Kvitka dit des Cosaques de Transbaïkalie : « Ces derniers temps, nos Cosaques se sont conduits d'une façon exemplaire ; ils ont montré de l'intelligence, de l'audace et un courage à toute épreuve... Toutes les tentatives des Japonais pour tourner notre flanc gauche ont échoué grâce à la fermeté et à la résistance de nos Cosaques. »

Les Cosaques éprouvèrent pour certains de leurs chefs, même occasionnels, une admiration passionnée, une dévotion irrésistible. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Le lieutenant Karamichew confiait, il y a bien longtemps, à propos de celui qui conduisit à la victoire les Cosaques de Transbaïkalie en 1900 : « Ainsi le détachement fut privé de son fougueux général, sous le brave commandement duquel des troupes qui n'avaient jamais combattu reçurent le baptême du feu, firent leur première expérience, et, après avoir surmonté toutes les difficultés de la campagne, accomplirent un exploit qui les plaça tout de suite au même rang que les plus anciens régiments de l'armée... Il était triste de se séparer d'un chef qui menageait avec sollicitude la vie et le sang du soldat, d'un chef qui était toujours comme un exemple devant nos yeux, sur la conscience duquel il n'y avait pas une seule victime inutile. Le général de Rennenkampf ne faisait pas parade de sa bravoure, mais, méprisant le danger, il sacrifiait avant tout sa propre personne, et il faut reconnaître que, dans notre histoire militaire, des hommes comme Rennenkampf, il y en a peu... »

La guerre, en se transformant, en évoluant, ne fait pas des Cosaques de moins bons combattants. Sans doute ils regrettent les guerres anciennes auxquelles leur tempérament s'adaptait mieux, mais ils ne furent pas de moins bons soldats dans les guerres modernes. « En comparant cette guerre aux campagnes que j'ai faites en Turquie et en

Asie Centrale, — note le colonel Kvitka, qui interprète les regrets des Cosaques devant l'évolution de la guerre, — je suis frappé de voir combien la poudre sans fumée et par conséquent l'invisibilité de l'adversaire a changé la psychologie des combattants : les petits points blancs des coups de feu dénonçaient l'ennemi même quand il était dissimulé, et l'on y répondait coup pour coup. Maintenant, c'est tout autre chose : on ne voit l'adversaire qu'au loin, quand il est hors d'atteinte, ou bien au moment du choc, qui ne se présente que furement.

« Toute la poésie des anciennes guerres a disparu. On n'éprouve plus cette exaltation, ce sentiment joyeux qui vous empoignait quand la victoire était assurée. Maintenant, le résultat de la bataille se manifeste seulement quand l'ennemi s'est retiré et qu'on occupe ses positions, ou quand on est obligé soi-même de vider la place... »

Cependant, la crânerie demeure. « Les Cosaques, dit encore Kvitka, savent que le but de l'expédition est de surprendre l'ennemi à Sipingai, à moins qu'il ne soit déjà averti de notre approche et ne vienne lui-même au-devant de nous, pour livrer bataille sur un point où la cavalerie ne pourrait faire usage de tous ses moyens, — cette forêt, par exemple, où nous avançons lentement en une mince colonne, sans développement possible, tandis que l'infanterie pourrait nous entourer et nous décimer impunément. Chacun se rend compte de l'imminence d'un combat sérieux, et cependant tous, officiers et Cosaques, ont coupé des branches de lilas qu'ils ont fixées au pommeau de leur selle... »

❖

Ces êtres qui possédaient la force et l'adresse, la souplesse du corps et la vigilance de l'œil, tellement nécessaires pour sabrer pendant de folles courses à cheval, quittaient parfois leur Voïsko à jamais. Le hasard des

combats pouvait faire d'eux des vainqueurs, mais ils pouvaient aussi bien reposer sur un champ de bataille lointain...

Une chanson cosaque traduit bien la tristesse de ces départs :

Vers des pays lointains,
Le Cosaque part
Sur son cheval moreau.
Il quitte à jamais
Le toit paternel
Sous lequel
Il ne reviendra plus...

En 1914, ils fournirent à l'armée russe le concours de 162 régiments à cheval, de 171 sotnias indépendantes à cheval et de 24 bataillons à pied, avec une artillerie correspondante. Un poète cosaque, proscrit par la Révolution d'octobre 1917, Tourovérow, a dit la tristesse de ce mois d'août 1914, à la stanitza, pour ceux qui — trop jeunes pour aller se battre — demeuraient au pays et ne devaient plus jamais trouver l'occasion de « lutter à la Cosaque » :

Les femmes cosaques firent leurs adieux aux Cosaques,
Et les Cosaques saluèrent le Don paisible.
Est-ce que nous, leurs enfants, nous avons oublié
Le son inquiet du tocsin ?
Les Cosaques galopèrent, serrant étroitement l'étrier
A l'étrier de leurs voisins...
La victoire ne semblait-elle pas
Prochaine dans ces journées ?
O été inoubliable !...
La stanitza ne sembla-t-elle pas une prison
A moi et aux pauvres petits enfants
Qui vinmes trop tard au monde !...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES ET MŒURS DES PREMIERS COSAQUES

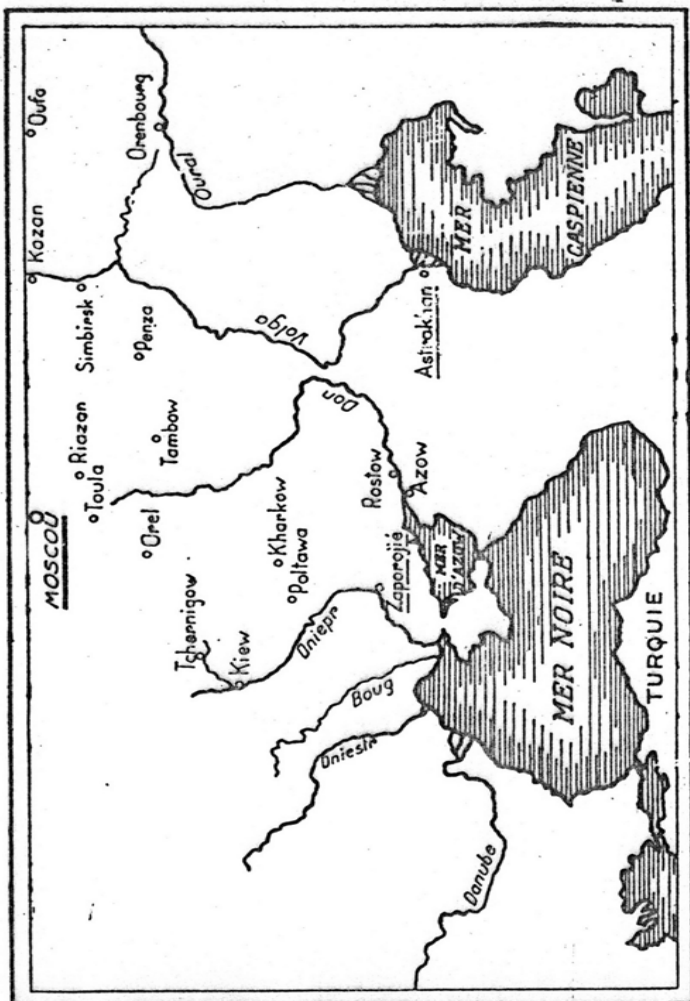
EN russe, Cosaque se dit *Kazak*, et *Kazak* est un mot tartare par lequel on désignait un brigand, un aventurier à cheval, un vagabond, et par extension un individu libre... D'ailleurs, en Russie, on appela longtemps la masse des Cosaques : *Volnitza* — « Hommes Libres ».

L'histoire du premier âge des Cosaques est couverte de ténèbres. Les opinions varient à cet égard. A notre époque, il est encore impossible de discerner clairement les origines certaines des Cosaques. Et, vraisemblablement, ne les discernera-t-on jamais, puisque les plus grands historiens russes — entre autres l'éminent Serge Soloviev — n'ont pu résoudre la difficulté.

On admet généralement que les Cosaques tirent en partie leur origine des Petchénègues venus du Turkestan, qui franchirent la Volga vers 884, envahirent la Khazarie et occupèrent les territoires compris entre le Don et le Dniepr.

Pour ce qui concerne les Cosaques du Don, on suppose qu'ils furent formés par des Novgorodiens qui connaissaient bien la Volga et qui, après la destruction de Novgorod par le Tzar Ivan le Terrible, descendirent le fleuve et passèrent sur le Don.

On reconnaît, en outre, que les Cosaques, pour une autre partie, ont été formés par le mélange des Slaves et des



Tartares qui occupaient les steppes du Sud de la Russie, près de l'embouchure des grands fleuves.

Surtout, ils se renforcèrent de grands contingents de hors-la-loi, d'outlaws, d'individus avides d'aventures, de grands horizons, de pillages et que brûlait la soif de liberté et d'enrichissement.



Soumis comme les Russes par les Tartares, ils se relevèrent, secouèrent le joug et formèrent, quand le flot des barbares se fut retiré, entre les Russes et les conquérants refoulés, une sorte de faisceau de républiques confédérées.

Dès lors, ils sont mêlés aux vicissitudes de l'Histoire des Russes de toutes les Russies, et ils rendent d'immortels services tant au monde slave qu'à l'Europe entière en barrant, au prix de leur vie et de leur sang, la route des invasions aux Tartares et aux Turcs... Ils sont les pionniers intrépides de la race et de la civilisation slaves.

Depuis les temps les plus reculés,
 Le nom des Dontzy
 Est inséparable des grandes dates de la Russie.
 Partout, dans les succès,
 Ils sont en première place,
 Et pour un coup de main
 Chacun trouve les Cosaques...

Pour les Cosaques, le plus ancien d'entre eux — bien qu'il ne fût pas Cosaque — mais qu'ils vénèrent comme « le vrai Cosaque d'autrefois, l'aïeul sanctifié et le modèle de tous les Cosaques de tous les temps », c'est Sviatoslaw, qui trouva la mort avec ses compagnons d'armes au passage des cataractes du Dniepr, en 973.

A la fin du xv^e siècle, les Cosaques constituent déjà une importante nation, qui occupe les rives alors désertes du

Dniepr, du Don, de la Volga, des points stratégiques et propres à assurer leur existence matérielle. Ils mènent une vie absolument libre, chassent et pêchent. Mais, par-dessus tout, ils guerroient sans cesse avec les Infidèles. Car ils sont chrétiens et défendent toujours la chrétienté russe. Ils combattent avec fanatisme les fanatiques musulmans, et on verra les Zaporogues brandir un drapeau représentant l'image de la Vierge.

Après l'invasion de la Crimée par les Turcs, en 1475, les Cosaques seront les « Slaves d'avant-garde », les gardiens des frontières de l'Empire, et on a pu écrire d'eux, à juste raison, qu'ils se transformèrent, dès la fin du xv^e siècle, en une remarquable *Rytzarstvo Oukrainii*, une Chevalerie oukrainienne, c'est-à-dire : Chevalerie de Frontière.

Au reste, les souverains de Moscou comprirent tout de suite l'utilité de ces colonies de Cosaques aux frontières et aidèrent à leur peuplement, soit par l'envoi de nouveaux colons, soit en fermant les yeux sur l'émigration de nombreux ressortissants de la principauté de Moscou mécontents de leur situation ou du pouvoir. Mais tout ce que les Cosaques gagnent, dès cette époque, en liberté, le gouvernement russe, durant les siècles suivants, mettra autant d'ardeur à le leur ravir que les Cosaques d'obstination à le conserver. Et cela donnera lieu à des révoltes, des émeutes et des répressions sanglantes.

Il ne faudrait pas croire que les Cosaques, aux xv^e et xvii^e siècles, furent des conquérants humains ni des chrétiens obéissant aveuglément et scrupuleusement aux Évangiles. Ils sont des sauvages, ne savent pas résister à l'appât du butin auquel les événements ou les circonstances les convient. Pillant, brûlant, égorgeant, on ne compte pas leurs cruautés. Leur esprit fertile leur faisait inventer des supplices effroyables dont les moindres consistaient à briser lentement les os de leurs victimes,

à remplir la bouche du condamné d'herbes sèches et à y mettre le feu ou à arracher les seins des femmes...



Tous les Cosaques ne purent jouir indéfiniment de l'indépendance qu'ils avaient conquise. Pour sauver au moins leur liberté, un temps vint où certains d'entre eux se donnèrent à un « protecteur ». Les Cosaques du Don se soumièrent à la protection de la Russie ; ceux de l'Ukraine à celle de la Pologne ; seuls, les Zaporogues demeurèrent libres et indépendants.

Mais cette suzeraineté des Russes et des Polonais, les Cosaques ne l'acceptèrent qu'à la condition de continuer à jouir du droit de se gouverner eux-mêmes et à leur gré. En temps de guerre, ils fournissaient au « protecteur » un contingent de cavaliers ; en temps de paix, un tribut, (qui consistait généralement en pelleteries). Par la suite, les franchises accordées par les puissances protectrices ne seront pas toujours exactement respectées. Il en résultera des troubles qui influeront fortement sur la politique et l'histoire de la Russie.

Se gouverner eux-mêmes, cela signifiait pour les Cosaques conserver le droit de vivre en république autoritaire. Ils se réunissaient pour élire leur *ataman*, chef suprême qui n'était pas un souverain. Tiré de la foule, simple Cosaque, l'*ataman* rentrait dans la foule après sa période de commandement, sans rien retenir de son « élective grandeur ».

Le vote, le plébiscite, assuraient aussi le renouvellement du cadre des officiers et des chefs — les *starchines* ou *starostes* autrement dit : les anciens.

L'*ataman* portait la *boulava* ou bâton de commandement. Le *bountchouk* ou queue de cheval était l'emblème des combattants. A la guerre, les Cosaques portaient des

CHAPITRE II

LES COSAQUES ZAPOROGUES

LES Cosaques zaporogues se formèrent dans la Russie méridionale, après l'invasion des Tartares-Mongols qui ravagèrent cette partie du pays. Ils étaient constitués en une organisation militaire et civile déjà remarquable quand, dans la deuxième partie du xv^e siècle, le royaume du « Kaptchak » ou « Horde d'Or » s'étant démembré, on comptait cinq khanats tartares indépendants : celui des Tartares-Nogais, établis entre le Don et le Dniestr, sur les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azow ; celui de Crimée, dont les villes principales étaient Or ou Pérékop et Bagtché-Saray (le palais aux jardins) ; celui d'Astrakhan, entre la Volga, le Don et le Caucase ; celui du Kaptchak — conservant le nom du royaume tartare-mongol — au nord de celui d'Astrakhan, entre l'Oural et la Volga ; enfin, celui de Kazan, s'étendant de la Samara jusqu'à Wiatka.

Les Cosaques zaporogues prirent leur nom des lieux qu'ils avaient choisis pour y vivre : les *porogues* ou cataractes du Dniepr. Installés au delà — *za* — de ces cataractes, on les nomma tout naturellement Zaporogues, comme on nommera plus tard Zabaïkaltzy — Transbaïkaliens — les Cosaques réunis au delà du lac Baïkal.

Les Zaporogues étaient des hommes libres, des hommes qui aspiraient à le devenir ou qui entendaient le rester.

Pour vivre libres, ils cherchèrent donc un refuge au delà des cataractes du Dniepr, dans des îles à peu près inabordables et ayant, de tout temps, servi de repaires à des pirates.

D'ailleurs, on désigna également les Cosaques zaporogues du nom d'*haydamacks*, c'est-à-dire brigands, pour les ravages qu'ils exercèrent parmi les populations des régions voisines. Mais les Cosaques ne furent pas qu'une bande de guerriers livrés à eux-mêmes et capables de tous les forfaits.

En effet, leur organisation s'opère sous le signe de la foi. Leur devise est la suivante : « *Que celui qui, pour la foi chrétienne, veut être empalé, roué, que celui qui est prêt à subir toutes les tortures, qui ne craint pas la mort vienne chez nous !* »

Fanatiques, ils l'étaient plus encore que féroces et avides : féroces dans les carnages, envers les Infidèles ; avides de butin. C'est un caractère de fanatisme que revêtaient leurs luttes continuelles contre les Turcs, et aussi un caractère religieux. Il fut un temps, en Russie, où l'on n'hésita pas à les comparer et à les placer au même niveau que les Chevaliers de l'Ordre de Malte.

Pour entrer dans le Voïsko des Cosaques zaporogues, il fallait jurer de lutter pour la foi chrétienne, fréquenter assidûment l'église, respecter tous les jeûnes et carêmes imposés par le culte.

En 1500, on évaluait à deux mille le nombre des Cosaques zaporogues.



Bien des légendes ont circulé sur les Cosaques zaporogues. Par exemple, ils ne procréaient point d'enfants, — disait-on, — leur loi fondamentale étant le célibat, mais en enlevaient pour se perpétuer, et, pour grossir

leurs rangs, faisaient bon accueil aux brigands et aux esclaves qui spontanément s'offraient à eux.

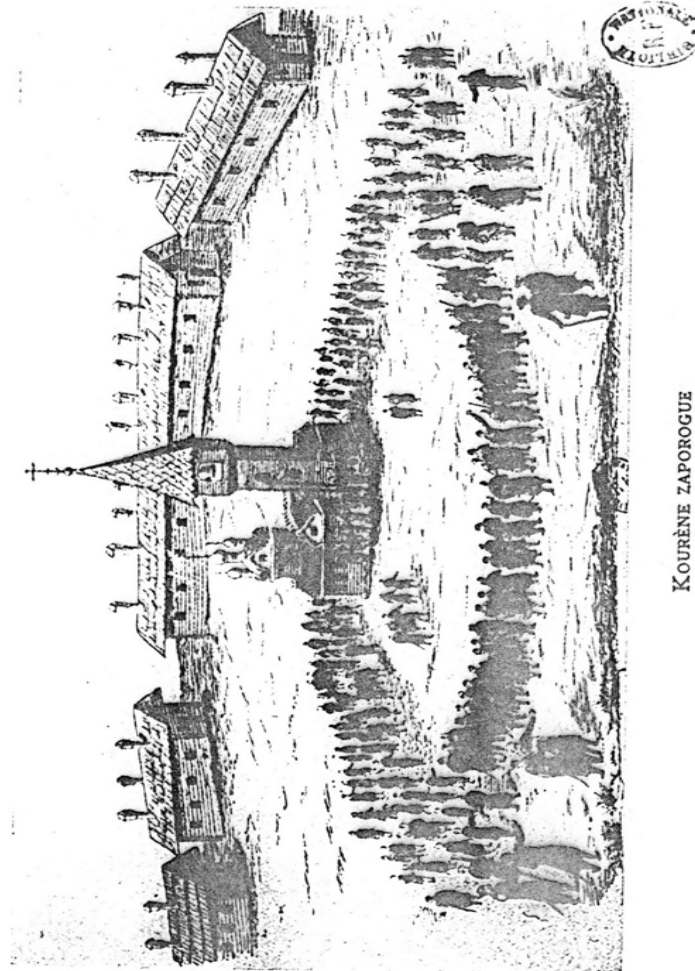
Ces opinions sont nées du régime instauré chez eux par les Cosaques zaporogues. Leurs territoires se composaient des gouvernements de Kherson et d'Iékaterinoslaw. Au nord, ils avaient pour voisins les Cosaques de l'Ukraine, tandis qu'ils étaient isolés des Tartares du Boudjak par le Boug, et des Tartares de Crimée par le Dniepr et les Konskaya Vodi. Ils divisèrent la superficie occupée en *palankas* ou sections, qui furent au nombre de cinq, puis de huit : Orel, Protortchan, Samara, Kalmiano, sur la rive gauche du Dniepr ; Kodak, Ingoul, Bokhodoukhova et Proknoïnsk, sur la rive droite.

Leur capitale politique, militaire, administrative et religieuse était la *Sietch*. L'ataman Vichnevetski établit la *Sietch* dans une île du Dniepr appelée Khortitza. Elle fut ensuite transportée à Bazaloug, dans l'île de Tomakovta ou de Mitinog, près de Nikopol, sur les bords de Tchortomlik et, enfin, réorganisée plus tard à l'embouchure de la Kamenka.

La *Sietch* était une forteresse et un camp. Les femmes n'y avaient pas accès. Contrevenir à cette prescription entraînait la peine de mort immédiate pour la ou les coupables. Mais le Cosaque zaporogue était marié. Après son service à la *Sietch*, il rentrait au foyer et vivait en famille.

Dans la *Sietch*, on trouvait une église, une école et un palais du gouvernement. Ces constructions modestes étaient faites de bois ou de terre.

La *Sietch* dominait trente-huit *kourènes* réparties sur le territoire des Cosaques zaporogues. Par *kourène*, on entendait une communauté, plus exactement une association pour la participation aux bénéfices de guerre et du travail en commun. Dans les bénéfices de guerre entraient les produits du pillage, les trophées et le butin. Mais la chasse, la pêche, la culture du sol faisaient habituellement vivre la *kourène*.



KOURÈNE ZAPOROGUE

A la tête de la kourène se trouvait l'*ataman de kourène*, respecté et obéi, lui-même soumis à l'*ataman* de tous les Zaporogues. Parfois, les kourènes s'assemblaient, ou plutôt leurs députés ou délégués, et cette assemblée de kourènes zaporogues portait le nom de *Koch*.

Chaque année, les terres se trouvaient, par les soins de l'administration de la *Sietch*, réparties par lots et tirées au sort. Ce régime jouissait d'une grande faveur parmi les Cosaques zaporogues, qui disaient : « *Ensemble nous avons conquis le sol, ensemble nous l'avons défendu : il nous appartient à tous !...* »

Démocratie, comme on s'est plu à l'appeler, mais bien plus véridiquement République autoritaire, l'organisation des Cosaques zaporogues avait à sa tête un chef, le *Kochovii Ataman*, dont les principaux collaborateurs étaient le *soudra* ou juge, le *pissar* ou secrétaire-chancelier, l'*obozni* ou officier chef de l'artillerie, l'*essaoul* ou officier aide-de-camp.

Les élections — car de l'*essaoul* au *Kochovii Ataman*, chacun était élu par le moyen du plébiscite — avaient lieu au mois d'octobre de chaque année.

En temps de guerre, campagne ou expédition, les Cosaques zaporogues plébiscitaient un *Nakaznii Ataman* ou commandant de l'armée active. Sur leur drapeau figuraient l'image de la Vierge, patronne des Zaporogues, et les armes des Zaporogues : un Cosaque sur fond rouge, le *bountchouk* ou queue de cheval et la *boulava* ou bâton de commandement du *Kochovii Ataman*.

Le premier *ataman* connu des Cosaques zaporogues se nommait *Landokoromski*. Il avait été choisi par les *starostes*, c'est-à-dire les anciens, qu'on nommera plus tard les *starchines*. Le dernier *ataman* zaporogue fut *Kalnichevski*. Condamné à la réclusion par l'Impératrice Catherine la Grande, il mourut, après trente ans de peine, au couvent de *Solovki*, où il avait été interné avec son secrétaire-chancelier *Gloléa*.

On estime que les Cosaques zaporogues ont pu mettre sur pied jusqu'à quarante mille combattants, chiffre extraordinaire pour l'époque.

Ils disposent d'une flotte de guerre et d'une flotte de commerce, toutes deux redoutables, composées de navires légers, rapides, construits en sapin, armés et nommés *kiki* — d'après, probablement, les langues tartare et tchèque qui désignent généralement tout bateau par le nom *kayik*. Ainsi, les Zaporogues étaient aussi bien de rus navigateurs que de farouches guerriers. Leurs incursions sur les côtes de la mer Noire sont restées célèbres.

Ces guerriers, à leurs débuts, combattaient le plus souvent à pied, les chevaux, rares à cette époque sur leur territoire, revenaient aux atamans, aux starchines et aux autres chefs d'unités. La tenue militaire avait été empruntée aux Tartares. Ils devaient à ceux-ci de nombreuses habitudes, entre autres celle de se raser la tête (conservant toutefois une touffe de cheveux), qui deviendra traditionnelle dans beaucoup d'armées cosaques. Quant aux forces de Zaporogues, elles étaient divisées en *polks* ou régiments de nom de *polk* désignera toujours, par la suite, le régiment russe de quelque arme qu'il soit), et en *sotnias* ou sotnines — ou escadrons. (La *sotnia* demeurera également l'unité type de la cavalerie cosaque.)

Nous verrons les Cosaques zaporogues collaborer avec leurs voisins, les Cosaques du Don, notamment lors de la conquête d'Azow, en 1637. Ils leur fourniront, à cette occasion, un contingent de mille hommes qui, après la conquête, soutinrent un siège fameux. En 1648, ils élurent ataman Bogdan Khmelnitzky, auteur de la révolte historique, à laquelle ils furent mêlés. Sous Pierre le Grand, — durant la campagne qui vit la bataille de Poltava, —

les Cosaques zaporogues se joindront à la révolte de l'ataman Mazeppa, également décrite plus loin. Auparavant, ils avaient pris part à toutes les campagnes contre les Turcs et les Tartares : invasion de 40.000 Tartares en 1693, expéditions de Pierre le Grand contre Azow en 1695 et 1696, etc.

Mais après la trahison de l'ataman Mazeppa, la répression fut terrible. On exécuta par milliers les Zaporogues qui avaient servi la Suède contre la Russie ; les uns furent pendus ou empalés, les autres écartelés ou « cloués sur des planches et abandonnés au courant du Dniepr ».

Le Tsar poussa plus loin l'opération : il envoya le général Chérémétiew détruire la Sietch (1710). Les Cosaques zaporogues exclus de la répression durent abandonner leur territoire pour se réfugier dans le khanat tartare-nogaïs voisin. En outre, douze mille d'entre eux furent condamnés à des travaux forcés, tels que la construction d'un canal de Ladoga. D'autres, de ce nombre, furent transportés sur la Volga où beaucoup moururent de misère.

A Mazeppa, mort en territoire ottoman, succéda son secrétaire chancelier Orlik. Il rassembla les débris des Cosaques zaporogues et autres réfugiés dans le khanat tartare des Nogaïs et les ramena au combat contre les Russes, parvenant à placer Pierre le Grand dans une situation dangereuse sur le Prout.

Après le traité du Prout (1711), les Zaporogues soumis à la Turquie obtinrent des Tartares la possession de la côte de la mer Noire entre la Crimée et le Dniepr, et eurent, vingt ans durant, la vie la plus agitée qui soit et les plus mauvais rapports avec leurs voisins.

En 1734, ils renièrent leur ataman Orlik, qui avait embrassé la religion musulmane. Cela les entraîna à rechercher la protection de la Russie dont ils sollicitèrent le pardon. Il leur fut accordé par l'Impératrice Anna Ivanowna, qui allait avoir besoin de leurs services

pendant la guerre de Turquie (1735-1739). Ils donnèrent, dans cette guerre, huit mille Cosaques à la Russie, et jusqu'à la paix signée à Belgrade (1739), furent représentés à Pérékop, en Crimée, à Azow, à Otchakow, à Iassy.



L'histoire des Cosaques zaporogues, en tant qu'organisation indépendante, ne devait pas dépasser le traité de paix de Kutchuk-Kaïnardji signé entre la Russie et la Turquie (1774).

Dès 1750, ne pouvant plus exister, sur un territoire rendu plus étroit, comme deux siècles — et même un seul — auparavant, l'Impératrice Elizabeth Pétrowna avait résolu de les soustraire aux propositions des Turcs et des Tartares désireux de se faire des alliés des Zaporogues. On fonda sur les territoires qui devinrent les gouvernements de Kherson et d'Iékatérinoslaw de nombreuses colonies militaires, sous la direction d'un colonel. On peupla ces colonies qui s'élevèrent bientôt à 50.000 âmes et apportèrent à l'armée russe des régiments de cavalerie (dragons et hussards).

Les Zaporogues voyaient d'un œil inquiet et mécontent ces colonies s'organiser et les encercler. Ils entrèrent en lutte avec leurs nouveaux voisins, redevinrent pillards, puis donnèrent asile à tous les criminels venus se réfugier chez eux. Cette attitude intolérable s'aggrava pendant la guerre de 1768-1774 entre la Russie et la Turquie, quand les Zaporogues laissèrent l'ennemi traverser librement leur territoire.

En conséquence, en 1775, l'Impératrice Catherine II, qui venait de mater, d'autre part, la révolte du Cosaque Pougatchew, décida d'anéantir les Zaporogues. Potiémkine et le général Tékili détruisirent leur Sietch — sans résistance de la part des Cosaques — et leurs organisations. Ceux, parmi eux, qui voulurent se soumettre, au régime

impérial, conservèrent leurs biens et leurs terres. D'autres reçurent l'autorisation de rentrer dans les provinces dont ils étaient originaires. Un groupe se réfugia en Turquie. Un autre en Crimée. Enfin, un certain nombre émigra dans la région du Kouban. Ils devaient concourir, en 1792, à la formation du Voïsko des Cosaques de la Mer Noire.

C'est surtout aux Zaporogues que s'applique cette chanson qui garda longtemps la faveur des Cosaques du Don :

Ils sont tristes et silencieux,
Les Cosaques, près du Don...
— O Cosaques du Iaïk, du Don,
Zaporogues !
Pourquoi êtes-vous tristes,
O Cosaques ?
— Les routes de la mer azurée
Nous sont fermées,
Nous ne ferons plus du butin
Sur la mer bleue
Ni sur le cours paisible du Don...

Le Cosaque faisait boire son cheval,
Liouba puisait l'eau.
Le Cosaque chantait,
Liouba pleurait...

Ne pleure pas, Liouba, mon amour,
Tant que je serai avec toi !
Quand je quitterai l'Ukraine,
Tu pleurera pour moi !

Les tentatives faites par les Cosaques de l'Ukraine pour recouvrer leur indépendance sont cruellement châtiées par les Rois de Pologne. Ceux qui s'exilent fondent, à partir de 1640, des *slobodes* ou localités dans les régions de Kharkow et de Biélograd, et se rangent sous la protection du Tzar de Russie. On leur doit la fondation de Kharkow en 1653.

Là, ils se réorganisèrent et constituèrent de nouveaux régiments dont les noms demeurèrent dans l'armée russe jusqu'à la chute de l'Empire : Akhtyr, Izioum, Kharkow, Soumy...

Ceux qui demeuraient sous le contrôle de la Pologne subissaient son despotisme, mais leur ataman, depuis 1638, avait fixé sa résidence chez les Zaporogues.

Auparavant, le roi Sigismond III avait voulu convertir les Cosaques de l'Ukraine au catholicisme. Il se heurta à une vigoureuse résistance, suivie d'une révolte.

Dès lors, c'est une suite de discordes, la guerre ouverte — à peine suspendue durant une guerre polono-turque, — entre les Cosaques de l'Ukraine et les Polonais qui tantôt empêchent les premiers d'élire leur ataman, tantôt méprisent les pouvoirs et prérogatives de ce dernier.

Cette situation provoque, en 1648, une révolte générale des Cosaques de l'Ukraine conduits par l'ataman Bogdan Khmelnitzky. Une suite de succès les porte en Pologne et en Lithuanie, mais, trahis, ils sont obligés de traiter. Les Polonais leur accordent le libre exercice de leur culte,

le droit d'élire leur ataman, mais leurs effectifs ne doivent pas excéder 40.000 Cosaques.

La guerre recommence, puisque cette dernière condition rend le traité inexécutable. (Ils étaient, en effet, 100.000 à marcher contre l'adversaire dans la campagne précédente.)



Ces campagnes — retracées plus loin, car elles ne concernent pas seulement l'histoire du Voïsko — se terminent par la réunion à la Russie des Cosaques de l'Ukraine, qui prêtent serment de fidélité au Tzar Alexis Mikhaïlovitch.

Cependant, le calme n'est pas revenu définitivement chez les Cosaques de l'Ukraine. Ils vont s'entre-déchirer durant les guerres de la Russie avec la Pologne, puis pendant la période dite des « troubles de Petite-Russie ».

En leur faveur, il faut rappeler qu'ils résistèrent, pour la plupart, à l'ataman Mazeppa quand ce dernier, entrant en négociations avec eux, voulut les engager à trahir la Russie au profit de la Suède. Après la bataille de Poltava et la guerre avec la Turquie, qui se termina par le traité du Prout (1711), l'Ukraine revint à la Russie.

Pierre le Grand transforma alors la région des Cosaques de l'Ukraine. Leur ataman, Skoropadski, fut placé sous la surveillance d'un collège, le *collège de la Petite-Russie*, composé de six officiers russes présidés par Véliaminow.

Leur Voïsko fut démembré. Pierre le morcela en trois parties : l'une perdit tout ce qu'elle avait de cosaque ; l'autre était celle des *Slobodes* ; la troisième abrita le nouveau Voïsko Cosaque que le Tzar appela *Voïsko de la Petite-Russie*.

Avec le temps, les atamans perdirent jusqu'à la dernière parcelle de leur indépendance — qui ne leur était plus nécessaire sous un pouvoir fort. L'ataman Poloubotow, qui succéda à Skoropadski, fut même incarcéré. L'Empe-

reur n'autorisa pas son remplacement. Quant aux Cosaques, en 1721, ils renouvelèrent au vainqueur de Poltava leur serment de fidélité.

Sous le règne de Pierre II Alexiévitich (1729-1730), qui succéda à Catherine I^{re}, veuve de Pierre le Grand, les Cosaques de l'Ukraine ou de la Petite-Russie recouvrèrent quelques-uns de leurs privilèges. C'est ainsi que le souverain supprima le *collège de Petite-Russie* qui les contrôlait, et qu'il leur permit d'élire, comme autrefois, leur ataman et leurs starchines ou *poïkovniks* — commandants de régiments. L'ataman alors élu fut Daniel Apostol.

Lors de la guerre de Turquie de 1735-1739, les Cosaques de l'Ukraine ou de la Petite-Russie fournirent 20.000 hommes. Après la guerre, on les réorganisa une fois de plus. Cinq régiments devaient être formés par les Cosaques des Slobodes, dix par ceux de la Petite-Russie, et on leva vingt régiments (dont quatre à cheval et seize à pied) dans le territoire qu'on avait « décosaquisé ». Puis le titre d'ataman des Cosaques de l'Ukraine fut donné par l'Impératrice Elizabeth Pétrowna au maréchal Razoumowski, mais il était devenu purement honorifique. En fait, les Cosaques de l'Ukraine s'acheminaient vers leur fin. La guerre de Sept Ans enregistra leurs derniers exploits. Ils étaient environ 12.000 sous les ordres du généralissime Apraxine. Après la guerre, on les transforma en régiments de cavalerie de l'armée régulière.

Quand éclata la guerre de 1812 avec Napoléon, on se souvint pourtant des anciens Cosaques de l'Ukraine, et leurs descendants constituèrent des régiments de Cosaques qui servirent depuis l'entrée de la Grande-Armée en Russie jusqu'à la prise de Paris et l'abdication de Napoléon en 1814... Après quoi, ils revinrent dans leurs foyers. Quelques centaines d'entre eux formèrent encore, en 1831, pour réprimer l'insurrection de Pologne, deux régiments de Cosaques qu'on dirigea après sur Wladikawkaz.

Les Cosaques de l'Ukraine étaient rentrés dans l'ombre pour n'en plus sortir, sinon dans une mélodie que les derniers d'entre eux chantaient durant les guerres du Caucase :

Mère, tout mon sang s'épuise !
Entends ma prière :
Je ne veux pas, dans l'église,
Dormir sous la pierre.

Donnez-moi, sous un grand chêne,
Un plus large espace.
Je veux dormir dans la plaine
Où, tous les ans, passe
Le régiment d'Ukraine...

Dès 1570, les frères Stroganow fondent la ville de Kankow, à l'embouchure de la Tchoussovaya. En 1571, ils élèvent la forteresse de Kerghedan. En 1577, plusieurs villages fortifiés se dressent sur les rives de la Sylva et de la Tchoussovaya, ainsi que de la Kama. Entre temps, ils ont recruté des troupes, accueilli et enrôlé les vagabonds, les aventuriers. Aussi, en 1572, ont-ils pu mater une révolte de Tchérémisses, d'Ostiaks et de Bachkirs. Mais le khan de Sibérie, Koutchoum, prend ombrage de cette puissance des Stroganow et veut s'en affranchir. Ayant marié son fils Ali à la fille du khan des Nogaïs, il se dispose à se libérer de la tutelle du Tzar.

En juillet 1573, son neveu Mehmet-Koul, accompagné de troupes, part, sur son ordre, reconnaître les forteresses construites par les frères Stroganow. Il fait des prisonniers, mais seulement dans les villages d'Ostiaks, et s'il parvient à s'emparer d'un courrier du Tzar, il n'ose cependant s'approcher des forteresses russes dont il craint les canons. Bien entendu, à la suite de cette incursion, Jacques et Grégoire Stroganow adressent des plaintes à Ivan le Terrible, qui, en réponse, les autorise par lettres patentes à faire la guerre aux Tartares de l'Est et à délivrer la Yougourie, tributaire de la Russie, opprimée par le khan Koutchoum.

Les deux frères n'accomplirent pas la volonté du Tzar. Ils meurent, laissant leur fortune à leur frère cadet Siméon et à leurs fils, Maxime Iakowlévitch et Nikita Grigoriévitch. Simon, Maxime et Nikita vont poursuivre l'œuvre de Jacques et de Grégoire. Ils font appel à des Cosaques de la Volga, dont l'ataman Iermak Timoféitch, Ivan Koltzo (que le Tzar a condamné à mort), Iakow Mikhaïlow, Nikita Pane et Matféi Metchériak. C'est le 6 avril 1579 qu'un accord intervient entre les Stroganow et ces cinq Cosaques, qui sont disponibles depuis la dispersion des Cosaques de la Volga en 1577.

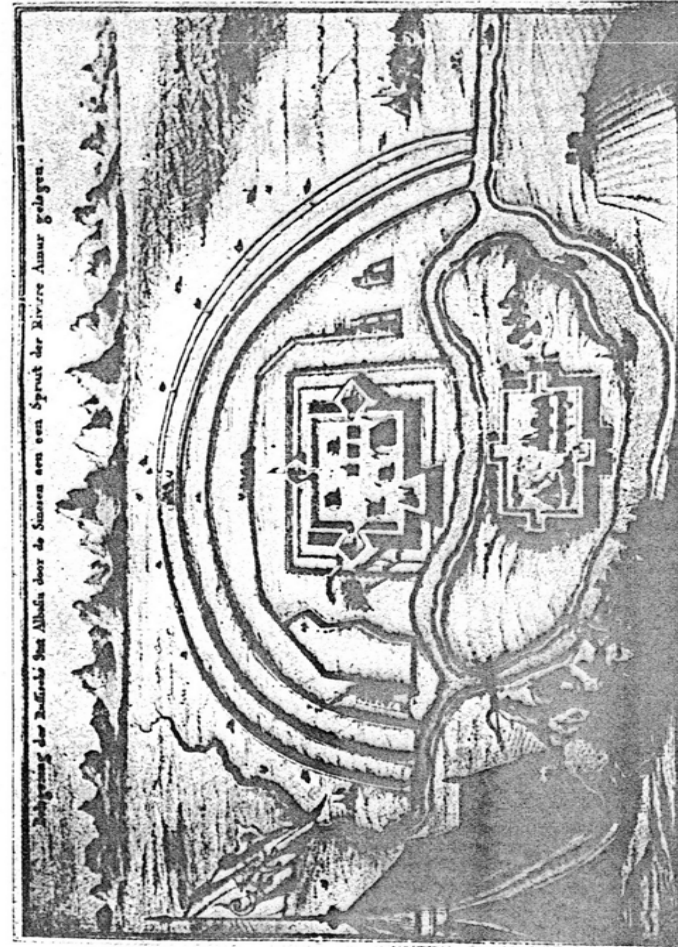


Abbildung der Befestigung des Albasin durch die Sinesen von dem Sprut der Kaiserin Amur Gahgen.

LE SIÈGE D'ALBAZINE

Iermak Timoféitch prend dès lors le commandement des forteresses et constitue des garnisons avec 540 Cosaques du Don qu'il recrute et 300 volontaires équipés par les Stroganow. La lutte commence. Le succès le plus remarquable d'Iermak est celui qu'il remporte, le 22 juillet 1581, en anéantissant les forcés du mourza Bégouli (700 Vogouls et Ostiaks) qui avaient attaqué la colonie des Stroganow. Le succès encourage ces derniers, qui forment un petit corps expéditionnaire composé de Tartares, de Lithuaniens et d'Allemands, au total 840 hommes, sous le commandement d'Iermak.

Ayant nommé Ivan Koltzo son premier lieutenant, l'ataman entre en campagne le 1^{er} septembre 1581, se dirigeant vers l'Oural. Pendant ce temps, le prince tartare de Pélim surgit sur les rives de la Kama, rase quelques villages et forteresses, met à mort ceux des défenseurs qu'il n'emène pas en esclavage, et il aurait poursuivi sa besogne si l'annonce du départ d'Iermak ne l'avait contraint à retourner en Sibérie.

Quand le Tzar Ivan le Terrible eut connaissance de l'exploit du prince tartare, il adressa un blâme aux Stroganow, menaça de les disgracier et leur ordonna de provoquer le retour immédiat des Cosaques. Trop tard ! Déjà Iermak a atteint les défilés de la chaîne de l'Oural. Il y construit une redoute et lui donne le nom de Kokoui. Elle couvrira sa ligne de retraite. Puis il descend la rivière de Iaravl et gagne la rivière de Toura, qui arrose les terres du prince Iépantcha. A l'approche du danger, le prince Iépantcha recrute des Tartares et des Vogouls, leur fait prendre position sur les rives de la Toura, mais dès les premières décharges de l'artillerie d'Iermak, les troupes du prince Iépantcha l'abandonnent... A son tour, le khan Koutchoum organise sa défense, rassemble ses forces, donne à Mehmet-Koul le commandement de sa cavalerie et se poste avec le gros de son armée au pied du mont Tourvache, dans un lieu fortifié.

et il ajoute qu'il est prêt « à mourir pour la gloire ou sur un échafaud, selon qu'il plaira à Dieu et à son maître ». La lettre est confiée au chef cosaque Ivan Koltzo, que les Stroganow accompagnent à Moscou.

Ivan le Terrible accueille Ivan Koltzo avec bonté, le comble d'honneurs et de présents, puis choisit pour rejoindre la Sibérie le prince Siméon Bolkonski et 500 hommes de renfort. Au surplus, il autorise Ivan Koltzo à recruter des volontaires. Enfin, il désigne dix prêtres pour évangéliser les peuples soumis.

Iermak a inspiré de nombreux poètes russes. Tous ceux-là chantèrent la gloire de ce Cosaque, de ce preux, qui montra à ses compatriotes le chemin de l'océan Pacifique et donna à la Russie un empire immense. Et pourtant, ce Cosaque était un hors-la-loi, un banni que le Tzar eût fait pendre s'il s'en était emparé. A présent, il était pardonné, mais dans tous les poèmes écrits aux siècles suivants revient la tristesse de sa condition et de celle de ses compagnons avant la conquête de la Sibérie :

Les Cosaques, hommes libres,
Vivaient sur les rivières.
Tous nos Cosaques étaient de l'Oural,
Leur ataman était le Cosaque Iermak.
Iermak leur tenait des discours.
Ses discours sonnaient comme des trompettes :
« Songez, pensez bien, mes Cosaques !
Le bel été passe, l'hiver froid arrive...
Où passerons-nous cet hiver ?
Aller sur l'Oural ? Le chemin est long...
Rester sur la Volga ? C'est être appelés voleurs.
Aller à Kazan ? Le Tzar y est en personne !
J'y serais pendu, moi, Iermak ;
Vous, Cosaques, vous y serez tous attrapés
Et dans les prisons enfermés... »

Ayant envoyé son lieutenant en Russie, Iermak ne se donne pas de repos. Descendant la Touda jusqu'au pays

des Vogouls, défaisant deux princes tartares, il impose le tribut aux habitants de Kochoutz et de Tabarine, et, à son retour à Sibir (1583), y trouve Ivan Koltzo et le prince Siméon Bolkonski. Le prince est porteur d'une lettre du monarque, qui accorde aux Cosaques le pardon de leurs fautes et leur destine de riches présents.

Ici s'ouvre pour Iermak la période malheureuse. Le scorbut se déclare parmi les troupes venues de Russie. Il gagne les Cosaques, le prince Siméon Bolkonski en meurt, et, pour comble d'infortune, l'hiver 1583-1584 apporte la disette... Iermak est triste :

Le cœur brûlant d'amour pour sa patrie,
Dans un pays austère et sévère,
Sur la rive sauvage de l'Irtich,
Iermak était, dans ses pensées, plongé...

Il attend le printemps de 1584 et envoie alors à Moscou le prince Mehmet-Koul pour solliciter du Tzar d'autres renforts. La trahison s'en mêle. Le prince Karatcha, qui a feint d'abandonner le khan Koutchoum et de se soumettre aux Russes, jouit de la confiance d'Iermak. Se prétendant menacé par les Nogaïs, il lui demande des secours. L'ataman lui envoie Ivan Koltzo et quarante soldats d'élite. Karatcha les reçoit avec enthousiasme et, la nuit, profitant de leur sommeil, les fait égorger. L'événement a un retentissement considérable. Aussitôt les peuples soumis reprennent les armes, se joignent à Karatcha et investissent Sibir, mais hors de la portée des canons, voulant réduire la place par la famine... Iermak, moins patient, délègue l'ataman Matféi Metchériak et ses Cosaques. Dans la nuit du 12 juin 1584, ils se glissent dans le camp de Karatcha et égorgent un grand nombre de Tartares dont deux des fils de Karatcha, qui, lui, s'enfuit. Quand, le jour venu, les Tartares reconnaissent l'infériorité numérique des assaillants, il est trop tard pour réagir.

Les troupes de Karatcha repassent l'Ischim : Sibir est délivrée.

Iermak Timoféitch ne se contente pas de ce succès. Il entend poursuivre le prince Karatcha. Remontant l'Irtich vers l'Est, il défait le prince tartare Beghiche, soumet tout le territoire jusqu'à Ischim, s'empare des villes de Tébend et de Tachatkan, s'arrête sur les bords de la rivière Chiché (commencement des déserts) et retourne à Sibir. Ses jours sont désormais comptés.

La mort ne peut nous faire peur,
Nous avons fait notre devoir :
La Sibérie est soumise au Tzar !
Nous n'avons pas vécu oisivement au monde...

A Sibir, il apprend que le khan Koutchoum a reparu dans le désert de Vogai et qu'il a l'intention de capturer une caravane venant de Boukharie. Iermak prend cinquante hommes. Amarrant ses bateaux dans l'Irtich, près de l'embouchure du Vogai, il part à la recherche des Sibériens. Quand la nuit tombe, il fait dresser ses tentes « sur un tertre entouré par un bras de l'Irtich ». La rivière n'est pas surveillée. Les Tartares la passent à gué, tombent sur les Cosaques endormis et les égorgent.

Koutchoum, le puissant roi de Sibérie,
S'est faufilé par un sentier secret,
Et les Cosaques que tous craignaient dans les combats
Sont tombés sans dégainer leurs sabres...

Un seul parvient à s'échapper et à regagner Sibir. Quant à Iermak, luttant contre les Tartares, il réussit à atteindre le fleuve et fuit en nageant, mais le poids de son armure l'entraîne et il se noie (5 août 1584).

Iermak, se réveillant, soudain voit le danger,
Se jette dans les flots, l'âme d'audace pleine...
L'Irtich grossit de plus en plus :

Iermak tend toutes ses forces,
Brisant les flots de son bras puissant...
Mais sa lourde armure, présent du Tzar,
Cause sa perte et plonge dans l'Irtich
Le corps du héros...

Peu après, on retrouve le corps du glorieux Cosaque que le fleuve a rejeté. Les Tartares reconnaissent leur vainqueur à l'aigle d'or qu'il portait sur la poitrine. Le khan Koutchoum et d'autres princes se réunissent et se réjouissent de la mort du preux russe. Son armure est donnée en offrande aux ministres du culte. Ses dépouilles sont partagées entre les mourzas tartares. Enfin, par superstition, après l'avoir enterré, on dissimule l'endroit où il repose... Les Russes érigeront plus tard deux monuments à la gloire d'Iermak : l'un à Tobolsk (l'ancienne Sibir), l'autre à Novo-Tcherkask.

A Sibir, la perte d'Iermak Timoféitch et de ses compagnons répand la désolation. Il ne reste plus des vaillants conquérants que 150 Cosaques et soldats. Le 15 août 1584, sous le commandement de l'ataman Metchériak, ils abandonnent le pays pour rentrer en Russie. Le khan Koutchoum ne les poursuit pas. Il se contente de reprendre possession de sa capitale.

Cependant, en cette même année 1584, Fédor Ivanovitch étant Tzar de Russie, Boris Godounow, Régent de l'Empire, ignorant encore la mort d'Iermak, lui avait envoyé des renforts importants. Ces renforts parviennent à l'ataman Metchériak dans sa retraite, sur les bords de la Toura. On fit donc demi-tour et on reprit le chemin de l'Est. Devant Sibir, que le khan Seyidak avait enlevée au khan Koutchoum et fortifiée, il fallut reculer. Les Cosaques descendirent alors l'Irtich et, au point où la rivière se jette dans l'Obi, construisirent un *ostrog* ou citadelle en bois. Les Ostiaks l'attaquèrent, l'artillerie les dispersa. Se divisant en deux groupes, les Cosaques

fondent ensuite la ville de Tioumen, sur les bords de la Toura (1586) et fonderont celle de Tobolsk (1587) sur l'emplacement de l'ancienne Sibir.

Car ils ont repris la lutte contre le khan Seyidak, qui avait détrôné Koutchoum, et réussi à le capturer. Malheureusement, l'ataman Metchériak périt au cours du combat. Il était le dernier survivant des quatre compagnons de l'ataman Iermak. Mais la Sibérie est entièrement soumise aux armes du Tzar. Tobolsk en devient la capitale. Et déjà ce pays rapporte au souverain de Moscou, annuellement, 200.000 zibelines, 10.000 renards noirs, 500.000 petits-gris, sans compter les hermines, les castors et le reste.

Koutchoum tint longtemps la campagne dans les steppes de Barabinsk. Ses bandes pillaient, ravageaient les territoires réunis à la Russie. On dépêcha alors le voïévode Kolzow Massalski, qui poursuivant Koutchoum, le battit (1^{er} août 1591) et s'empara de deux de ses femmes et de son fils Abdoul-Khayir... On abandonna le vieux Koutchoum à ses rêves de souveraineté, et les Cosaques entreprirent la colonisation de la Sibérie.

Elle fut rapide. La perspective d'imposer des tributs, de découvrir des mines d'or et d'argent engagèrent les Cosaques à agir sans repos. Ce sont des villes fondées, des ostrogs construits, des postes militaires organisés. Les années marquent ainsi les étapes de la conquête : Tourinsk (1608), Tomsk (1609), Kouznesk (1616), Iénisséisk (1617-1618), Krassnoyarsk (1626), Iakoutsk (1632), Bargouzinsk (1648), Werkhnéoudinsk (1649), Kirensk (1655), Nertchinsk (1656), Selighinsk (1666).

En 1627, on avait atteint l'Angara. Les émules d'Iermak — Soukine, Miassnow, Tchoulkow... — se distinguent. En 1636, le Cosaque Elisée Bouza avait descendu la Léna jusqu'à l'Océan. Le chef cosaque Eroféi Khabarow, en 1649, avec 50 compagnons, avait conquis les immenses territoires de l'Amour et construit un ostrog à Albasine.

En 1670, une ambassade est envoyée de Nertchinsk à Pékin, ce qui n'empêche pas la guerre d'éclater en 1685 entre les Mandchous et les Cosaques. Albasine est assiégée et soutient un siège légendaire ! Pourtant, en 1689, la politique de la Régente Sophie subit un échec : le traité de Nertchinsk l'oblige à restituer aux Chinois le bassin de l'Amour et à démolir l'imprenable forteresse d'Albasine.

Le lac Baïkal avait été découvert en 1643. La conquête du Kamtchatka se fit en 1699. En 1652, on avait fondé Irkoutsk et en 1667 : Koutaïsk et Issetchi. D'autre part, on avait construit les ostrogs de Werkhoutourié, Blein, Berzow, Sourgout, Obdorsk, Narym, Ketsk, Tara...

A la fin du XVII^e siècle, la Russie étendait sa puissance jusqu'à l'océan Pacifique, et c'était l'œuvre des Cosaques...

CHAPITRE V

LES COSAQUES DU PREMIER FAUX DIMITRI A LA RÉVOLTE DE POUGATCHEW

SOUVENT intrépides soutiens de l'Empire, conquérants animés d'un remuant esprit d'initiative, farouches défenseurs du sol autant que de la religion orthodoxe, les Cosaques n'en ont pas moins fourni, à différentes reprises, des témoignages de leur turbulence qui en fit, durant ces périodes, d'indomptables ennemis du gouvernement impérial.

L'explication de cette anomalie se trouve dans leur ignorance et dans leur crédulité. Simples, ils accordaient créance à tous les imposteurs et à leurs impostures. Soldats, la discipline les entraînait sans réfléchir sur les traces d'un chef rebelle au souverain. Mais aussi, les levées de boucliers n'étaient pas rares. Cosaques enfin, n'ayant pas entièrement rompu avec les traditions de leurs ancêtres, les grands événements politiques leur permettaient de courir les routes, de ravager les steppes, de rançonner et de piller les villes et les villages, grossissant leurs bandes de la lie des populations. Il n'y eut que peu de régions soustraites aux Cosaques déchaînés. Selon les témoignages laissés par des contemporains, dans bien des cas, les Cosaques causèrent au pays plus de mal qu'une guerre avec une puissance étrangère...

Depuis l'affaire du premier faux Dimitri jusqu'à la

révolte du Cosaque Pougatchew, — en passant par la « Libération », la conquête d'Azow, la révolte de Bogdan Khmelnitzky, les guerres avec la Pologne, les troubles de Petite-Russie, la révolte de Stienka Razine, la conquête de l'Ukraine, les campagnes de Crimée et la révolte de Mazeppa, — les Cosaques ont profondément marqué de leur empreinte près de deux siècles d'histoire russe.

LES COSAQUES ET LES FAUX DIMITRI

En 1603, deux ans avant la mort du Tzar Boris Godounow, une nouvelle prodigieuse se répand en Russie, provoquant une émotion profonde : le Tzarévitch Dimitri Ivanovitch, fils d'Ivan le Terrible, n'est pas mort, comme on l'a prétendu, sous le poignard des assassins d'Ouglitch ; il s'est fait reconnaître par le Pape, par le Roi de Pologne, comme héritier légitime du trône de Russie, et il réunit une armée pour chasser l'imposteur...

En réalité, il s'agit d'un imposteur, Grégoire Otrépiew, fils d'un pauvre gentilhomme de Galitch, ayant servi dans la maison des Romanow et du prince Boris Tcherkaski, devenu moine, ayant goûté les plaisirs de la vie errante et appris le métier des armes chez les Cosaques zaporogues.

Ayant effectivement traité avec le Roi de Pologne et le nonce du Pape, Grégoire Otrépiew se rend auprès du voïévode de Sandomir, Mnichek, qui lui donne sa fille Marina pour fiancée. Aux hordes qu'il a levées en Pologne, il adjoint des transfuges moscovites, puis s'efforce de gagner les Cosaques du Don. Ceux-ci, irrités qu'ils sont des supplices par lesquels le Tzar Boris Godounow a puni leurs brigandages, intéressés par l'espoir de partager avec Grégoire Otrépiew les trésors du Kremlin et trompés par les fallacieuses proclamations inondant la Russie méridionale, ne tarderont pas à lui apporter leur concours.

Au surplus, les Cosaques zaporogues se sont joints à leur ancien compagnon.

Quand Boris Godounow, voulant détromper les Cosaques, leur envoie le député Kroustchow, les Cosaques enchaînent celui-ci et l'envoient à Otrépiew. Pour sauver sa vie, l'envoyé du Tzar reconnaît l'imposteur. Une autre fois, les Cosaques du Don attaquent l'escorte d'un voïvode et chargent celui-ci d'avertir Boris Godounow qu'ils s'apprentent à conduire le soi-disant Tzarévitch Dimitri à Moscou. Enfin, les Cosaques sont nombreux dans l'armée du faux Dimitri qui attaque la Siévérie en octobre 1604. Les villes ouvrent leurs portes sans combat, sauf celle de Novgorod-Siéverski; défendue par Basmanow. L'Ukraine est occupée sans lutte. En vain, le prince Fédor Mstislawski, l'un des généraux de Boris Godounow, essaie-t-il de lutter : ses troupes l'abandonnent. Plus heureux, Vassili Chouiski le remplace et remporte la victoire de Dobrinitchi sur les Cosaques du faux Dimitri, qui se réfugie à Poutivl. Mais Boris Godounow meurt subitement au cours d'un festin donné en l'honneur de Basmanow (13 avril 1605), et le règne de son fils, Fédor Borissovitch, ne durera que quelques semaines.

Grégoire Otrépiew, vers le milieu du mois de mai, reprend la lutte. De Poutivl partent ses Cosaques et d'autres détachements. Il a la chance d'enregistrer la défection de l'armée : Basmanow, Galitzine passent de son côté. L'armée lui prête serment. Le 3 juin, une députation vient lui offrir les clés de Moscou. Le 10, Fédor Borissovitch est égorgé. Grégoire Otrépiew est proclamé Tzar sous le nom de Dimitri V Ivanovitch.

Le nouveau souverain, qui avait acquis chez les Cosaques une vigueur et une adresse peu communes, allait régner un an environ. Une conspiration ourdie par Vassili Chouiski le renversa et mit fin à ses jours. Vassili V Chouiski, souverain de 1606 à 1610, voit son règne troublé par le mécontentement général. Les Cosaques soulevés

par le faux Dimitri continuent à ravager le pays, et, quand ils sont las de piller, font de la politique et, en premier lieu, découvrent des prétendants au trône.

C'est, tout d'abord, le jeune Ilaïka, Cosaque du Térék, soutenu par les Cosaques de sa province et par ceux de la Volga, qui le proclament fils du Tzar Fédor, accusant Boris Godounow d'avoir substitué une fille (Théodósie) à ce garçon nommé Pierre. Ce faux Tzarévitch leur permet surtout de se livrer au pillage des marchands. Un peu plus tard, en Ukraine, les Cosaques reconnaissent pour chef Ivan Bolotnikow, serf fugitif du prince Téliatewski. Les Cosaques du Térék et de la Volga se joignent à l'agitation et veulent profiter de la situation pour placer sur le trône leur Ilaïka-Pierre. Mais après une série de succès, auxquels se joignent les Cosaques zaporogues, les insurgés sont battus. Ivan Bolotnikow se noie. Le Cosaque Ilaïka est pendu.

Alors apparaît un autre faux Dimitri, André Nagui, dont Alexis Roukine se fait l'« impresario ». Il prétend être le premier Dimitri, qui, contrairement à ce que le peuple croit, ne serait pas mort. Le peuple, toujours crédule, se prosterne devant le nouveau Dimitri, lui prête serment de fidélité, tandis que les cloches sonnent et que la Pologne s'intéresse aux succès de cet aventurier. Les Cosaques du Don se lèvent pour se serrer autour du prétendant. D'autres lui amènent même un nouvel imposteur, Ossinovine, se disant également fils du Tzar Fédor... La guerre commence entre l'armée du Tzar et celle du faux Dimitri, qui se fait reconnaître comme son époux par l'ex-Tzarine Marina, Marina Mnichek, veuve du premier faux Dimitri.

Cette histoire est d'ailleurs savoureuse. Quand le voïvode Mnichek et la Tzarine Marina se trouvèrent en présence de l'aventurier, ils ne purent cacher leur étonnement. On eut tout de suite des soupçons en remarquant l'accueil glacial que se firent les prétendus époux et ces soupçons se répandirent... Mais dix jours plus tard eut

lieu, en public également, une seconde entrevue, au cours de laquelle le faux Dimitri et la Tzarine Marina jouèrent brillamment une grande scène de passion et de tendresse. Entre temps, l'imposteur avait fait répandre que « la princesse n'avait voulu reconnaître son époux qu'après avoir reçu les preuves les plus certaines d'un bonheur si inattendu »...

L'imposteur se chargea de faire disparaître ses rivaux, car de nombreux Dimitri se présentaient à présent, comme Ossinovine, Cosaque du Don, Auguste et Fédor, Cosaques d'Astrakhan, ou Khotinski-Salkow. Les deux Astrakhantzy ne jouèrent aucun rôle, mais Khotinski-Salkow fit beaucoup parler de lui. Et peu après, le faux Dimitri s'enfuyait, abandonnant ses Cosaques et la Tzarine Marina ; qui devint... la maîtresse du chef cosaque Zaroutzki. Enfin, un seigneur de Riazan, Prokope Liapounow, se lève à son tour et, lui aussi, grossit ses forces de volontaires cosaques, puis des troupes cosaques de Troubetzkoy et de Zaroutski. Il entreprend le siège du Kremlin, mais la discorde se glisse entre les chefs ; les soldats désertent et Prokope Liapounow est assassiné par les Cosaques. Ceux-ci n'en ont cependant pas fini avec les faux Dimitri. Un quatrième se présente à l'heure où Gustave-Adolphe monte sur le trône de Suède. Il prétend être tout à la fois le premier, le deuxième et le troisième Dimitri. La crédulité des Cosaques est telle qu'ils reconnaissent ce nouveau faux Tzar, dont le vrai nom est Sidor, et qu'ils lui amènent de nombreux partisans. D'ailleurs, heureux de cette nouvelle occasion de trouble, les Cosaques furent les premiers à reconnaître ce Sidor. Mais un chef cosaque nommé Plechtchéïew, député auprès de l'imposteur, mit fin à l'aventure. Se concertant avec le voïévode de Pleskow, où Sidor-Dimitri s'était établi, il fit arrêter l'aventurier qu'on pendit à un arbre, malgré les clameurs de protestation des Cosaques aveuglément crédules et résolument dévoués à Sidor...

LES COSAQUES ET LA LIBÉRATION

Après la période sanglante et troublée qui, de la mort de Boris Godounow à l'avènement de Michel Romanow, voit les intrigues et les guerres menées par les faux Dimitri, vient la période de la « Libération ». On a dit que ce n'était pas des Cosaques qu'on pouvait espérer la délivrance de la Russie. Pourtant, ils prirent part à la lutte pour reconquérir Moscou sur les Polonais.

Les Libérateurs, Kozma Minine, vulgairement appelé Soukhoroukine (main sèche), et Dimitri Pojarski étaient l'un marchand boucher, l'autre prince et soldat. Kozma sut enflammer le peuple de Nijni-Nowgorod, lui criant, un jour d'octobre 1611 : « *Vendons nos biens, mettons en gage nos femmes et nos enfants, mais sauvons la patrie et la foi !* » Chacun fut saisi d'enthousiasme, tous jurèrent de marcher, les villes voisines imitèrent Nijni-Nowgorod et le commandement de l'« armée nationale » fut confié au général Dimitri Pojarski. On jeûna trois jours, puis on leva des troupes, excluant systématiquement les Cosaques. Des évêques et des moines se mirent à la tête de l'armée, brandissant des croix et des icônes...

Pojarski défait d'abord un corps de Cosaques, qui marchait sur Iaroslavl, et poursuit sa route vers Moscou, après avoir purgé la région des Cosaques qui s'y trouvent. En approchant de Moscou, il arrête l'ataman Khodriévitch conduisant des renforts aux Polonais. Les Cosaques de Troubetzkoy et de Zaroutski participent au combat, cette fois, et contribuent à la victoire. Mais les Polonais ne sont pas en déroute. Trois jours après leur échec, ils entament une nouvelle offensive. Pojarski, qui s'était encore brouillé avec les chefs cosaques, se voit contraint de les conjurer de le secourir. Les Cosaques s'émeuvent, chargent l'ennemi et lui arrachent la victoire. Définitivement réconcilié avec eux, Pojarski investit alors Moscou, qui se rendit aux forces réunies de l'armée nationale et des Cosaques.

techtko. Cette fois, le traité de paix est sévère : il ne peut disposer que de 20.000 Cosaques. La majorité émigre donc vers le Don et la Volga. Quant à Bogdan, incapable d'accepter cette situation, il en appelle au Tzar de Russie, Alexis Mikhaïlovitch, et implore son secours.

Le Tzar réunit les États, expose la requête de Bogdan et de ses Cosaques, et la guerre est votée, tandis que le souverain envoie le beyard Boutourline recevoir le serment des Cosaques. Hélas ! sans attendre le vote, Khmelnitzky a commis l'imprudence d'attaquer encore les Polonais, et, trahi pour la troisième fois par les Tartares, il est vaincu sur le Dniestr, à Ivanietz. Peu après, devant Boutourline, Bogdan et ses Cosaques prêtent serment. Une ambassade cosaque est envoyée au Tzar pour traiter des conditions de l'annexion.

LES COSAQUES ET LES GUERRES AVEC LA POLOGNE

En mai 1654, le Tzar Alexis déclare la guerre à la Pologne. Bogdan Khmelnitzky, avec ses Cosaques, envahit la Pologne méridionale. Mais l'année suivante, engagé dans une autre guerre avec la Suède, le Tzar offre la paix aux Polonais.

Deux ans plus tard, en 1657, Bogdan Khmelnitzky meurt. Le chancelier de l'armée cosaque, Wigowski, le remplace et devient ataman. Cependant, Pouchkar, ataman des Cosaques de Poltava, refuse de le reconnaître. Les Zaporogues font cause commune avec lui. L'ataman Wigowski provoque alors l'assassinat de l'ataman Pouchkar, s'allie aux Polonais, aux Tartares de Crimée et envahit le territoire russe. Les Tartares, qui ont trahi trois fois Bogdan Khmelnitzky, trahissent à son tour l'ataman Wigowski, qui est chassé par les Cosaques résolus à servir



BOGDAN KHMELNITZKY
Ataman des Cosaques de l'Ukraine
et des Cosaques Zaporogues

le Tzar orthodoxe, et qui, en 1659, élisent ataman le fils de Bogdan, Georges Khmelnitzky.

Mais la guerre a repris entre Polonais et Russes. Ceux-ci et les Cosaques de Georges Khmelnitzky sont battus. L'ataman se démet de son commandement, entre dans un monastère, et c'est l'ataman Tétéria qui lui succède... pour trahir la Russie et prêter serment au Roi de Pologne. Toutefois, les Cosaques de la rive gauche du Dniepr restent fidèles au Tzar et élisent l'ataman Brionkhovetski. Les Polonais tentent vainement de le soumettre. Enfin, pour compliquer cette situation, à la mort de l'ataman Tétéria, son successeur, l'ataman Dorochenko, se déclare vassal de la Turquie. La Pologne est alors obligée de demander la paix.

LES COSAQUES ET LES TROUBLES DE PETITE-RUSSIE

Le traité d'Androusovo avait mis fin aux hostilités entre la Russie et la Pologne. Après la signature de ce traité, le métropolite de Kiew, Méthode, appartenant à la secte des Uniates (anciens orthodoxes ayant reconnu l'autorité du Pape et par cela même impopulaires), refuse soudainement de reconnaître Isoar II, patriarche de Moscou, puis fomenté des troubles.

Il gagne à sa cause les atamans Brionkhovetski et Dorochenko; et, en 1668, réunit à Gadatch une assemblée qui décide l'union des Cosaques des deux rives du Dniepr sous l'autorité du Sultan de Turquie. Mais l'assassinat de l'ataman Brionkhovetski, fomenté par l'ataman Dorochenko, provoque la désertion des Cosaques de la rive gauche, qui tous se soumettent au Tzar et nomment un nouvel ataman, Mnogogrechni, qui fixe son quartier-général à Batourine.

C'est à ce moment que la rive droite du Dniepr devient le théâtre d'une guerre atroce entre Polonais et Turcs. Ceux-ci sont d'abord victorieux, sous les ordres de Mehmet IV, mais Jean Sobieski bat les Turcs en 1671 et le Tzar de Russie vient en aide aux Polonais, jetant une armée de Cosaques du Don à l'attaque de la Crimée...

STIENKA RAZINE

Pendant que se déroulaient ces événements en Petite-Russie, un Cosaque y avait été pendu par ordre du général Georges Dolgorouki. Son frère, Stienka Razine, également Cosaque du Don, leva incontinent l'étendard de la révolte (1667).

Stienka Razine, a-t-on dit, avait reçu de la nature l'ambition, le courage, et la férocité d'un Tamerlan. Groupant autour de lui une bande que l'histoire et la légende ont rendue fameuse, il se dispose à conquérir Azow, quand l'assemblée des Cosaques du Don blâme cette décision. Il abandonne alors le Don et gagne les plaines de l'Oural, de la Volga et les rives de la Caspienne.

Jusqu'à cette époque, les brigands avaient toujours hésité à piller les biens de l'État ou de la Couronne. Stienka commence ses exploits par l'attaque d'un convoi dirigé par le Tzar sur Astrakhan et la pendaison des gentilhommes de l'escorte. Sa bande se grossit d'autres Cosaques attirés par ses succès. Embarquant sur la Volga, il entre dans la mer Caspienne, en longe les côtes, opère des débarquements fructueux, poursuit des enrôlements, assassine les suspects et fait massacrer un envoyé du Tzar venu lui apporter des propositions d'amnistie. Le voïévode d'Astrakhan expédie contre lui des soldats : il les fait mettre à mort. Il s'empare de la place de Yatskoï,

sur l'Oural, et fait massacrer, brûler et jeter pêle-mêle dans une fosse commune les défenseurs et les habitants. Puis il y prend ses quartiers d'hiver.

Au printemps, renforçant ses troupes d'une autre bande de Cosaques commandés par Krivoï Sergueï, il projette de se jeter sur la Perse, proie facile. On s'embarque et, de nouveau, on pille, on tue, on incendie, sur la terre et sur les eaux. L'épouvante domine les populations. La résistance commence. Les Cosaques de Stienka Razine doivent abandonner l'espoir de ravager la Perse. D'ailleurs, des forces militaires se disposent à les réduire. Un officier envoyé à Stienka Razine par le nouveau voïévode d'Astrakhan, prince Prossorowski, l'admet à capituler, et Stienka jure que lui et ses Cosaques emploieront désormais leur courage à servir fidèlement le Tzar. L'officier s'engage imprudemment à obtenir leur pardon, mais le Tzar, mis au courant de cet engagement, entend le respecter et renvoie Stienka et ses Cosaques dans leur patrie.

Mauvais calcul ! Les Cosaques virent en Stienka et ses compagnons de véritables héros, partis pauvres d'entre leurs rangs et revenant gorgés d'or, de pierres et autres richesses. Et puisqu'ils avaient été pardonnés, on ne songea qu'à les imiter. Stienka acquit rapidement parmi les Cosaques du Don une autorité et une popularité dépassant largement celle de leur ataman. Le vent de l'aventure souffla. Et Stienka, suivi d'un nombre plus considérable de Cosaques que lors de sa première expédition, remonta le Don, pillant, incendiant, massacrant, s'emparant d'abord de Tzaritzine, taillant en pièces une armée russe, prenant Tzarnogow, marchant sur Astrakhan et se faisant livrer la ville.

Après avoir précipité le gouverneur Prossorowski du haut de la citadelle, massacré tous les officiers et habitants restés fidèles au Tzar, Stienka Razine, ivre d'eau-de-vie, parcourt les rues d'Astrakhan, poignarde ceux qu'il

rencontre, ordonne de couper les deux mains aux prisonniers ou de pendre par les pieds les condamnés... Puis, laissant 20.000 hommes à Astrakhan, il repart pour Tzaritzine et s'empare de Saratow, aidé par une partie de la population. Pour gagner les hommes et masquer sa soif d'enrichissement et de pillage, il lance des manifestes qui sont des appels à la liberté, à la révolution, à la révolte contre les fonctionnaires et les nobles. Enfin, il annonce qu'il a auprès de lui le second fils du Tzar, prétendu mort depuis quelque temps, alors qu'en réalité, assure-t-il, ce prince, abreuvé de mauvais traitements, est venu chercher un asile et un refuge dans l'armée de Stienka Razine pour marcher de concert avec lui sur Moscou...

La roue de la Fortune tournait pendant ce temps, et Stienka connut son premier échec devant Simbirsk, défendue par Ivan Miloslawski. Malgré cela, sa propagande opérait dans les provinces, jusqu'à Moscou. Les promesses de liberté, de partage des biens des seigneurs produisaient leur effet. Ainsi, les Tartares, et, avec eux, les Mordves, les Tchérémisses et les Tchouvaches se révoltèrent. Tout cela dura peu. Les généraux Dolgoroukow, Bariatinski, Zarbatow eurent raison de Stienka au mois de septembre 1670. Défaits dans les plaines du Don, exterminés aux environs de Tambow, les Cosaques furent réduits à l'impuissance. Stienka lui-même, réfugié à Tzaritzine, sur les bords de la Volga, abandonné par ses derniers partisans, livré soit par l'un de ses proches, soit par l'ataman des Cosaques du Don, Iakowlew, « son rival d'influence et par conséquent son ennemi », Stienka Razine fut pris, conduit à Moscou et écartelé.

Ainsi finit la révolte du Cosaque Stienka Razine que la légende, le roman et la musique ont immortalisé, lui faisant précipiter dans les flots la princesse qu'il aime pour apaiser les murmures et les railleries de ses Cosaques, et chantant cyniquement ensuite :

Hé ! diables, pourquoi êtes-vous tristes ?
Toi, Filka, danse !
Entamons, frères, un chant entraînant,
En guise de Requiem pour le repos de son âme !

Longtemps, en souvenir de lui, les Cosaques du Don chantèrent :

Eveillez-vous, Cosaques du Don !
Tout marche mal sur notre Don.
Il est tout entier bouleversé,
De sa source à la mer Noire...
Tout le kroug cosaque a perdu la raison,
Nous n'avons plus d'ataman,
Plus de Stiépan Timoféievitch,
Au surnom de Stienka Razine !
Le brave a été fait prisonnier
Ses mains blanches ont été liées,
Et à Moscou, sur la célèbre place rouge,
On a tranché sa tête fougueuse...

Il est inutile de dire qu'ici, le sens de « place rouge » — *krassnaya plochtchad* — n'a rien de commun avec celui donné à la place ainsi dénommée par le régime instauré en octobre 1917. Dans le langage populaire, *krassnaya*, qui veut dire « rouge », fut toujours employé pour désigner une chose jolie, belle, séduisante. Actuellement encore, on appelle *krassnaya diévitz*a une jolie fille.

LES COSAQUES, LA CONQUÊTE DE L'UKRAINE ET LES CAMPAGNES DE CRIMÉE

Fédor Alexéievitch, qui régna de 1676 à 1682, conquiert l'Ukraine et la réunit à l'Empire de Russie. En 1677, l'ataman des Cosaques de la rive gauche du Dniepr, demeuré fidèle au Tzar, et le prince Romanodowski luttèrent contre l'ataman Dorochenko, le battirent et s'en emparèrent. L'année suivante, ils repoussèrent par deux

Les Turcs et les Tartares qui avaient envahi l'Ukraine. Trois ans plus tard (1681), le gouvernement de la Sublime Porte concluait avec celui de Fédor III Aléxiévitch une trêve de vingt ans. Par le traité, le Sultan renonçait à la suzeraineté sur les Cosaques, abandonnait l'Ukraine et le pays des Zaporogues. En ce qui concerne les Cosaques, les Turcs ne perdaient rien, leur suzeraineté ayant été seulement théorique et n'ayant jamais comporté aucun avantage réel.

Le traité de Moscou, en 1686, renouvelle la convention d'Androussowo avec la Pologne, pour lors engagée aux côtés des Autrichiens dans une guerre avec les Turcs. En 1687, 50.000 Cosaques de l'Ukraine, commandés par l'ataman Samoïlovitch, et 100.000 hommes de troupes russes, commandés par le général Galitzine, marchent sur la Crimée. Les Russes remportent quelques succès, mais les Tartares incendient l'herbe des steppes, dévastent le pays, et les assaillants, privés de fourrage et d'approvisionnement, doivent battre en retraite.

Désappointés, les Cosaques accusent leur ataman, qu'ils haïssent par surcroît, de les avoir trahis et d'être l'auteur de l'incendie des steppes. Galitzine feint de partager l'opinion des Cosaques, arrête l'ataman Samoïlovitch et l'envoie à Moscou pour y être soi-disant jugé, en réalité pour le soustraire à la fureur des Cosaques. Mais la révolte gronde parmi ceux-ci, et Galitzine se voit contraint de donner un successeur à Samoïlovitch. Ce successeur est Mazeppa, secrétaire-chancelier de l'armée cosaque... En 1689, une nouvelle campagne est entreprise contre la Crimée. Après une bataille sanglante, les Cosaques prennent Perekop et forcent l'ennemi à la retraite. On va occuper une forteresse au confluent du Dniepr et de la Tchernomara. Le khan des Tartares demanda à traiter, fit traîner des négociations, appela les Turcs à son secours... Si bien que les Russes, de nouveau dépourvus de ravitaillement, furent contraints de battre en retraite sans avoir conquis la Crimée.

LA RÉVOLTE DE MAZEPPA

Mazeppa, l'ataman des Cosaques de l'Ukraine nommé après la première campagne de Crimée, avait eu une vie aventureuse. Bel homme, bel esprit, galant et ayant du goût pour la galanterie, ce page du Roi de Pologne s'était fait connaître par ses succès auprès des femmes, jusqu'à ce qu'une intrigue amoureuse avec une très noble dame eût attiré sur lui les foudres vengeresses d'un grand seigneur offensé, qui le fit attacher à un cheval fougueux. Le cheval erra et, comme il était ukrainien, il traîna Mazeppa en Ukraine. Les Cosaques délivrèrent par pitié le malheureux Polonais et Mazeppa s'attacha à eux, se faisant remarquer par son adresse, son courage et la fortune qui semblait s'attacher à ses actes. Ainsi s'explique que les Cosaques l'eussent choisi pour succéder à l'ataman Samoïlovitch et « pour être le souverain de l'Ukraine ».

Tandis que Pierre le Grand se trouve en guerre avec Charles XII, Roi de Suède, une révolte éclate parmi les Cosaques du Don, assez violente pour inciter le Tzar à proposer la paix aux Suédois. Le soulèvement est l'œuvre de l'ataman Boulavine, qui a refusé de se soumettre aux ordres du monarque interdisant de donner asile aux serfs fugitifs et aux débiteurs insolubles. Les Cosaques insurgés battent une armée russe sur la Likovata, s'emparent de Tcherkassk et égorgent le prince Georges Dolgorouki. On pense même qu'ils prendront Azow, mais le prince Vassili Dolgorouki les rejoint et les décime. L'ataman Boulavine se tue d'un coup de pistolet au milieu de ses Cosaques. Son lieutenant Nekrassow se réfugie en territoire turc.

Entre Russes et Suédois, la guerre continue. Après la révolte des Cosaques du Don, les intrigues de Mazeppa inquiètent Pierre le Grand. Il craint un soulèvement général des provinces du Sud. Naguère, il avait placé une confiance absolue en Mazeppa, qui s'était rallié à sa cause,

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

ANCIENNES ARMÉES COSAQUES

AVANT la formation des grands Voïskos modernes, des concentrations naturelles ou artificielles de Cosaques s'effectuèrent à travers l'Empire de Russie. Les armées cosaques ainsi constituées eurent une existence plus ou moins prolongée, mais qui ne dépassa guère le xviii^e siècle pour la plupart de ces groupements qui s'appelèrent : Voïskos de la Volga, du Boug et d'Iékatérinoslaw, de la Mer Noire, du Danube, d'Azow et du Caucase.

LES COSAQUES DE LA VOLGA

Quand, en 1523, le Grand-Prince de Russie Vassili IV Ivanovitch réunit à sa couronne l'apanage de Riazan, les Cosaques, qui se trouvaient installés dans la région depuis 1440 environ et où ils s'opposaient aux invasions des Tartares, furent menacés de perdre leurs privilèges et on projeta de les arracher de leurs terres pour les envoyer à Souzdal. Ces Cosaques se firent charpentiers et, passés maîtres en l'art des constructions navales, créèrent une petite flotte fluviale avec laquelle ils descendirent la Volga et se fixèrent sur ses bords.

Ils ne tardèrent pas à être rejoints, sous le règne d'Ivan le Terrible, après la conquête du royaume de Kazan

(1552), puis du royaume d'Astrakhan (1556), par des groupes de population qui craignaient le pouvoir du premier Tzar de Russie. Enfin, à leur nombre se joignirent des Tartares ayant renié la foi musulmane.

La première partie de leur existence fut brève. Ivan le Terrible allait y mettre fin, en 1577, en envoyant contre eux des expéditions de châtement nécessitées par la conduite d'une partie des Cosaques de la Volga qui pillaient honteusement, tandis que l'autre, fondant les villes de Samara, Saratow, Tzaritzine, défendait le fleuve et protégeait la navigation.

La deuxième partie de leur existence est marquée par la survivance, affaiblie, toutefois, des Cosaques fidèles ou « bons Cosaques », que le châtement du monarque n'avait pas atteints. Soumis au gouvernement du Tzar, ils tenaient les postes, en se mélangeant, à mesure que les années s'écoulaient, à d'autres Cosaques venus du Don et de la Petite-Russie.

Lorsque l'Impératrice Anna Ivanowna, en 1738, les renforça de 1.057 familles de Cosaques du Don, il fut possible de constituer avec eux un Voïsko reconnu. Ce fut le Voïsko de la Volga, qui vit venir à lui des Kalmouks, évidemment baptisés, et qui n'eut pas d'histoire jusqu'en 1770. Alors seulement des unités de Cosaques de la Volga furent dirigées sur le Caucase, à l'occasion de la guerre russo-turque. Mais après la révolte du Cosaque Pougatchew, l'Impératrice Catherine II supprima le Voïsko de la Volga, les Cosaques furent dispersés et leurs terres distribuées...

LES COSAQUES DU BOUG ET D'IEKATÉROSLOW

Après la paix de Kutchuk-Kaïnardji (1774), qui mettait fin aux hostilités entre la Russie et la Turquie, des alliés

chrétiens de la Russie (Arnaoutes, Bulgares, Moldaves et Serbes) suivirent l'armée qui retournait en Russie. Sur la rive gauche du Boug, de Nikolaïew à Olviopol, on leur distribua des terres et on les enrégimenta. La mesure ainsi prise donna lieu à la création de deux régiments de Cosaques du Boug.

Créés en 1786, les Cosaques du Boug cessèrent de former un Voïsko propre quand, l'année suivante, on les réunit aux Cosaques de Tchougouïew pour fonder le Voïsko d'Iékaterinoslaw. Mais ce dernier n'eut pas vingt ans d'existence. En 1796, on le supprima, et les Cosaques furent dispersés comme l'avaient été ceux de la Volga.

LES COSAQUES DE LA MER NOIRE

Après 1775, les Zaporogues qui avaient survécu à la colère impériale formèrent le Voïsko des Cosaques de la Mer Noire. Ils servirent la gloire des armées de Catherine la Grande pendant les hostilités contre la Turquie (1788), qui se terminèrent par la paix de Iassy (1791), fournissant plusieurs détachements de volontaires. Ainsi, ils furent à Otchakow, Bender, Kiliya et Ismaïl. Leur ataman était Khariton Tchépiega.

Ils errèrent alors de leurs champs de bataille au Boug et du Boug au Kouban, au nombre de 17.000. La Russie y gagna cinq régiments, dont trois à cheval et deux à pied. Plus tard, on provoqua l'immigration dans le Voïsko de la Mer Noire de 100.000 Petits-Russiens (première moitié du XIX^e siècle). Aussi, à partir de la campagne d'Eylau et de Friedland les rencontre-t-on dans toutes les guerres de coalition contre Napoléon, bien qu'avec des effectifs réduits. On vit tout de même une sotnia de ces descendants des Zaporogues à Paris, en 1814. Les Turcs eurent à les combattre en 1828. Au reste, depuis des années, ils grossissaient l'armée russe de dix régiments

à cheval et de dix bataillons à pied, mais leur ataman, non plus élu par eux, était désigné par l'Empereur. On les remarqua encore pendant la guerre de Crimée (1853-1854). Puis ils cessèrent d'être les Cosaques de la Mer Noire. En 1860, on les réunit aux Cosaques de Kouban.

LES COSAQUES DU DANUBE

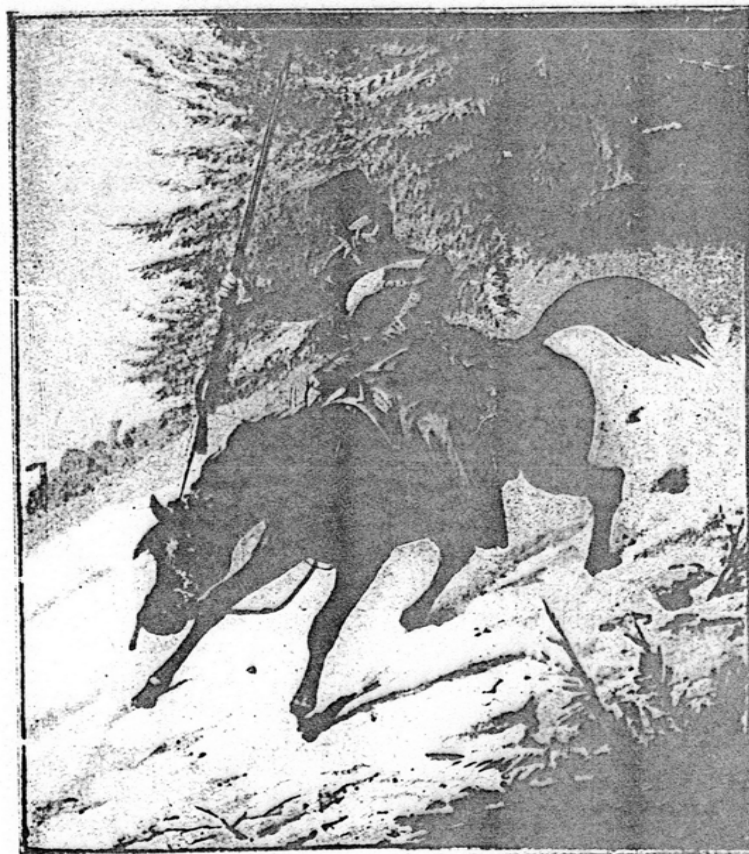
Groupés après 1812, soit après la guerre qu'Alexandre I^{er} soutint contre les Turcs, formés d'étrangers (volontaires chrétiens au service des armées russes), ils s'étaient installés en Bessarabie et on appela leur organisation Voïsko du Danube. Des Zaporogues les renforcèrent en 1829. Ils menèrent une existence militaire médiocre jusqu'en 1868. D'ailleurs, depuis 1856, on les appelait *Cosaques de la Nouvelle Russie*.

LES COSAQUES D'AZOW

Après la guerre russo-turque de 1828-1829, on forma le Voïsko d'Azow avec des Cosaques venus du Don (1833). Tout à fait pauvre dans tous les domaines, ce Voïsko fut supprimé en 1865. Jusqu'à cette date, on employa les Cosaques d'Azow à la surveillance de la côte. En 1865, on les transporta au Caucase pour coloniser les provinces conquises.

LES COSAQUES DU CAUCASE

Dans la deuxième partie du xv^e siècle, des Cosaques firent leur apparition au Caucase. On les appela d'abord les *Cosaques des Crêtes* — Grébenskii — et ce nom devint célèbre. On rappelle aussi qu'au temps de Dimitri Donskoï,



COSAQUE DE LA MER NOIRE

(d'après un album d'aquarelles de l'Empereur Alexandre II)

ils possédaient sur le Don deux villes : Grebni et Sirotine.

En 1633, avec les Cosaques du Térék et du Don, ils marchent contre les Tartares de Kazii. En 1646, avec les Cosaques du Don, ils luttent sous Tcherkassk et, en 1651, se livrent ensemble à d'autres exploits. En 1711, les Cosaques des Crêtes sont transportés sur la rive gauche du Térék et disposent de cinq villages au-dessus du Voïsko. En 1717, 500 Cosaques de Grebni sont incorporés dans le détachement du prince Békovitch-Tcherkasski envoyé à Khiva. Sept ans plus tard, en 1724, le Voïsko est renforcé de 500 familles de Cosaques du Don.

Les Cosaques du Caucase, qui ont donné naissance aux plus illustres Cosaques du Térék et du Kouban, relevèrent, jusqu'au règne de Pierre le Grand, de l'ataman des Cosaques du Don. Après 1708, ils désignèrent un ataman qui leur fût propre, et toutes les guerres orientales provoquèrent leur participation aux différents combats. Ce n'est pourtant qu'à partir de 1832 qu'on les nomma officiellement *Cosaques du Caucase*, à la suite de la formation d'un Voïsko que réclamait instamment le général Iermolow pour grouper toutes les unités cosaques demeurées indépendantes et devenues de plus en plus nombreuses au Caucase (régiments de Grébenskii, du Kouban, du Caucase, du Khoper, de la Volga, du Mozdok, de Kizliar, etc.). Réunis sous les ordres d'un même ataman, les Cosaques du Caucase se renforcèrent, en 1838, du régiment de Wladikawkaz et de beaucoup d'autres éléments provenant en partie du Don. Mais en 1860, le Voïsko du Caucase fut démembré. La conquête des territoires au delà des monts, les besoins de la colonisation provoquèrent cette mesure. Et les Cosaques du Caucase se retrouvèrent, qui dans l'organisation des Cosaques du Kouban, qui dans celle des Cosaques du Térék, dont l'histoire est longue et glorieuse.

CHAPITRE VII

LES VOISKOS COSAQUES MODERNES

LES grandes armées cosaques modernes, les grands voïskos, se forment aux XVIII^e et XIX^e siècles. Certains, tel le Voïsko des Cosaques du Don, ne font que poursuivre une existence déjà ancienne. D'autres se constituent seulement dans la seconde moitié du XIX^e siècle — c'est le cas du Voïsko du Térék, — mais tous commencent à briller d'un nouvel éclat à mesure que la Russie croît en puissance et en étendue.

On pourrait résumer ainsi l'histoire des Cosaques — si arbitraire que ce soit — en disant que cette histoire comporte trois grandes époques : celle des Origines, celle qui va d'Ivan le Terrible à Catherine la Grande, celle, enfin, qui part des guerres du Premier Empire et va jusqu'à l'avènement du régime bolchévick. La dernière époque est évidemment la plus fournie, la plus riche. Les Cosaques sont les précieux auxiliaires du gouvernement. Ils ne se livrent plus à leurs instincts du premier âge (chez les Cosaques du Don, le vol est puni par la peine de mort). Ils sont comme une élite de la cavalerie russe et luttent pour « Dieu, le Tzar et la Patrie ». Ainsi, une grande transformation s'opère. Elle trouve sa source, incontestablement, dans les guerres napoléoniennes. Les Cosaques ne forment plus, dès lors, des sortes de « nations » indépendantes. Militairement et civilement, ils sont rattachés à l'Empire, mais ils bénéficient néanmoins de

privilèges considérables et d'une certaine autonomie administrative qui font de ces citoyens russes des groupes à part, des groupes qui conservent précieusement leurs mœurs, leurs coutumes, leurs traditions, — des groupes pittoresques.



Les grands Voïskos Cosaques modernes étaient au nombre de onze : Don, Kouban, Térék, Astrakhan, Oural, Orenbourg, Sémiretchinsk, Sibérie, Transbaïkalie, Amour, Oussouri. Le général Krassnow, qui fut ataman des Cosaques du Don, disait, on l'a vu, que ces onze Voïskos cosaques étaient comme onze perles dans la couronne étincelante de l'Empereur de Russie. Perles, à la vérité, très différentes les unes des autres. Les Cosaques de Sibérie, de Transbaïkalie, de l'Amour, de l'Oussouri manquaient de ces longues traditions que l'on trouve chez les Cosaques du Don, par exemple, ou encore du Caucase, de l'Oural. On les a même appelés « Cosaques d'occasion ». Les guerres qu'ils soutinrent font bon marché de cette boutade, d'autant plus qu'ils n'y furent jamais inférieurs — si même quelques-uns d'entre eux ne leur furent pas supérieurs — à leurs frères d'armes.

Le titre d'ataman général de tous les Cosaques, porté, à partir du XVIII^e siècle, par divers souverains et même par Potiemkine, fut dévolu au Tzarévitch, c'est-à-dire au prince héritier, à partir de 1827. Cela ne contribuait pas peu à resserrer les Cosaques autour du Trône. Dès lors, le Tzarévitch porta les insignes d'ataman, le *pernatch*, la *boulava*, la *nassiéka* et le *bountchouk*. Dans l'armée régulière, certains membres de la Famille Impériale, et, avant tout, les souverains, étaient chefs d'honneur d'un régiment. Ces *chefski polki* provoquaient l'émulation, le désir de mieux servir... Chez les Cosaques, ces sentiments s'avivaient d'autant plus que le chef, c'était le prince promis au trône.

Cependant, les Cosaques des onze Voïskos avaient à leur tête un chef direct, un *nakaznii ataman* : ataman désigné ou ataman par intérim ; exactement : ataman délégué par l'ataman général. Le plus souvent, ce n'est plus un Cosaque, mais un officier général de l'armée. On l'appelle couramment *ataman* tout court. Ses pouvoirs diffèrent, de même que ses prérogatives. Chez les Cosaques du Don, l'ataman est le chef de la région militaire du Don. Les régions étant assimilées aux circonscriptions militaires, l'ataman des Cosaques du Don, qui réside à Nowo-Tcherkassk, relève directement du ministre de la Guerre. Les Cosaques du Kouban, qui n'occupent pas une région militaire, mais une *oblaste* (province), sont commandés par un ataman gouverneur de l'oblaste du Kouban, qui réside à Iékatérinodar. Les Cosaques du Térék peuplent l'oblaste du Térék. Leur ataman et son état-major ont leur siège à Wladikawkaz. Les atamans des *Koubantzy* et des *Tertzy* (Cosaques du Kouban et du Térék) relèvent d'un autre ataman, le commandant en chef des troupes de la circonscription militaire du Caucase (Tiflis), qui porte le titre d'ataman des troupes cosaques du Caucase. Les Cosaques d'Astrakhan ont pour chef le gouverneur militaire d'Astrakhan, ataman des Cosaques d'Astrakhan. Les Cosaques de l'Oural sont subordonnés au gouverneur de l'oblaste de l'Oural, commandant des troupes à Ouralsk et ataman des Cosaques de l'Oural. Les Cosaques d'Orenbourg se trouvent sous les ordres du gouverneur d'Orenbourg, ataman des Cosaques d'Orenbourg. Et les atamans des *Astrakiantzy*, *Ouraltzy* et *Orenbourgty* relèvent du commandant en chef des troupes de la circonscription militaire de Kazan. En Asie, les Cosaques de Sibérie ont pour ataman le commandant en chef des troupes de la circonscription militaire d'Omsk, qui comprend les gouvernements de la Steppe, d'Omsk et de Tobolsk. Les Cosaques de Sémiretchinsk ont un ataman qui est, d'autre part, gouverneur

militaire de Sémiretchinsk (Vierny) et qui relève du gouverneur général du Turkestan. Les Cosaques de Transbaïkalie sont placés sous l'autorité du gouverneur militaire, commandant des troupes de l'oblaste, ataman des Cosaques de Transbaïkalie. Les Cosaques de l'Amour ont un ataman qui, gouverneur militaire, commande les troupes de la province. Les Cosaques de l'Oussouri sont subordonnés au gouverneur de la province maritime (Wladivostock), ataman des Cosaques de l'Oussouri. Enfin, les atamans des *Transbaïkaltzy*, *Amourtzy* et *Oussouriitzy* relèvent du gouverneur général et commandant en chef des troupes de la Circonscription militaire de l'Amour, ataman des troupes cosaques du gouvernement général de l'Amour, à Blagovietchensk.

Ne pouvant les citer tous, nous indiquerons au moins les noms des atamans des onze Voïskos Cosaques au début de 1914. C'étaient les généraux Letchizki (Amour), Sokolowski (Astrakhan), Pokotilo (Don), Babitch (Kouban), Soukhomlinow (Orenbourg), Manakine (Oussouri), Doubassow (Oural), Follbaum (Sémiretchinsk), Popow (Sibérie), Fleischer (Térék), Kiachko (Transbaïkalie).

Les effectifs fournis par les Voïskos Cosaques ne cessèrent d'augmenter. Avant 1914, en temps de paix, ils se décomposaient de la manière suivante : 2 régiments du Don et 4 sotnias dans la Garde du corps impériale, 1 régiment combiné de Cosaques de la Garde, 3 régiments dans la cavalerie de la Garde, 17 régiments du Don, 6 régiments et demi d'Orenbourg, 3 régiments de l'Oural, 1 régiment d'Astrakhan, 11 régiments et demi du Kouban, 4 régiments du Térék, 1 régiment de Sémiretchinsk, 3 régiments de Sibérie, 4 régiments de Transbaïkalie, 1 régiment de l'Amour, 1 régiment et demi de l'Oussouri. Ce qui fait un total de 323 sotnias, 43 de ces régiments étant à six sotnias, dix à quatre, un à trois, et les demi-régiments étant à deux sotnias. Mais il s'agit des unités dites du

« premier tour » ou du premier ban. Les Cosaques offraient encore les ressources des deuxième et troisième tours ou bans. En temps de paix, on pouvait disposer d'environ 70.000 Cosaques. Sur pied de guerre, les Voïskos devaient fournir près de 200.000 Cosaques. En réalité, le nombre des Cosaques pouvant être appelés sous les drapeaux était alors estimé à plus de 450.000. Dans l'ordre, les Voïskos qui donnaient à l'armée le plus de Cosaques étaient d'abord celui du Don, puis celui du Kouban, ensuite ceux d'Orenbourg, du Térék, de Transbaïkalie, de l'Oural, etc. En dernier lieu venait le Voïsko de l'Oussouri. Telle était l'importance des Cosaques dans la cavalerie de l'armée impériale russe.

D'autre part, dans la composition des divisions de la cavalerie régulière entraient quatre régiments dont un de dragons, un de uhlands, un de hussards et un de Cosaques du Don. Ainsi, dans les 2^e et 3^e divisions de cavalerie qui faisaient partie, avant 1914, des forces de la circonscription militaire de Wilna, commandée par le général de Rennenkampf, trouvait-on les 2^e et 3^e régiments de Cosaques du Don (colonel Léonow et colonel Kotchetow).

Depuis le temps où les Cosaques avaient pour chefs un ataman et des starchines, des progrès ont été réalisés dans l'établissement d'une hiérarchie militaire cosaque, dont certains grades reçoivent la même appellation que dans la cavalerie régulière. Le *polnii ghnéral*, c'est le général de corps d'armée ; le *ghnéral-leïtenant*, le général de division ; le *ghnéral-mayor*, le général de brigade ; le *polkovnik*, le colonel ; le *voïskovoï starchina*, le lieutenant-colonel ; l'*essaoul*, le commandant ; le *podessaoul*, le capitaine ; le *sotnik*, le lieutenant ; le *khoundji*, le sous-lieutenant ; le *podkhouroundji*, l'aspirant ; le *vakhmistr*, le maréchal des logis chef ; le *starchii ouriadi-nik*, le sous-officier de 1^{re} classe ; le *mladchii ouriadi-nik*,

le sous-officier de 2^e classe, et le *prikaznii*, le Cosaque de 1^{re} classe.

Il existe une noblesse cosaque, comme il existe une noblesse militaire et une noblesse civile. Chez les militaires, l'individu se trouve personnellement anobli dès qu'il atteint le grade de sous-lieutenant. S'il parvient au grade de colonel, sa noblesse se transmet à sa descendance : elle est héréditaire. Les Cosaques bénéficient des mêmes avantages que leurs camarades de l'armée régulière. De plus, les familles des anciens atamans et starchines ont fourni une sorte d'aristocratie cosaque, telle la famille des Bogayewski, celle des Ianow, des Ilovaïski, etc. Comme toute la noblesse de Russie, la noblesse cosaque élit ses « maréchaux de noblesse », ainsi qu'une « partie des fonctionnaires de l'ordre administratif et judiciaire », les uns et les autres évidemment choisis parmi les Cosaques.



Le Cosaque a ses coutumes, qui varient suivant les Voïskos. Mais entre eux, les Cosaques ont bien des traits communs qui les rapprochent dans leur vie domestique. On a souvent vanté la femme cosaque, grande, bien faite, hanches larges et poitrine puissante, inspirant l'idée de la force. Forte, elle l'est, puisqu'elle remplace souvent, derrière la charrue, son mari absent, et qu'elle se livre encore chez elle à des travaux de maçon, de charpentier, de plâtrier. D'ailleurs, la maison du Cosaque, cette « maisonnette aux murs blancs, crépis à la chaux, est, comparée à l'isba du paysan russe, une merveille de propreté ». A l'intérieur, « tout respire l'aisance ». On voit, sur des étagères, des assiettes et cuillers en bois laqué, qui, à côté des plats d'étain, étalent leurs couleurs criardes. Bien entendu, l'éternel samovar trône. Mais l'icone n'est

pas absente : elle est éclairée, dans un coin de la chambre, par la veilleuse habituelle.

Le dimanche, la famille du Cosaque se rend à l'église, une « église en bois peint » aux cinq coupoles byzantines, vertes ou bleues. La population de la stanitza s'y rassemble. Les hommes ont revêtu leur uniforme le plus neuf ; les femmes, leur costume des jours de fête, les cheveux recouverts d'un mouchoir — *kosinka* — qui est serré sous le menton, tandis que sur le dos tombent une ou deux lourdes tresses : deux si la femme est mariée, une si elle est jeune fille. Les enfants accompagnent les parents. Or, le Cosaque a beaucoup d'enfants. Il est peu de familles qui en comptent moins d'une dizaine. On cite le cas d'un Cosaque de l'Oural qui fut célèbre durant la guerre russo-turque de 1877-1878. Ce vieux Cosaque (il était alors âgé de soixante ans) partit pour les Balkans en qualité de volontaire : il arriva sur le théâtre des opérations suivi de ses dix-huit fils, de ses quatre gendres et de trois de ses petits-fils.

Quand nous disons que les Cosaques se rendaient à l'église, nous entendons les Cosaques orthodoxes. A l'origine, ils l'étaient tous. Dans la suite des siècles, on constate des divisions au sein de l'Église orthodoxe, et les agrandissements des Voïskos, celui de l'Empire de Russie, apportent dans les armées cosaques des éléments appartenant à d'autres cultes. En plus des orthodoxes on trouvait parmi les Cosaques des chrétiens de rites divers, au nombre de 115.000 environ pour l'ensemble des populations cosaques des divers Voïskos. Les orthodoxes étaient partagés en trois groupes. Le premier, celui des orthodoxes proprement dits, groupait environ 4 millions 700.000 âmes. Le second, groupe des orthodoxes dissidents, réunissait à peu près 60.000 âmes. Le troisième, celui des *Raskolniki*, comptait 250.000 âmes. Ces *Raskolniki* — vieux-croyants — étaient des schismatiques.

Quand, en 1653-1654, sous le règne du Tzar Alexis le Doux, le patriarche Nikon, voulant continuer l'œuvre de Dionys de Troïtza, assembla un concile national qui décréta la revision des livres liturgiques d'après les anciens manuscrits slavons et grecs, le peuple et le bas clergé se montrèrent hostiles à ces réformes. L'hostilité donna naissance à un schisme, qui prit le nom de *Raskol* (1654). Les *Raskolniki* se divisèrent d'ailleurs eux-mêmes en plusieurs sectes, entre autres celles des « Vieux-croyants », des « Flagellants », des « Skoptzii », etc. C'est le Voïsko des Cosaques du Don qui possédait le plus grand nombre de *raskolniki*. Après venaient, dans l'ordre décroissant, l'Oural, le Térék, le Kouban, l'Orenbourg et l'Astrakhan.

Mais, outre les chrétiens, on rencontrait beaucoup de musulmans, un certain nombre de païens et quelques juifs sur les territoires cosaques. Il va sans dire que ces juifs n'étaient pas des combattants, ni même de condition cosaque et qu'ils s'étaient tout simplement glissés, à la faveur du commerce, parmi cette population cosaque. On trouvait des Cosaques musulmans dans les Voïskos du Térék, du Kouban, de l'Oural et d'Orenbourg. Les Cosaques du Térék réunissaient sur leur territoire plus de 450.000 musulmans, les Cosaques du Kouban plus de 100.000, les Cosaques de l'Oural et d'Orenbourg environ 50.000. Au total, on comptait environ 600.000 musulmans dans les Voïskos cosaques. Puis les païens se partageaient, à peu près également, deux régions : celle des Cosaques du Don et celle des Cosaques de Transbaïkalie. En tout, près de 60.000 âmes. Les juifs formaient un groupe de 20 à 25.000 âmes. Les trois quarts d'entre eux résidaient dans le Voïsko des Cosaques du Don. Ils s'adonnaient principalement au commerce des boissons et de la vodka et pratiquaient le métier d'usurier. A de rares exceptions près, tous les cabarets, les *chinkii*, étaient tenus par eux. On ne trouvait aucun juif dans les Voïskos de la Sibérie et de la Sibérie orientale.

Des corporations de Cosaques marchands furent créées au début du XIX^e siècle pour engager les Cosaques à se livrer au commerce, dans une certaine limite toutefois, puisque le nombre des Cosaques marchands se trouva fixé par le gouvernement impérial. Par la suite, on supprima ces corporations dans les diverses armées cosaques. On ne les maintint que dans le Voïsko des Cosaques du Don, limitant leur nombre à 2.000. Mais ce chiffre ne fut jamais atteint. A la fin du XIX^e siècle, il ne dépassait pas 150. L'avantage retiré de leur condition par les Cosaques marchands consistait à être exempt de tout service militaire. Cela à l'origine. Plus tard, dans le Voïsko du Don, on les astreignait aux servitudes partagées par tous les réservistes. Ils ignoraient néanmoins le service actif. Les Cosaques marchands avaient aussi leurs traditions. Ainsi, ils élisaient leur administrateur et les adjoints de celui-ci, au nombre de onze. L'administrateur et ses collaborateurs portaient le baudrier, la *chachka* — le sabre — et la dragonne d'officier. Les administrateurs-adjoints avaient, sur les Cosaques marchands, les droits, prérogatives et privilèges d'un officier cosaque ; l'administrateur, ceux d'un *polkovnik*, d'un colonel.

Pour le Cosaque, il n'existe pas, en principe, de limite d'âge. Tant qu'il est valide, il doit répondre à l'appel de l'Empereur. Mais le service militaire du Cosaque a subi bien des modifications. La principale fut apportée en 1875 par la *Loi générale sur le service militaire des Cosaques*. En vertu de cette loi, les jeunes Cosaques devaient à la Russie vingt ans de service militaire. Celui-ci commençait dès qu'ils atteignaient l'âge de dix-huit ans. Ils passaient trois années dans une catégorie dite « préparatoire », douze années dans une seconde dite « active », enfin cinq années dans une troisième dite « de réserve ». Durant les douze années passées dans la catégorie active, les Cosaques n'étaient évidemment pas « présents au corps ».



COSAQUE ACHETANT UN CHEVAL AVANT DE PARTIR
EN CAMPAGNE.

Partagés en trois *tours*, ils formaient, dans le premier tour, les régiments tels qu'ils existent en temps de paix ; dans le second comme dans le troisième tour, ils formaient les régiments dits de deuxième et de troisième bans, disponibles en temps de paix. Ainsi, les Cosaques passaient quatre années dans chaque tour. Évidemment, en temps de guerre, les limites du service actif se trouvaient reculées jusqu'à ce qu'un ordre de l'Empereur permit de les libérer, de renvoyer dans leurs foyers les Cosaques ou de les verser dans la catégorie de réserve. Par la suite, des modifications furent apportées à la loi sur le service militaire des Cosaques. Ce service commençait pour eux à l'âge de vingt ans accomplis et comprenait une année d'instruction préparatoire dans le village natal, quatre ans de service actif dans le premier ban, quatre ans dans le deuxième ban, et quatre ans dans le troisième. Les Cosaques du second ban étaient appelés chaque année pour une « période » de trois semaines. Les Cosaques du troisième ban devaient accomplir au moins, en ces quatre ans, une autre « période » de trois semaines. Après quoi, ils demeuraient cinq années dans la catégorie de réserve, qui ne servait qu'à compléter les forces armées en temps de guerre.

Les anciens tenaient peu compte des limites d'âge et se déclaraient régulièrement volontaires en temps de guerre. Ils faisaient également peu de cas des services qu'ils avaient déjà rendus à la patrie, de la vieillesse aisée et paisible qui les attendait... En 1900, durant la guerre russo-chinoise, le général Orlov indiquera le cas du Cosaque Starodoubow, âgé de cinquante-quatre ans.

« Starodoubow était un homme de taille au-dessus de la moyenne, solide, bien droit. Sa barbe courte et épaisse, presque toute grisonnante, encadrait sa physionomie ouverte, brûlée par le soleil, mais encore très jeune. Malgré ses cinquante-quatre ans, il marchait allègrement, le fusil sur l'épaule, à la tête du bataillon.

— Vous êtes venu en volontaire à la guerre, demanda le général.

— Oui, pour mon plaisir, Votre Excellence. C'est un vœu que j'avais fait, il y a longtemps. Comme, avec cela, j'ai un métier utile (je suis vétérinaire), on m'a pris. Il fallait bien me prendre.

— Avez-vous une belle maison chez vous, Starodoubow, à la stanitza ?

— J'ai une bonne maison, Votre Excellence. Grâce à Dieu, nous vivons bien.

— Et du bétail, vous en avez en suffisance ?

— Comme cela, Votre Excellence. On nous regarde comme les plus riches.

— Votre famille est-elle nombreuse ?

— J'ai une famille convenable, Votre Excellence : deux fils qui sont venus à la guerre (l'un d'eux est ici au 6^e bataillon), et j'ai encore laissé du monde à la maison.

— Allons, Starodoubow, montrez-vous comme un jeune homme, tel qu'il faut être au service de l'Empereur.

— Je m'y efforcerai, Votre Excellence, tant que mes forces me le permettront.

Et, sur sa figure énergique, on voyait bien que les forces ne lui manqueraient pas. »

Certaines modalités intervenaient pour dispenser du service militaire ou accorder des sursis à certains Cosaques. Il s'agissait de ceux qui conditionnaient pour les obtenir, soit par leur position de famille, de fortune, soit par leurs études, etc. De toute manière, ils devaient le service militaire. On n'inscrivait que dans les deuxième et troisième bans les Cosaques dont le départ laissait la maison sans soutien de famille, sans travailleur. Ceux qui suivaient les cours d'établissement d'instruction supérieure (toutes les académies : beaux-arts, ecclésiastique, navale, industrielle, technique, médicale, vétérinaire, etc.) obtenaient des sursis jusqu'à l'âge de vingt-huit ans pour leur per-

mettre de terminer leurs études. Enfin, on trouvait des Cosaques dans le Corps des Pages de Sa Majesté, dans les Écoles militaires d'infanterie et dans toutes les autres grandes Écoles militaires : École de cavalerie Nicolas, École du génie Nicolas, École d'artillerie Michel, etc. Leur présence dans ces établissements ne les dispensait pas des douze années de service actif.

Durant les premiers siècles de l'histoire des Cosaques, on ne connut pas d'école militaire. L'école de guerre, c'était l'école de la guerre, la guerre elle-même. Leur expérience, les officiers l'avaient reçue sur les champs de bataille. Quand, par la suite, les guerres se firent plus rares, on exigea autre chose des officiers et sous-officiers que « la connaissance pratique du service en campagne, la vigueur physique et le courage » — choses communes chez les Cosaques. On créa donc des écoles et l'on admit dans les établissements d'instruction de l'armée régulière une certaine proportion de Cosaques de tous les Voïskos. De plus, on nomma dans les Voïskos des officiers de l'armée régulière. Tout cela contribua à relever le niveau de préparation et d'instruction des cadres d'officiers cosaques.

La création d'écoles pour la formation des officiers cosaques remonte à 1867, date de la fondation de l'École des Youngers (ou Cadets) d'Orenbourg, à laquelle on admit 120 Cosaques d'Orenbourg, de l'Oural, de Sibérie, de Sémiretchinsk. Quand, en 1878, on transforma l'École, elle reçut annuellement 235 Cosaques. Une seconde école fut établie à Nowo-Tcherkassk, capitale du Voïsko des Cosaques du Don, en 1869. Elle pouvait recevoir 120 Cosaques du Don et d'Astrakhan chaque année. Pour les Cosaques du Caucase, Koubantzy et Tertzy, on fonda en 1870 une école à Stavropol. On y admit chaque année 90 Cosaques du Kouban et du Térék avec 30 élèves de l'armée régulière. En 1878, l'École de Sta-



vropol fut transformée, et elle put recevoir 120 Cosaques. En 1871, on ouvrit, aux Écoles de Younkers de Wilna et de Varsovie, une « section de Younkers cosaques ». C'est seulement en 1880 qu'on créa à Nowo-Tcherkassk, un Corps de Cadets pour 400 Cosaques, en même temps qu'on leur réservait 300 places dans les autres Corps de Cadets de l'Empire.

Chez les Cosaques, l'avancement est plus lent que dans l'armée régulière, même si les officiers cosaques se présentent aux examens des diverses académies militaires (Académie Nicolas de l'État-Major général ou Ecole Supérieure de Guerre, Académie Michel d'artillerie, etc.). D'ailleurs, ceux qui sortent de l'Académie Nicolas sont souvent versés dans le « corps de l'état-major général », comme on appelle en Russie l'ensemble des officiers brevetés d'état-major. Mais leur nombre, assez réduit, ne dépasse pas chaque année, pour l'ensemble des académies militaires, dix à vingt officiers cosaques.

Le service militaire varie avec les siècles, chez les Cosaques, mais l'esprit militaire ne change pas. Les vertus, les qualités militaires du Cosaque demeurent. Il reste passionnément attaché à son drapeau, à son Voïsko, et bien entendu à sa patrie. Il conserve religieusement les souvenirs militaires, rend une sorte de culte aux chefs sous lesquels il a servi. Enfin, il est toujours prêt à se battre, même quand il est entré dans la catégorie des vétérans. C'est encore le général Orlow qui nous montre, combattant sous ses ordres, en Mandchourie, en 1900, de vieux Cosaques de l'Oural.

« Quelques Cosaques de l'Oural, assez âgés, s'approchèrent du général. Malgré leur âge, les Cosaques de l'Oural servaient remarquablement. Et, de fait, ces vétérans étaient respectables.

— Où as-tu reçu la croix ? demande le général à l'un d'eux.

— En 1875, à la prise de Khokand, Votre Excellence, répond le Cosaque, de ce ton sifflant caractéristique, auquel il est facile de reconnaître l'homme de l'Oural.

— Ah ! avec le général Skobelew !

— Non, il était alors colonel, répond avec dignité le vétéran.

Un autre avait été décoré après la campagne de 1866, en Turkestan. Il arriva à ces braves gens de faire en Mandchourie des parcours de 100 verstes en vingt-quatre heures et d'avoir ensuite de sérieuses affaires avec les Chinois. »

Le Cosaque, comme tous les soldats de l'armée, peut recevoir des récompenses. Outre un avancement exceptionnel pour fait d'éclat ou acte de bravoure, il est susceptible d'être décoré. On orne sa poitrine des médailles frappées pour commémorer les guerres entreprises ou soutenues, par exemple la médaille de la guerre de 1877-1878, la médaille de la guerre de 1900-1901. Mais la plus grande récompense du Cosaque est la *croix de Saint-Georges*. On sait qu'il n'est pas non plus de plus haute récompense pour les officiers. La *croix blanche* — comme on nomme la croix de Saint-Georges en or et couverte d'émail blanc — attire les ambitions, les rêves et les désirs de tout soldat. L'ordre de Saint-Georges comporte plusieurs classes : 4^e, 3^e, 2^e et 1^{re}. Chez les officiers, très rares sont les généraux qui parviennent à mériter la troisième classe ! Les deuxième et première classes sont à peu près inaccessibles... Chez les soldats, il y a aussi quatre classe de chevaliers de Saint-Georges. Pour eux comme pour les Cosaques, la croix est d'argent. Elle bénéficie pourtant d'un prestige indescriptible. Nous caractériserons son importance en évoquant un mot du général de Rennenkampf à qui l'on demandait un jour, tandis qu'il se défendait d'attacher quelque importance aux croix, quelle était pourtant la récompense suprême que le Tzar pourrait lui décerner. A cette question, le général

répondit sans hésiter : « la croix de Saint-Georges du soldat »...

Au Cosaque mort au champ d'honneur, ses chefs et compagnons d'armes rendent les honneurs militaires. Voici, à ce sujet, un exemple fourni par la campagne de 1900-1901 et rappelé par le général Orlov. « Ce jour-là, écrit-il, mourut un Cosaque du régiment de Werkhneoudinsk, blessé au combat d'Iakcha. Il fallut l'enterrer. Quelques trompettes sonnaient lugubrement autour de la civière où reposait le brave soldat qui avait maintenant fini de remplir ses devoirs envers le Tzar et la Patrie. Non loin du chemin se trouvait la tombe fraîchement creusée. Autour, le régiment était rangé à pied, en avant se trouvait un peloton armé de fusils chinois (c'était un honneur plus grand, et puis il ne fallait pas brûler des cartouches russes) pour rendre au mort les derniers honneurs. Les officiers chantèrent les prières funèbres sous la direction du sotnik Voronine. Ce chant, résonnant au milieu de cette contrée sauvage et inhospitalière, si loin des chères stanitzas, saisissait l'âme. Là-bas on l'attendait, le pauvre Cosaque, et bientôt on ne l'attendra plus. Un papier arrivera dans une enveloppe officielle et détruira tout espoir de voir revenir le bon travailleur.

Quand les officiers chantèrent l'émouvante prière « *Je verse ma prière devant le Seigneur* », il était visible que plusieurs n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes. Mais les durs visages bronzés des Cosaques exprimaient un calme parfait et une tranquille résignation au destin. Pourtant, ils faisaient de fréquents signes de croix en inclinant la tête. Au moment du chant « *Repose avec les saints* », tous, comme un seul homme, tombèrent à genoux. Les camarades de sa stanitza se signèrent en allant donner un dernier baiser au mort pour lui dire adieu. Quand on descendit le corps dans la fosse, le peloton tira trois salves que répéta l'écho des montagnes voisines. Le commandant du

détachement jeta dans la fosse trois pelletées de terre, puis passa la pelle au colonel. On avait fait une petite croix de bois. Les pelles des Cosaques travaillèrent, et en un quart d'heure, un monticule de terre était élevé. Le régiment défila devant par peloton. »



Tout Cosaque appelé sous les drapeaux y arrive avec son cheval, qui demeure sa propriété. Mais il existe autant de races de chevaux que de Voïskos cosaques. Au total, on comptait, avant 1914, près de 1.250.000 chevaux cosaques en Russie. Les Voïskos qui en possédaient le plus grand nombre étaient ceux du Don, du Kouban et de Transbaïkalie. Proportionnellement, les Cosaques de Transbaïkalie venaient en tête, puisque l'on comptait chez eux plus de 120 chevaux pour 100 habitants contre 21 pour le même nombre d'habitants dans le Voïsko de l'Oural, le plus pauvre à ce point de vue.

Dans chaque Voïsko, il existe trois sortes de propriétés : la propriété collective du Voïsko, celle de chaque stanitza, enfin la propriété privée. Parfois, on rencontre des exceptions. Ainsi, dans les Voïskos de l'Amour et de l'Oussouri, il n'y a pas de « propriété collective du Voïsko ». Toutes les terres sont distribuées. Là où elle existe, cette propriété est gérée par l'administration supérieure du Voïsko.

Le lot de terre de chaque Cosaque se nomme *paï* ; celui de la stanitza, le *yourt*. La superficie des lots est évaluée en déciatines (voir annexes). Le plus petit *paï* revenait aux Cosaques mineurs et à ceux qui n'étaient plus astreints à aucun service. Il s'élevait à dix déciatines, soit près de onze hectares. On accordait quinze déciatines de terres aux Cosaques « ayant terminé leur temps de service légal mais employés à la police intérieure ». Le lot des Cosaques en service était de vingt-cinq déci-

tines. Le lot des *essaouls* et des officiers supérieurs était de cinquante déciatines. Enfin, le paï des généraux s'élevait à cent déciatines.

Les Voïskos sont divisés en cercles militaires — *okrougs* — ou civils, ou en sections. — *otdiel*. Le cercle est gouverné et administré par un *ataman de cercle*, qui relève de l'*ataman* des Cosaques du Voïsko. Le cercle lui-même est divisé en *stanitzas* — villages, communautés. A la tête de la *stanitza* se trouve un *ataman de stanitza*, qui est généralement un sous-officier. Son élection doit être approuvée par l'*ataman* du Voïsko. Enfin, de l'*ataman de cercle* dépend l'administration, l'économie, la justice, l'instruction publique, les hôpitaux, les finances, etc. Pour ce qui concerne la justice, elle était rendue par des tribunaux de justice de paix, puis, au-dessus d'eux, par des tribunaux de *stanitzas* et, enfin, des tribunaux supérieurs. Au Kouban et au Terek, il existait des « tribunaux spéciaux » pour les musulmans : ils se composaient d'un *kadi* et de deux assesseurs. Dans le domaine médical, les Cosaques — qui fournissent en temps de guerre le personnel du service de santé à leurs unités mobilisées — ne sont pas arriérés. Il existe, dans les Voïskos, des centaines de pharmacies, une douzaine d'hôpitaux militaires, près de cent cinquante hôpitaux civils, plus de cinq cents médecins et près de quinze cents infirmiers. L'instruction publique est donnée dans tous les Voïskos cosaques. Chacun possède des écoles primaires et des *gymnases* ou écoles secondaires ; quelques-uns, des séminaires ; on trouve aussi des gymnases pour les jeunes filles. L'instruction primaire est donnée, dans environ 2.500 écoles, à cent mille enfants. Elle est complétée par l'instruction primaire supérieure qui forme des chantres pour les églises, des membres du bas clergé — *diakon* et *psalomchtchiki*, diacres et psalmistes, — des instituteurs, des ouvriers spécialisés et contremaîtres, des infirmiers militaires, etc. Il existait pourtant des illettrés

dans les Voïskos cosaques. Cela provenait, en partie, de ce que « le nombre des femmes ayant reçu de l'instruction était à peine le tiers de celui des hommes ». Mais, à partir des premières années du xx^e siècle, les Cosaques illettrés étaient devenus rares. Ajoutons que les dépenses occasionnées par l'instruction publique se trouvaient supportées pour les neuf dixièmes par les Voïskos et les *stanitzas*, et pour le dernier dixième par l'État.

Ceci conduit à parler du « capital du Voïsko » et du « capital de la stanitza ». Le premier était géré « par l'administrateur du Voïsko et soumis au contrôle du commandant de la circonscription militaire et de l'administrateur supérieur des troupes cosaques », qui faisait approuver les comptes par le ministre de la Guerre. On l'alimentait, d'une part à l'aide de subsides versés par l'État, d'autre part avec les intérêts produits par ce capital (les fonds d'économie étant placés en rente sur l'État) ; puis des revenus des produits minéraux (charbon, fer, pétrole, sel) ; de la location des pêcheries et de la vente du poisson ; de la location des terres du Voïsko (une partie des terres de chaque Voïsko était louée, ce qui fournissait encore environ 25 % des revenus de l'ensemble des Voïskos) ; de la taxe militaire (revenu assez faible, sauf au Don et surtout en Transbaïkalie où il produisait 20 % des revenus de ce Voïsko) ; des revenus des forêts, et enfin des « divers revenus de toute nature » qui formaient annuellement près de 15 % des recettes totales.

Quant aux capitaux des *stanitzas*, leurs recettes consistaient dans « le prix de la location des terres possédées en commun par la *stanitza*, les droits de pacage payés par les troupeaux pour l'usage de la *stanitza*, les droits de vente payés dans les bazars par les marchands, les taxes perçues sur les non-Cosaques, les produits de la vente des forêts, les amendes prononcées par les tribunaux des *stanitzas*, les intérêts des fonds de réserve, les droits sur la vente des boissons », etc. Les dépenses servaient à « entre-

tenir l'administration de la stanitza, le clergé, les écoles, les pompes à incendie ; à construire et entretenir les ponts et autres édifices d'intérêt commun ; à acheter les médicaments pour la pharmacie de la stanitza et à payer les officiers de santé et les sages-femmes, à avancer de l'argent aux Cosaques pauvres pour les aider à s'équiper et à se remonter », et dans les stanizas où les dépenses excédaient les recettes, « les Cosaques s'imposaient eux-mêmes de la somme nécessaire ».

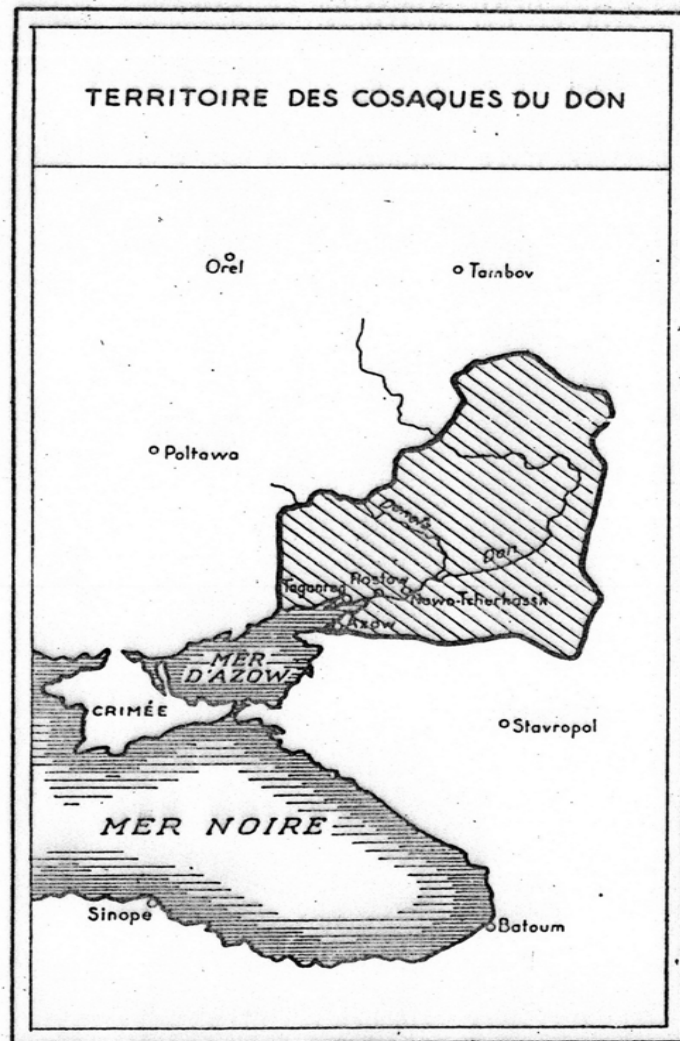
Telle était, dans ses grandes lignes, la physionomie générale des onze Voïskos cosaques modernes au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Mais il ne s'agit là que de leurs traits les plus communs... Or, chaque armée cosaque se signale par ses traits particuliers, par son existence propre, ses coutumes et son histoire.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

LES COSAQUES DU DON

SUR le territoire occupé par les Cosaques du Don avaient campé des Scythes, des Grecs, des Sarmates, des Huns, des Ougres, des Bulgares, des Avars et des Kozares du VII^e au X^e siècles ; des Petchénègues aux X^e et XI^e siècles ; des Russes de 965 à 1094 avec Sviatoslaw le Grand — que les Russes appellent « notre Bayard » — et qui allèrent jusqu'au Danube et aux portes de Constantinople ; puis des Polowtzy de 1036 à 1094 et, enfin, des Tartares de 1224 à 1506. La superficie du Voïsko des Cosaques du Don s'évaluait approximativement à 15 millions de déciatines. Les principales villes se nommaient : Nowo-Tcherkassk, la capitale (62.000 habitants), Rostow-sur-le-Don (124.000) et Taganrog (83.000). Arrosé par le Don et ses affluents : le Koper, le Manitch, le Donetz, le pays presque plat, aux terres fertiles, propres aussi bien à la culture qu'à l'élevage, peu boisé, était borné au sud par la mer d'Azow, le territoire du Kouban, le gouvernement de Stavropol, au nord par le gouvernement de Voronèje, à l'ouest par les gouvernements de Kharkow et d'Iékatérinoslaw, et à l'est par les gouvernements de Saratow et d'Astrakhan. Ces limites furent fixées en 1795, mais, dès 1792, il avait été officiellement reconnu que « le Don appartenait pour l'éternité au Voïsko cosaque ». Quant aux limites intérieures des stanitzas dans le Voïsko, il existait une vieille et curieuse tradition. Afin que ces



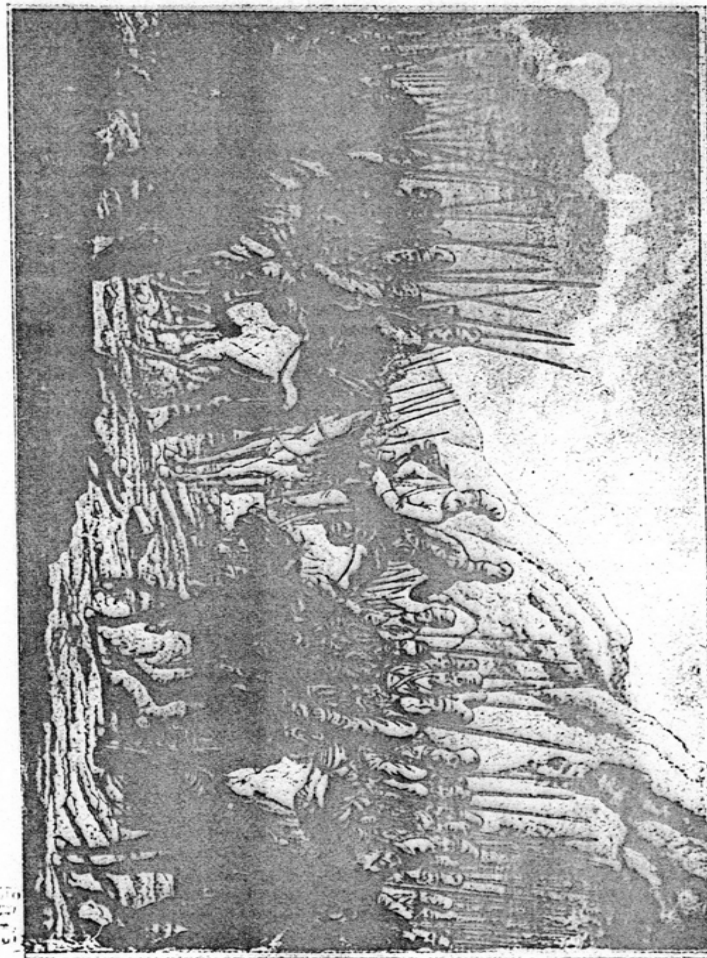
limites fussent toujours présentes à l'esprit des jeunes, les anciens rassemblaient les futurs Cosaques sur les lignes de démarcation. Là, ils les fouettaient à tour de rôle, de manière que chacun d'eux se rappelât, jusqu'à sa vieillesse, que l'endroit où il avait reçu le fouet marquait la fin de son petit territoire.

Durant un temps, on fouetta de même les bergers et gardiens de troupeaux pour les habituer à exercer une parfaite surveillance sur les bêtes, qui ne devaient paître que chez elles.

Grand-Russienne dans sa majorité, mais s'étant assimilé des Petits-Russiens et des Tartares, la population du Voïsko du Don s'élevait, au début du ^{xx}^e siècle, à 3 millions 875.000 habitants. Quant aux Kalmouks, qui formèrent toujours un groupe à part chez les Cosaques du Don, les premiers firent leur apparition vers 1675. En 1710, prévoyant une guerre avec la Turquie, Pierre le Grand jugea bon de s'assurer le concours des Kalmouks. Par traité, le khan kalmouk Ayouki s'engagea à fournir, en plus de cinq mille cavaliers déjà expédiés contre les Bachkirs, un nouveau contingent de dix mille Kalmouks. L'installation des premières tribus dans le Voïsko du Don, au ^{xvii}^e siècle, fut marquée autant par des luttes intestines avec les Cosaques que par des alliances scellées avec eux devant le danger que faisaient courir au Voïsko les Tartares du Kouban et de la Crimée. Dès cette époque, des groupes de Kalmouks devinrent Cosaques. En 1771, on assista à une émigration massive de ces tribus vers la Djoungarie, départ précédé de l'assassinat de mille Russes par les Kalmouks, qui s'emparèrent des biens de leurs victimes. On évalua cette émigration à 33.000 tentes, soit à peu près 170.000 individus, dont seulement 70.000 parvinrent jusqu'en Chine. En Russie, il était resté environ 20.000 tentes de Kalmouks appartenant à quatre générations. En 1791, les Kalmouks émigrés en Djoungarie

voulurent revenir en Russie où l'on se prépara à les recevoir, mais les Kalmouks demeurèrent chez eux. Pourtant, en 1793, on vit arriver dans le Voïsko du Don un « camp » de Kalmouks, le camp de Derbent, pour lequel, en 1794, on créa un gouvernement spécial soumis à l'ataman des Cosaques du Don. Ce gouvernement se composait d'un général, d'un officier supérieur et du chef de camp kalmouk. Mais cette existence déplut aux Kalmouks du camp de Derbent, qui se séparèrent des Cosaques en 1800. Les quelque deux mille qui restèrent sur place se grossirent en 1803, d'un groupe de Kalmouks chrétiens. A part qu'ils servaient comme les Cosaques, ils menaient une existence mi-nomade, mi-sédentaire, occupant un territoire dit « camp nomade des Kalmouks » sur la rive gauche de la Sala, professant la religion du Dalai-Lama et formant trois camps de tentes et treize sotnias.

Quant à la population purement cosaque, elle fut augmentée par l'émigration des habitants de Novgorod, qui connaissaient bien la Volga et qui, après la destruction de leur cité par le Tzar Ivan le Terrible descendirent le fleuve et passèrent sur le Don. On suppose aussi que lorsque Pskow, en 1510, et Riazan, en 1520, perdirent leur indépendance, une partie de la population de ces gouvernements émigra dans la région du Don. Au xvii^e siècle, la formation de nouveaux villages augmenta considérablement par suite de l'afflux des populations du centre et du sud-ouest. Ainsi, en 1672, il y avait au Don quarante-huit villages cosaques. En 1692, on en comptait cent vingt-cinq, non seulement sur le Don, mais aussi sur le Donetz, le Khoper, la Medvieditza et le Bouzoulouk. Et au début du xviii^e siècle, en 1708, un recensement permit de dénombrer 25.000 Cosaques mâles. Mais, en fait, les Cosaques du Don doivent surtout leur existence à la réunion de transfuges russes établis dans les camps abandonnés de Baty, — neveu d'Oktai, troisième fils de Gengis Khan, — à l'endroit où la Volga se rapproche sensible-



ALEXANDRE VASSILIEVITCH SOUVOROV, Chevalier de Saint-Georges,
entouré de Cosaques de l'Oural (Campagne de 1799).

Don. Là, ils s'emparèrent de la ville d'Akhas, nommèrent Tcherkassk. Ensuite, la capitale militaire des Cosaques du Don se trouva dans l'île de Razdory, au confluent du Don et du Donetz. Aussi, en 1380, y eurent lieu de grandes batailles entre les Cosaques du Don parmi les troupes de Dimitri Donskoï, qui battit les Tartares à Koulikovo et délivra la Russie, et un vieux poème cosaque rappelle :

On ne peut dire quand, dans l'histoire de Russie,
Les Cosaques commencèrent à servir le pays.
Mais il est bien connu que Dimitri Donskoï
Les flatta et les couvrit d'honneurs pour leur bravoure...

En 1551, le Sultan ottoman s'adressait au khan des Tartares-Nogaïs pour qu'il empêchât les Cosaques du Don de s'emparer d'Azow. A la même époque, il se plaignait au Tzar Ivan le Terrible des incursions des Cosaques du Don en Crimée. En effet, sous le règne du premier Tzar de Russie, dès 1549, Sariasman, ataman des Cosaques du Don, bâtissait des forteresses sur le fleuve, imposait un tribut à Azow, conduisait des opérations militaires contre les Nogaïs, contre Astrakhan et contre la Tauride. Les Turcs eux-mêmes n'étaient pas épargnés. En 1570, les Cosaques du Don reconnurent officiellement la suzeraineté du Tzar, mais demeurèrent libres, continuèrent à se gouverner à leur guise et à élire leurs atamans. Au reste, ils recevaient et envoyaient des ambassadeurs. On a vu justement qu'ils étaient, à cette époque, davantage des alliés que des vassaux du Tzar. Quand ils se rendaient à Moscou, ils étaient reçus avec autant d'honneurs que les envoyés des puissances étrangères. Le Tzar recommandait à ses ambassadeurs d'user de diplomatie avec les Cosaques. Par exemple, en 1623, le prince Biélosselski avait pour directive de « lire les grâces et faveurs accordées par le Souverain avec joie », de « faire les réprimandes avec douceur et diplomatie », de « ne point entamer avec eux (les Cosaques) de longs discours pour ne pas les indisposer ».

Malgré tout, en 1630, ils assassinèrent l'envoyé du Tzar, Karamychew, ce qui leur valut une « lettre de disgrâce » et l'excommunication de l'Église. Mais en 1671, tous les Cosaques du Don prêtèrent serment au Tzar, et, depuis cette époque, à tous ses successeurs. D'ailleurs, en 1618, pour les récompenser de leurs services et les inciter à un plus grand zèle, le Tzar Michel Fédérovitch avait ordonné de leur distribuer chaque année, à la charge du Trésor de Moscou, 15.700 quintaux de farine, 500 seaux de vin, 230 pouds de poudre, 150 pouds de plomb, 17.142 roubles de solde et, pour l'entretien et la construction de leurs bateaux, 1.169 roubles 60 kopeks. Une ambassade de Cosaques vint à cet effet à Moscou et y reçut des présents du Tzar. En 1779, l'Impératrice Catherine la Grande y ajouta annuellement 3.000 roubles et 6.300 quintaux de farine. Alexandre I^{er}, en 1809, au lieu de leur fournir de la farine, augmenta leur solde en la portant à 111.311 roubles 60 kopeks pour l'ensemble du Voïsko.

En 1577, ils apportent leur concours à Ivan le Terrible contre les Cosaques de la Volga et, en 1579, durant la guerre de Livonie. Ils sont mêlés à l'affaire des faux Dimitri (2.000 Cosaques du Don en 1603 et 4.000 en 1605) parce qu'ils n'aiment pas Boris Godounow, qui a fait exécuter plusieurs d'entre eux. En 1616, ils prennent Sinope, sur la côte turque, par surprise, et détruisent une quantité de navires marchands turcs. En 1624, ils pillent les environs de Constantinople. En 1637, ils s'emparent d'Azow, qu'ils doivent abandonner sur l'ordre du Tzar en 1642. Après cela sort de leurs rangs le fameux Cosaque Stienka Razine...

Entre 1647 et 1650, ils combattent les Kalmouks qu'ils accueillirent dans leur Voïsko par la suite. En 1687-1688, ils prennent part aux guerres de Crimée. A l'avènement de Pierre le Grand, les Cosaques du Don étaient 14.266 au service de la Russie. Sous le règne de ce souverain, ils

seront au siège d'Azow et enlèveront la ville d'assaut. Et cependant, sous le même règne, s'ils se couvrent de gloire dans toutes les guerres, ils se révoltent aussi (1707-1708) et le châtement, nous l'avons vu, est terrible. De cette révolte date la fin de leur indépendance.

Lors de la répression de l'émeute de l'ataman Boulavine, Pierre le Grand recommande au général Dolgorouki : « *Brûlez et détruisez à fond les villages cosaques ; sabrez les hommes, empalez les meneurs et infligez le supplice de la roue, car cette espèce de sauterelles ne peut être calmée que par la cruauté.* » Plus de 7.000 Cosaques furent exécutés. Auparavant, ils ne s'étaient trouvés aux côtés des armées russes que pour lutter contre leurs voisins, Turcs et Tartares de Crimée. A partir du règne de Pierre le Grand, ils commencent une série de campagnes lointaines contre les Suédois, les Polonais, les Allemands, participent à la guerre de Sept Ans et Souvorow les conduira jusqu'en Italie avant que Platow ne les entraîne en France.

Au XVIII^e siècle, l'histoire militaire des Cosaques du Don est riche d'exploits glorieux et l'on a pu dire que, « dans toutes les opérations militaires des armées russes, les Cosaques leur ont servi d'avant-garde et leur ont ouvert le chemin des victoires ». Sous le règne de l'Impératrice Anna Ivanowna (1730-1740), les Cosaques du Don apportent à l'État le concours de quinze mille lances. Sous celui d'Elizabeth Pétrowna (1741-1761), 16.000 Cosaques du Don participent aux guerres de l'Empire. Ils sont 20.000 dans les armées qui illustrent le règne de Catherine la Grande. Enfin, on réunit 22.000 des leurs, avec 44.000 chevaux, sous l'Empereur Paul I^{er} (1796-1801), en vue de la « campagne des Indes » alors projetée. Son successeur, Alexandre Pawlovitch, arrêtera la réalisation de ce projet ; néanmoins, l'ataman Orlow avait entamé sa marche en direction de Khiva et déjà atteint la steppe kirghize.

Mais, indépendamment des services ainsi rendus par

ces forts contingents parallèlement à l'armée régulière, les Cosaques du Don continuaient à guerroyer aux abords des limites de leur territoire, au moins jusqu'en 1783, date de l'annexion à la Russie de la Crimée et du secteur du Kouban. Sous Paul I^{er} Pétrovitch, qui estimait davantage la tenue des soldats que leurs aptitudes et leurs qualités de combattants, les Cosaques du Don, toujours un peu hétéroclites, ne tenant pas grand compte de l'« alignement », des « parades en bon ordre », etc., jouissaient de peu de considération de la part du souverain, qui les jugeait « mauvais soldats ». L'année 1812 devait démentir cette opinion. Et quand, en 1827, le Tzarévitch fut nommé ataman de tous les Cosaques, ceux du Don considérèrent l'événement comme un hommage que l'Empereur voulait rendre à leur vaillance et à leurs mérites.



Le XIX^e siècle, qui fut le « siècle des réformes » pour toute la Russie, ne manqua pas de marquer l'existence des Cosaques du Don. En 1801, il y avait 40.023 Cosaques du Don en service, dont 1.557 Kalmouks. De plus, ils fournissaient l'effectif des trois sotnias du régiment de Cosaques de la Garde Impériale, 14.313 Dontzy et 77 Kalmouks inscrits dans divers régiments, 983 Cosaques pour le régiment Atamanski dont nous reparlerons, 2.044 Cosaques pour le service intérieur et, pour le service d'ordre, 20.541 Dontzy et 1.446 Kalmouks.

En 1802, on fixa à 80 le nombre de leurs régiments, l'effectif de chaque régiment devant s'élever à 580 hommes. A cette date, le Voïsko des Cosaques du Don comprenait 80 colonels, 80 essaouls, 400 sotniks, 400 khoroundjis et 80 quartiers-maitres, comme on nommait alors les chefs d'état-major des unités. En 1812, sous les ordres de l'ataman Platow, ils furent de 80 à 100.000.

Après les guerres du Premier Empire, la durée du service militaire fut fixée à trois ans dans les régions éloignées et à deux ans en Géorgie et au Caucase. Mais en 1820, le général Iermolow, qui commandait au Caucase, rédigea un rapport dans lequel il se plaignit de ce que « dès que les régiments commencent à s'habituer aux peuplades rusées et adroites, ils sont rappelés et remplacés par d'autres régiments ». L'Empereur donna satisfaction au général Iermolow et la durée du service fut fixée à quatre ans pour les régiments du corps de Géorgie, de même que pour ceux stationnés sur les frontières de Turquie, d'Autriche, de Prusse et de Suède.

Après la guerre de 1812, les campagnes de Turquie et du Caucase, les Cosaques du Don connurent une ère d'appauvrissement. Tant que les campagnes rapportèrent du butin, des chevaux, du bétail, que l'or et les pierreries affluèrent, que des serfs cultivèrent les terres des Cosaques, la situation de ceux-ci fut excellente. Avec le temps, les conditions de la guerre changèrent. Et durant ces guerres, les terres des Cosaques ne furent plus cultivées. Les Cosaques périssaient sur les champs de batailles, les chevaux revenaient moins nombreux dans le Voïsko, le butin était proscrit, le maraudage, le pillage étaient punis. Il devenait difficile aux Cosaques de continuer à remplir leurs devoirs envers l'Empire et le Tzar, bien qu'ils gardassent au cœur l'amour de leur riche et bel équipement et de leurs chevaux légers et rapides.

En 1837, raconte Krassnow, Nicolas I^{er}, rentrant du front du Caucase, fit halte à Nowo-Tcherkassk et, le 21 octobre, passa en revue les régiments réunis de tout le Voïsko des Cosaques du Don. Leur état était déplorable. Les Cosaques s'alignaient mal, les officiers et les ouriadniks connaissaient à peine les postes qu'ils devaient occuper durant la revue, les chevaux étaient mauvais. Enfin les

Cosaques, négligemment et malproprement vêtus, se tenaient mal à cheval. Si bien que l'Empereur Nicolas Pawlovitch dit à l'ataman Wlassow :

— « Je m'attendais à voir vingt-deux régiments cosaques et je ne vois que des paysans ! Personne n'a idée de l'alignement ! Et les bêtes !... Ce ne sont pas des montures de Cosaques, mais des animaux de labour !... »

La journée fut marquée d'une pierre noire pour les Cosaques du Don. L'ataman Wlassow connaissait les causes de l'état de choses qui lui avait valu l'algarade du monarque. Comment, par exemple, le Cosaque pouvait-il s'entretenir seul, subvenir à toutes les dépenses qu'occasionnait pour lui le service militaire ? Un officier gagnait alors 71 roubles par an. Avec cette somme, il pouvait à peine se vêtir. Pour vivre, il devait se pencher sur la terre, la travailler et négliger complètement le service militaire...

Le 16 avril 1841, en sa qualité d'ataman des Cosaques du Don, le général de la cavalerie Wlassow assista au mariage de l'Empereur. Après la cérémonie, il s'adressa à Nicolas I^{er} publiquement et en ces termes :

— Chez les Dontzy, l'amour du monarque et de son auguste famille forme une autre religion. Ils accueilleront le bonheur de Votre famille comme leur propre bonheur. Permetts-moi, Souverain, en ce jour joyeux pour toute la Russie, de te demander une grâce particulière pour tes fidèles Dontzy.

Et, se mettant à genoux devant le Tzar, il lui tendit une requête relative à l'augmentation des soldes des officiers cosaques.

Nicolas Pawlovitch, visiblement mécontent, saisit l'ataman Wlassow par la main et lui dit :

— Quel moment as-tu choisi pour me prier ! Et de quelle façon encore ! Tu me fais honte devant les ambassadeurs étrangers...

Un peu plus tard, dans le cabinet du ministre de la

Guerre, général Tchernitchew, l'ataman justifia sa conduite :

— Que le diable emporte tous vos ambassadeurs étrangers ! Je n'en ai cure ! Devant qui me suis-je agenouillé ? Devant mon souverain ! Et pour qui, encore, me suis-je agenouillé ? Est-ce pour moi que je sollicite une grâce ? Non, c'est pour les fidèles serviteurs du Tzar qui n'ont rien à manger !

Par la suite, la situation matérielle des Cosaques du Don s'améliora. Quant aux Tzars qui visitèrent le Voïsko, ils sont six. Pierre le Grand se trouva trois fois parmi les Cosaques du Don : en 1695, 1696 et 1709. Alexandre I^{er} vint à Nowo-Tcherkassk en 1817. A cette occasion, on érigea deux arcs de triomphe en pierre à l'entrée et à la sortie de la ville. Nicolas I^{er} séjourna à Nowo-Tcherkassk en 1837. Alexandre II y vint avec le futur Alexandre III en 1872. Alexandre III visita les Cosaques du Don les 5, 6 et 7 mai 1887. Enfin, Nicolas II, qui les aimait, se trouva fréquemment parmi eux.

Lors de la première visite qu'il leur fit, en 1695, Pierre le Grand entra dans un cabaret de Tcherkassk et y vit un Cosaque entièrement nu, la tête cependant couverte d'une papakha, fusil au dos et sabre à la ceinture, pipé aux lèvres et chantant à tue-tête, assis sur un baril. Intrigué, l'Empereur le questionna :

— Pourquoi es-tu nu ?

— J'ai tout bu, répondit le Cosaque.

— Et ton cheval ?

— Et le cheval et la culotte, tout !

— Mais ton sabre est serti d'argent et ton fusil d'or... Pourquoi ne les as-tu pas bus ?

— Avec mon fusil et mon sabre, je me procurerai et un cheval et des habits, mais sans eux je n'ai pas besoin de vivre !

Cette réplique plut tellement à Pierre le Grand qu'il

ordonna de faire désormais figurer sur le sceau du Voïsko des Cosaques du Don un Cosaque nu mais armé, assis sur un baril de vin. Ce fut le premier « sceau impérial cosaque ». Jusqu'alors l'emblème consistait en un cerf transpercé d'une flèche cosaque : symbole de la rapidité du cerf, inférieure toutefois à celle de la flèche du Cosaque.

Durant la guerre de Crimée (1854-1856), les Cosaques du Don réparèrent la fâcheuse impression qu'avait eue d'eux l'Empereur Nicolas I^{er} en 1837. Ils se levèrent alors au nombre de 82.000 pour répondre à l'appel du souverain et formèrent 87 régiments et 14 batteries d'artillerie. Dans une chanson composée pendant la défense de Sébastopol, on entend ces paroles :

Frémissant, s'est ému
Le paisible Don chrétien
Et, obéissant, a répondu
A l'appel de son monarque...

Le général Wlassow avait été le dernier ataman des Cosaques du Don originaire du Don même. Il était mort en 1848 du choléra. Son successeur fut, non plus un « Cosaque », mais un « Russe », comme on disait pour faire une distinction : le général Khomoutow. C'est sous les ordres de l'ataman Khomoutow que les Cosaques du Don participèrent à la campagne de 1854-1856. On trouva même cinq de leurs régiments sur le littoral de la Baltique...

Entre 1870 et 1874, on souleva la question de la suppression du Voïsko du Don en tant qu'organisation cosaque et de sa transformation en simple population agricole. Or, abolir les Cosaques du Don, c'eût été abolir le plus grand Voïsko cosaque. On objecta que celui du Don ne répondait plus à sa mission primitive, qui était de servir de « pare-choc » à l'État russe, et que le Voïsko du Kouban

avait remplacé celui du Don, lequel avait perdu son caractère d'armée de frontière... Le ministre de la Guerre s'opposa à ce projet, faisant valoir que le Cosaque du Don, en quittant sa condition pour devenir simple soldat, payerait deux fois plus d'impôts que les paysans, afin de subvenir aux dépenses occasionnées par la constitution des unités de premier ban devant l'incorporer ; que, d'autre part, il en coûterait à l'Empire plus de vingt millions de roubles ; enfin que les Cosaques donneraient beaucoup moins de soldats en se mélangeant aux troupes de l'armée régulière et que l'armée impériale y perdrait l'une de ses meilleures « pépinières de cavaliers »... Si bien qu'il ne fut plus question de l'abolition du Voïsko, et le nouveau règlement militaire introduit en 1875 chez les Cosaques du Don leur prescrivit de fournir le « régiment mixte des Cosaques de la Garde Impériale », la « batterie d'artillerie à cheval de la Garde Impériale des Cosaques du Don de S. A. I. le Tzarévitch », vingt régiments de cavalerie à six sotnias et sept batteries d'artillerie à cheval.

La guerre russo-turque de 1877-1878 ne permit pas aux Cosaques du Don de se couvrir de gloire, pas plus d'ailleurs qu'aux régiments de la cavalerie régulière. On a objecté que le théâtre des opérations ne s'y prêtait pas. A quoi quelqu'un a répondu que ce n'était pas exact, « car l'histoire de la cavalerie, c'est celle de ses généraux »... On ne mentionne, durant cette campagne, que les exploits des Cosaques de la Garde sous Lowtcha, ceux du 26^e régiment de Cosaques du Don de Danila Krassnow sous Karagatch, ceux du 30^e régiment de Mitrofan Grékow sous Karadjilar et enfin ceux des Cosaques de Douk-massow et de Galdine. Mais c'est à peine si cela tranche sur les pages insignifiantes de l'histoire des Cosaques du Don au cours de cette guerre.

En 1901, les régiments du Don se trouvaient disséminés sur tout le territoire de l'Empire : deux régiments

dans la Garde Impériale à Saint-Pétersbourg, un à Moscou, un à Iékatérinoslaw, un à Augustowo, un dans chacun des gouvernements de Grodno, de Kalich, de Plotzk, de Podolsk, deux dans celui de Lioubline, un dans chacune des villes d'Odessa, de Miekhow, de Wladimir de Volynie, de Radzivilow, de Zamostié, de Tomachew et de Kamenietz-Podolsk. Ils n'avaient pas pris part à la guerre russo-chinoise de 1900-1901 qui suivit l'insurrection des Boxers. En 1904-1905, il n'y eut que très peu de Cosaques du Don opposés aux Japonais, et leur participation à la campagne russo-japonaise fut des plus ternes. La guerre de 1914-1918 devait leur donner la possibilité de renouer avec les plus glorieuses traditions de leurs ancêtres.



Quand il partait en campagne, le Cosaque du Don emportait dans un petit sachet un peu de sa terre natale. Il portait ce sachet sur sa poitrine et ne s'en séparait jamais. S'il était tué, il était enseveli parfois dans une terre étrangère, mais il gardait ainsi dans sa tombe cette poignée de sol qui l'avait vu naître... Cet amour du sol natal ne se complétait pas, jadis, par l'amour de la terre. Quand des agriculteurs firent leur apparition chez les Cosaques, aux premiers temps du Voïsko, les chefs déclarèrent : « *Si quelqu'un se met à herser la terre et à ensemercer le grain, on le frappera jusqu'à la mort.* » Les anciens Tzars eux-mêmes ne les incitaient pas à travailler la terre. Quelques-uns le leur interdirent, « afin que rien ne nuisît à leurs exploits guerriers ». Et il en fut ainsi jusqu'au règne de Pierre le Grand. L'agriculture avait néanmoins fait ses premiers pas dans le Voïsko des Cosaques du Don au xvii^e siècle. Mais seulement grâce aux soins d'émigrés venus de la Petite-Russie. Ce n'est qu'au xviii^e siècle que les Cosaques se joignirent à l'œuvre, un peu forcés par le besoin et les conditions nouvelles de leur existence.

La première partie du xix^e siècle fut marquée par des réformes agraires et des privilèges accordés au Voïsko. Les chartes de 1811 et 1817 confirmèrent tous les avantages octroyés aux Cosaques du Don : propriété des terrains qu'ils occupaient ; exclusivité de la pêche dans les bouches du Don et dans la baie de la mer d'Azow ; libre commerce du vin et commerce exempt de droits à l'intérieur du Voïsko ; droit, enfin, de recevoir de l'État la solde des Cosaques, la poudre et le plomb nécessaires à la fabrication de leurs munitions, ainsi que les vivres. En ce qui concerne la pêche, ce fut Pierre le Grand qui — préoccupé d'augmenter leur bien-être — accorda aux Cosaques du Don le droit de pêcher sans payer de droits dans les lacs du Manitch, dans le Don et le Mertvii Donetz, en échange d'un service renforcé fourni à la Couronne par les Cosaques.

Avant la guerre de 1914-1918, trois millions de déciatines de terre ensemencées en blé produisaient 163 millions 600.000 pouds de grain, sans compter le lin et d'autres céréales. Le chiffre de 884.000 chevaux paissant dans les steppes du Don donne une idée de l'importance de l'élevage à la même époque. Quant au bétail, on trouvait alors chez les Cosaques 2.250.000 bœufs, 2.000.000 de moutons et 540.000 porcs. Outre les produits de l'agriculture, de la pêche, de l'élevage, il faut tenir compte d'un autre produit du sol qui faisait la richesse du Don : le charbon, ce charbon dont il est question dans ce poème à la gloire de la richesse du territoire des Cosaques du Don :

Tu es riche, Don antique,
Par ton herbe savoureuse,
Ton sel et ton bétail,
Par tes poissons,
Ton charbon et ton vin.
Tu es riche, même dans la misère,
Quand tu te dessèches
Comme un cadavre
Au milieu de la steppe...

La mine de Grouchewski fut découverte sous Pierre le Grand. Quand on présenta au Tzar un échantillon du minerai, il déclara : « *Ce minerai sera utile, sinon à nous, du moins à nos descendants.* » L'exploitation de la mine commença en 1856, mais jusqu'en 1863 elle ne fut assurée que par quelques éléments cosaques et le charbon extrait n'était utilisé que dans les stanitzas voisines. En 1871, l'extraction prit un caractère commercial, se développa, oscillant entre quatre et cinq millions de pouds pour atteindre en 1895, dix millions de pouds (163 mille tonnes), et l'on sait les progrès enregistrés de 1900 à 1917 dans le bassin du Donetz.



Au cours des premiers lustres de l'existence du Voïsko, les Cosaques du Don mènent une vie « chevaleresque », comme ils disent, une vie à demi sauvage, presque nomade, ignorent tout autant que l'agriculture, la vie de famille autour d'un foyer, se nourrissent de gibier, de poisson, et pour eux, toutes les jouissances de ce monde consistent dans des guerres, des raids, des pillages, et à se reposer le soir, après une journée de combat ou de marche, autour des feux du bivouac.

Ce qui constituait la plus grande partie de leur butin, c'était le bétail. Aussi, avant toute autre occupation extra-cosaque ou extra-militaire, furent-ils marchands de bestiaux. Le commerce des animaux capturés leur procurait les moyens de vivre largement. Les troupeaux paissaient sous la surveillance des prisonniers, eux-mêmes surveillés par les femmes et les vieillards. Pendant ce temps, s'ils ne se livraient pas au pillage ou à la guerre avec leurs voisins, les Cosaques partaient à la chasse du gros gibier ou à la pêche. L'agriculture méprisée était l'apanage des prisonniers. Le Cosaque du Don se nourrissait aussi de beaucoup de fruits qui poussaient seuls : poires,

pommes, groseilles. Quand ils manquaient de pain, ils le remplaçaient par du poisson, de la viande, des œufs, du lait, tout cela leur venant en abondance.

Ils recevaient dans leur Voïsko tous les étrangers, à condition qu'ils fussent chrétiens et baptisés selon le rite orthodoxe ou qu'ils se fissent baptiser. Ainsi on trouve parmi eux des Grecs, des Polonais et des Allemands, mais aucun musulman. Et aucun de leurs atamans ou de leurs starchines ne put jamais, depuis la création de l'alphabet, porter d'autre prénom que l'un de ceux contenus dans le calendrier grec.

Les jeûnes et les carêmes étaient rigoureusement observés par les Cosaques du Don. Si un étranger venait à se présenter dans le Voïsko durant ces périodes prescrites par l'Église, il pouvait être assuré de ne rien trouver à manger, à part des plats maigres. Inutile d'ajouter que lors des fêtes commémorant les grandes dates de l'Empire, les anniversaires des membres de la Famille Impériale, la fête annuelle du Voïsko, les églises se remplissaient de Cosaques. Le Voïsko du Don avait lui-même quatre fêtes. On les célébrait à Nowo-Tcherkassk le 1^{er} janvier, le 6 mai, le 30 août et le 1^{er} octobre. D'ailleurs, tous les événements solennels se déroulaient à Nowo-Tcherkassk, en présence des Cosaques notables, couverts de gloire et qui accouraient de tous les coins du pays. Quant à l'attachement des Cosaques du Don pour le Tzar et le pouvoir impérial, il se manifestait jusque dans leur existence familiale. Ainsi, lorsque le Cosaque portait la première coupe de vin à ses lèvres — encore avant l'époque où les Cosaques du Don tombèrent *de facto* sous la dépendance du gouvernement russe, — il se levait et prononçait d'un ton grave : « *Vivent le Tzar souverain qui règne à Moscou et nous autres Cosaques du Don sur le Don paisible !* »

Les premiers villages cosaques sur la rive droite du Don furent des huttes et autres constructions en terre entou-

rées d'une palissade couverte de ronces et défendues par un rempart. Ces « fortifications » étaient suffisantes pour repousser les attaques des petits détachements de cavalerie. A cette époque, les Cosaques consacraient peu d'attention à la beauté et au confort de leurs habitations, afin, disaient-ils, que « l'œil de l'ennemi n'en soit point épris ». Ils les abandonnaient sans regret quand l'adversaire surgissait en nombre supérieur. « *Qu'ils brûlent nos villages, répétaient-ils, en une semaine nous en construirons de nouveaux ; ils seront plus vite fatigués de les brûler que nous de les reconstruire...* »

Dès le printemps et jusqu'à la fin de l'automne, ils campaient à proximité de Tcherkassk et formaient le *glavnoyé voïsko*, littéralement : voïsko principal. Cette manière de se rassembler l'été sur un vaste terrain se conservera dans la cavalerie russe sous le nom de « campements d'été » — *lagueria*. De petits détachements portaient du *glavnoyé voïsko* pour effectuer des reconnaissances. L'ordre militaire le plus complet et le plus sévère régnait dans le camp. Une double chaîne de piquets et de pelotons de Cosaques gardait le *glavnoyé voïsko* et se tenait toujours prête à attaquer ou à contre-attaquer. Apprenant un départ en campagne ou une irruption de l'ennemi sur leurs terres, les Cosaques de ces chaînes se jetaient avec leur ataman sur les derrières de l'ennemi, l'attendaient aux passages, aux gués des rivières, ou bien, se dissimulant adroitement le long du chemin de retraite de l'adversaire, par une agression soudaine, ils lui reprenaient et butin et prisonniers. En même temps, du *glavnoyé voïsko* portaient des détachements de force variable, en général de 50 à 200 hommes, qui se précipitaient vers les terres de l'adversaire. Tour à tour se cachant, traversant les steppes en ligne droite, se dirigeant à l'aide des étoiles et du soleil, ils profitaient des intempéries et de la nuit pour attaquer leur ennemi à l'improviste. A la faveur du trouble qu'ils jetaient ainsi, ils traversaient dans une course folle les

camps musulmans, détruisaient, brûlaient, pillaient tout ce qui tombait sous leurs yeux et sous leurs mains, et, avant que l'ennemi surpris ait eu le temps de se remettre, de reprendre son sang-froid, de passer à la contre-attaque, les Cosaques du Don consumaient leur vengeance, puis revenaient triomphalement au Voïsko suivis de riches troupeaux et... d'adorables beautés.

Ils savaient toutes les ruses de la guerre, n'avaient pas de rivaux pour leur adresse, leur rapidité et nul ne pouvait comme eux opérer un raid. Le Cosaque du Don « marchait dans l'herbe à la hauteur de l'herbe ». L'herbe haute des steppes, les buissons, les ravins, les haies contribuaient à les rendre invisibles. Guerriers et chevaux savaient tirer le maximum de ces moyens naturels. Ils avaient appris des Asiates à passer les rivières et les fleuves. A cet effet, ils plaçaient les selles et les paquetages sur plusieurs gerbes de roseaux solidement liées, puis ils attachaient ces gerbes à l'aide d'une corde au cou ou à la queue de leur monture. Ensuite, le Cosaque se mettait à nager à côté de son cheval. En tête, dans leurs expéditions, marchaient des guides, qui examinaient l'herbe, relevaient les traces et estimaient le nombre de chevaux ennemis qui l'avaient foulée, la direction prise par l'adversaire, et non seulement dans la journée même, mais encore durant la journée précédente ou l'avant-veille.

En temps d'alerte générale, les Cosaques de cinq à six stanitzas du Don se réunissaient, formaient une seule troupe et s'apprêtaient à soutenir un siège. Où que l'ennemi fit son apparition, aussitôt il éprouvait de la résistance. Les éclaireurs galopant dans toutes les directions avaient déjà donné l'éveil. Dès ce signal, les essaouls de stanitzas brandissaient le drapeau, parcouraient les rues, appelaient les Cosaques au combat. En même temps, la cloche et le canon donnaient le signal d'alerte. Femmes et vieillards chassaient immédiatement les troupeaux de bétail et

les chevaux dans les îles ou bien les dissimulaient derrière les roseaux des marais. Les barques étaient soit scellées au rivage par des chaînes, soit immergées. Tous les autres biens, les Cosaques les enfouissaient dans la terre, dans des trous creusés à l'avance.

Pour le Cosaque du Don, intrépide, audacieux, l'ennemi c'était tout homme pouvant convoiter ne fût-ce que son vêtement. Les Azowtzy, les hommes de la région d'Azow, furent leurs adversaires les plus insupportables et inapaisables. Séparés d'eux par une zone de cinquante verstes de « no man's land », ils se heurtaient continuellement à eux. Au cours d'une même année, ils pouvaient à plusieurs reprises conclure la paix et reprendre les hostilités. Mais la raison qui poussait surtout les Cosaques du Don à guerroyer, c'est que la guerre seule leur fournissait la richesse et la puissance.

Quand les Tzars intervinrent pour que les Cosaques du Don vécussent en meilleure intelligence avec les Azowtzy, jamais le calme ne put durer. Les Cosaques du Don supportaient mal ce qu'ils nommaient les « effronteries des Azowtzy ». En obéissant au Tzar, ils avaient conscience de consentir un grand sacrifice et faisaient remarquer au souverain qu'« en respectant une paix prolongée ils resteraient pieds nus et affamés ». La paix entre eux était souvent rompue le jour même de sa signature. Pour les Cosaques, l'état de guerre était préférable à l'état de paix, car en temps de paix ils devaient prendre des mesures de précaution et de sécurité comme en temps de guerre, avec la différence du butin et des profits en moins. Encore, s'ils traitaient avec les Azowtzy, n'était-ce que par crainte d'encourir la disgrâce du Tzar. Mais demander la paix eût été pour eux un « déshonneur ». Aussi disaient-ils : « *Nous accordons la paix ; il n'est pas digne de nous de la demander.* »

Chaque traité de paix s'accompagnait d'un certain nombre de rites. Il était ratifié par les atamans qui, à cette

occasion, faisaient le serment de le respecter. On échangeait les otages et on organisait un festin en l'honneur des plénipotentiaires auxquels on donnait du vin et du miel. En échange, les Azowtzy donnaient du sel, des filets de pêche et, en général, mille pièces d'or.

En temps de paix, les Cosaques du Don et les Azowtzy paraissaient amis, se livraient entre eux à un fructueux commerce, se rendaient des visites, mais les Cosaques saisissaient la moindre occasion de dispute, et souvent une rixe entre un Donetz et un Azowetz fut le prétexte à une nouvelle guerre. C'était, en effet, inéluctablement la guerre si un Cosaque avait été offensé, si, par exemple, un Azowetz avait coupé les moustaches et la barbe d'un Donetz...

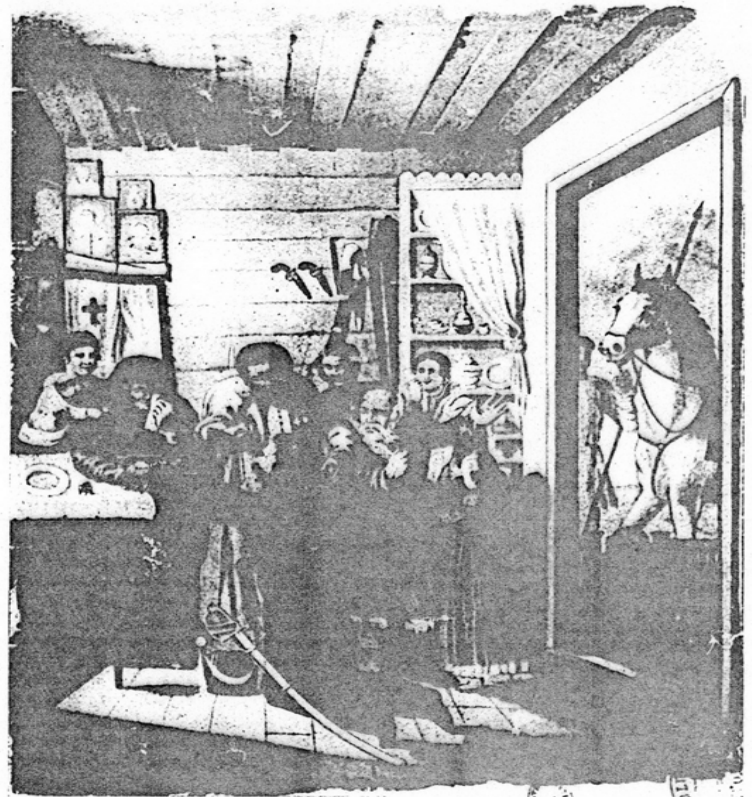
Mais tandis qu'avec les Azowtzy on enregistre des trêves, avec leurs autres voisins, les Cosaques se trouvaient continuellement en guerre. A ce sujet, on doit noter l'habileté des Cosaques du Don à se servir des Azowtzy. En leur offrant un bon repas ou un peu d'argent, ils réussissaient à obtenir d'eux des renseignements d'ordre militaire et politique, à découvrir les projets des Tartares et des Turcs. Par contre, les Azowtzy tiraient rarement des informations de valeur de leurs entretiens avec les Cosaques du Don, qui s'efforçaient de dissimuler leur situation réelle et la topographie du territoire de leur Voisko. Et quand les ambassadeurs turcs et tartares, venant de Turquie ou de Crimée, traversaient leur pays pour se rendre à Moscou et vice versa, les Cosaques du Don s'arrangeaient pour qu'ils ne vissent rien d'important.

Ils préféraient, jadis, les « entreprises maritimes », parce qu'elles étaient plus lucratives. Leurs expéditions navales, vraiment intrépides, s'effectuaient au moyen de bâtiments grossièrement construits, mesurant en moyenne 60 fouts de longueur, 10 à 12 de largeur et 12 de hauteur, dépourvus de pont, goudronnés, l'avant et l'arrière de même forme,

non seulement protégés par des rangs de cordages, mais encore munis chacun d'un gouvernail pour réduire au minimum les pertes de temps occasionnées par les manœuvres. Tout autour, des bottes de roseaux protégeaient les Cosaques du Don contre les armes et le feu de l'ennemi. Il fallait soixante charpentiers pour construire un de ces navires en quinze jours. Son équipage se composait de quarante à soixante Cosaques, marins aussi audacieux que cavaliers fougueux. Dix à quinze d'entre eux poussaient, de chaque côté, sur les avirons de ces navires plus rapides que les galères turques.

Quelques barils d'eau douce, des biscuits, du poisson et de la viande séchée, des grains d'orge mondé constituaient leurs approvisionnements. Ils n'emportaient pas de vodka, car la sobriété était de règle chez les Cosaques du Don au cours d'entreprises dangereuses. En campagne, ils revêtaient leurs plus vieux effets. Leur fusil richement orné était troqué contre une arme plus commune qu'ils trempaient encore dans une espèce de saumure pour qu'elle se couvrît de rouille, car, disaient-ils, « par le fer pur l'œil est attiré... ». Toutes ces mesures étaient prises afin de ne pas éveiller dans l'esprit de l'adversaire éventuel l'espoir du butin. Avant le départ, on célébrait une messe et on chantait un *Te Deum* en l'honneur de saint Nicolas, patron des marins. En sortant de la chapelle, car l'édification des églises se répandit chez les Cosaques du Don au XVII^e siècle, on buvait dans une corne — *rog* — du vin et du miel mélangés...

Ne disposant ni de cartes ni de boussoles, ils se dirigeaient sur les eaux, en suivant le soleil et les étoiles, comme lorsqu'ils combattaient dans les steppes. Traversant la mer Noire redoutable et souvent secouée par la tempête, ils pillaient les villages riverains, prenaient d'assaut de petits ports militaires et capturaient à l'abordage les navires de guerre ennemis. Quand ils s'emparaient d'un navire marchand, ils en retiraient l'argent,



COSAQUE PARTANT EN CAMPAGNE
(Adieux de famille)

subjuguer par une seule — prirent l'habitude de se marier. Ils choisirent alors leurs femmes parmi les plus belles de leurs prisonnières. En général, la vie de famille plut rapidement aux Cosaques du Don. On dit aussi que les enfants du Cosaque marié étaient soignés et gâtés par tous les Cosaques de la stanitza. En même temps, au début, rares étaient ceux qui se mariaient conformément aux institutions de l'Église. La plupart se bornaient à déclarer le choix qu'ils avaient fait et le nom de l'élue de leur cœur devant le cercle des Cosaques de la stanitza. Puis le fiancé et la fiancée — qui devaient avoir respectivement dix-huit et quatorze ans au moins — se rendaient ensemble à une réunion de la stanitza, qui avait lieu, selon le temps, soit sur la « place de la stanitza », soit dans l'« isba de la stanitza ». On récitait la prière. Ensuite, le fiancé, interpellant la fiancée en la nommant par son nom, lui disait :

— Sois ma femme !...

La fiancée saluait le fiancé jusqu'à terre et, le nommant aussi par son nom, répondait :

— Et toi, sois mon mari !...

Puis ils s'embrassaient et recevaient les félicitations de chacun. L'union ainsi contractée était considérée légale. Ce rite devint commun à tous les Cosaques et, par la suite, ceux-là même qui se mariaient selon les règles imposées par l'Église devaient s'y soumettre préalablement.

S'il était facile au Cosaque du Don de contracter mariage, il ne lui était guère plus difficile de le rompre. Dans l'ancien temps, s'il partait en expédition ou en campagne, ou simplement sous le prétexte que sa femme ne lui plaisait plus, le Cosaque du Don abandonnait sa demeure et vendait sa femme. Dans ce but, il la conduisait à une réunion semblable à celle qui avait vu ses fiançailles et déclarait « qu'il ne l'aimait plus ». Celui à qui la délaissée plaisait l'achetait aux enchères. Souvent il l'échangeait contre les vivres nécessaires au Cosaque pour son départ

en campagne, mais en quantité qui permit au cheval de les porter sans être trop chargé. L'acheteur couvrait la femme répudiée d'un pan de son *kaftane* (sorte de longue robe fourrée) et annonçait son mariage, tout comme le premier mari l'avait fait. L'action de « couvrir » la femme constituait un symbole important : en vertu de cet acte, le déshonneur de la femme abandonnée disparaissait.

Sur la femme, le mari bénéficiait d'un pouvoir illimité. Ce fait empêcha longtemps les femmes de disposer d'une influence quelconque sur le développement de la vie conjugale et sur l'adoucissement des mœurs. A l'origine, elles se bornaient à vivre dans le cercle de leur famille, avec quelques amies ou voisines. Elles ne prenaient aucune part aux conversations des hommes et menaient une existence paresseuse, délaissant maison et intérieur. Passant de mains en mains, elles étaient si peu respectées qu'elles devaient céder le pas à tout Cosaque et saluer les vieillards.

Et cependant, répétons-le, les Cosaques du Don étaient pieux. Agissant ainsi, ils ne croyaient pas manquer de respect envers l'institution religieuse du mariage. Quand ils partaient en expédition de brigandage, ils n'en priaient pas moins avec le plus grand zèle saint Nicolas et bien d'autres saints, sollicitant leur secours et leur promettant une part du butin, en cas de succès. Ils avaient choisi deux monastères pour y déposer leurs offrandes : celui de Nikolski, au-dessous de Voronège, et celui de Rodjestvenski, à Chatzk. Pour enrichir ces monastères, ils ne négligeaient rien. Les canons pris à l'ennemi servaient à fondre des cloches. Les pierres précieuses, les perles, l'or et l'argent étincelaient sur les icones. Les Cosaques qui devenaient incapables de continuer à servir activement se faisaient moines et entraient dans ces monastères. Les blessés et les grands invalides y trouvaient un asile tranquille et des soins dévoués.

A Tcherkassk, capitale des premiers Cosaques du Don,

il y avait constamment un « grouillement » de population. On y voyait des Cosaques du Don, bien sûr, et des commerçants des villes ukrainiennes, l'ambassadeur du Tzar avec sa suite nombreuse, les envoyés d'Astrakhan et d'autres villes qui venaient s'informer, des Zaporogues rentrés d'un raid exécuté avec les Cosaques du Don, des Cosaques arrivés des Voïskos de la Volga, du Térék, de l'Oural. On croisait des Cosaques vêtus de la façon la plus baroque, à la turque autant qu'à la russe, à la tartare autant qu'à la tcherkesse, l'un étant vêtu de lamé, l'autre de velours et de brocart, ou portant un kaftane russe avec un superbe collier de perles. Souvent, en guise de capes, plusieurs se couvraient de riches tapis. Mais tous portaient, attachées à des ceintures artistement brodées, des armes magnifiques. Et conscients de leur originalité, pour « épater » les étrangers, les Cosaques ainsi vêtus de soie et d'étoffes de valeur s'asseyaient tranquillement au milieu de la rue, le derrière dans la boue...

Les anciens, les vieux, vivaient insoucians, passant leur temps à converser amicalement. Parler la langue turque était une marque de distinction. Donner à boire et à manger à toute heure à ceux qui entraient dans une maison était un devoir. Dans des coupes d'argent, on offrait du vin et du miel. Jamais d'autres boissons. Quand il voulait vanter telle bonne réception qui lui avait été ménagée, le Cosaque du Don disait toujours, même au xx^e siècle :

— Je suis allé chez N... et j'y ai bu du vin...

Le vin mousseux du Don rappelait par son goût le vin de champagne français. Il était fabriqué avec certains raisins blancs cueillis en quantités énormes. Les connaisseurs seuls et, naturellement, les étrangers pouvaient le distinguer du vin de Champagne.

Dans les stanitzas du Voïsko du Don, les jours passaient aussi gaîment. Habituellement, les Cosaques se réunissaient sur la place du village. Assis en cercle, ils fabriquaient des filets de pêche ou écoutaient les récits guerriers

de leurs anciens, puis ils chantaient les vieux airs du Don, les chants des preux... Ils menaient ainsi une existence fraternelle. Si quelqu'un rapportait du gibier ou du poisson, il donnait ce qui ne lui était pas nécessaire à ses voisins, mais jamais n'en gardait rien pour lui. Ils jouaient beaucoup, répugnaient aux jeux de hasard, estimaient fort les jeux d'adresse, se passionnaient pour une sorte de jeu de quilles, les *babkis*, et y acquéraient une telle habileté qu'en leur lançant des pierres ils parvenaient à tuer des oiseaux et des lièvres.

Les Cosaques du Don vécurent pour la première fois — et durant cinq années — dans des habitations confortables quand ils eurent pris Azow (1637-1642). Ils goûtèrent alors le charme du luxe et de la commodité. Par la suite, ils voulurent avoir dans leur Voïsko des demeures non moins belles. Les richesses que leur rapporta Stienka Razine leur permirent d'élever de belles maisons à Tcherkassk, en s'inspirant surtout des modèles turcs et tartares. Dans leurs villages apparurent, comme en Turquie, des constructions en bois. Puis ils vécurent à Moscou, dans d'autres villes de l'Empire, et, à leur retour, en rapportèrent beaucoup d'idées pour procéder à des changements notables dans la construction de leurs maisons.

Tcherkassk, bâtie sur une île, fortifiée par des bastions et des tours rondes, armées de quatre-vingts pièces prises aux navires turcs, était défendue par une garnison de sept à huit mille Cosaques à cheval, à pied et marins. La ville possédait un quai commode pour le commerce. Les maisons, à cause du fleuve qui grossissait tous les ans, étaient bâties sur des pilotis. Elles se touchaient, ne possédaient pas de cours et se divisaient en deux parties. La première, contenant des poêles, était utilisée l'hiver. On passait l'été dans l'autre dont les murs étaient blanchis et entretenus aussi soigneusement que la vaisselle du ménage.

Le Cosaque du Don était brave, de belle prestance, de santé forte. Il ignorait la maladie et mourait dans un combat ou de vieillesse. Il n'était pas avare, mais large, peu économe, débonnaire, rusé et plein d'esprit de malice. En général, il supportait avec indifférence la faim, la soif, et toutes les misères et privations de la guerre. A l'origine, il combattait avec un arc et des flèches. Après il eut un sabre et un fusil, puis une lance. Ensuite, son armement subit les modifications imposées par les guerres. Il apprit à combattre avec art, à s'aligner, à manœuvrer, etc., sans pour cela perdre quoi que ce soit de ses traditions propres. Il s'équipait lui-même et arrivait au régiment fin prêt. Tout jeune, il apprenait le métier militaire, vivait dans les camps. Aussi la vie de régiment lui était-elle familière. Enfin, il traitait son cheval comme un membre de sa famille.

Le cavalier-né se révèle déjà chez l'enfant,
Comme s'il était venu au monde avec son cheval !
Il a soif de se distinguer, il est bouillant d'audace,
En lui le sang cosaque circule ardent et chaud...

Quittant son existence cloîtrée, la femme cosaque s'émancipait progressivement, mais sur la question de l'honneur féminin le Cosaque du Don demeurait inflexible. Celle qui, par imprudence, commettait une faute ou menait une vie dévergondée, voyait un beau matin la porte de sa demeure badigeonnée de goudron. Aux yeux de la stanitza, son honneur était perdu... Sous Pierre le Grand, le progrès fut sensible. Si, dans ses grandes réformes, le vainqueur de Poltava épargna les barbes et les vêtements des Cosaques du Don, il fit bâtir des églises, des chapelles, ordonna de célébrer les mariages selon les rites de l'Église, défendit sévèrement aux Cosaques

de posséder des maîtresses ou des concubines et de divorcer de leur seul gré. En même temps, il leur ordonna de cultiver la terre, d'ensemencer le blé et d'entretenir des jardins potagers.

A partir de cette époque, les femmes mariées peuvent demeurer dans la société des hommes; surtout les femmes déjà mûres, mais sans avoir le droit de prendre part à la conversation. Les jeunes filles ont moins de liberté. Elles ne pouvaient, dans le premier quart du XVIII^e siècle, se trouver en compagnie d'hommes que lors des fêtes de leur propre mariage. Elles passaient leur temps à la maison, à coudre ou à faire la cuisine, en compagnie d'amies. Elles brodaient beaucoup. Très peu savaient lire, par crainte qu'elles ne correspondissent par lettres avec les jeunes Cosaques. A l'occasion des fêtes, nationales ou cosaques, les jeunes filles sortaient accompagnées de leurs grand'mères ou de leurs bonnes pour se rendre à la messe. Là elles pouvaient voir les Cosaques, mais seulement en les regardant timidement, sans leur adresser la parole. Le soir, elles restaient assises à l'entrée de leur maison ou se promenaient devant le seuil. Mais dès qu'elles apercevaient un homme, elles se cachaient. D'autres fois, sous la surveillance des vieilles femmes, les jeunes filles se réunissaient et dansaient, formaient des rondes, et, de loin, les jeunes Cosaques pouvaient admirer leur grâce ou leur beauté.

Après 1739, les mœurs évoluèrent beaucoup. Les femmes purent adresser la parole aux hommes et les jeunes filles ne se cachèrent plus. Mais elles durent encore longtemps céder la place aux Cosaques sur les étroites planches qui servaient de trottoirs aux rues, saluer respectueusement les Cosaques âgés et ne s'asseoir que lorsque l'homme s'était déjà éloigné à une certaine distance...

L'hospitalité, la piété, le respect des parents et des aînés, l'obéissance aveugle aux chefs et surtout l'espèce de véné-

Je me répandais librement,
Souvent je grondais impétueusement
La gloire immortelle des exploits russes
Et, comme eux, je ne m'épuisais pas ;

N'est-ce pas moi qui ensevelis
Le joug tartare dans les flots ?
N'est-ce pas moi qui, tant de fois,
Vous sauvai, vous, votre patrie ?

GRANDS CHEFS DE COSAQUES DU DON

L'uniforme qui distinguait les Cosaques du Don comportait une tunique (*tchekmène*), un pantalon, une capote, une *papakha* ou une *fourajka* et un *bachlik*. La capote était grise, le pantalon et la tunique bleu foncé. Cette dernière était serrée par une ceinture rouge. La *fourajka*, casquette de petite tenue, était également bleu foncé. La tunique, très longue, s'agrafait. Le pantalon, très large, rentrait dans les bottes. Le *bachlik* était un capuchon pour le mauvais temps. La *papakha*, bonnet de fourrure, se portait avec la grande tenue et, en général, en campagne et pendant l'hiver. Le pantalon et la *fourajka* avaient des bandes rouges et les parements de l'uniforme étaient également de couleur rouge.

Le Cosaque du Don était armé d'une *pika* (lance), d'une *chachka* (sabre cosaque sans garde), d'un pistolet (plus tard, d'un revolver) et d'une carabine. Il ne portait jamais d'éperons, à l'exception des généraux, mais utilisait une *nagaïka*, cravache en cuir attachée à son poignet.

Sous cet uniforme, ou à peu près, et sous cet équipement, les Cosaques du Don se sont particulièrement distingués à la suite de quatre grands généraux russes : Alexandre Vassiliévitch Souvorow, Matféï Ivanovitch Platow, Pavel Iakowlévitch de Rennenkampf et Iakow Pétrovitch Baklanow.

Alexandre Vassiliévitch Souvorow, le plus célèbre de tous les hommes de guerre russes, né à Moscou le 13/24 novembre 1729, mort à Saint-Pétersbourg le 6/17 mai 1800, descendait d'un Suédois nommé Souvor, émigré en Russie en 1622. Souvorow, dont le père fut général en chef (nous dirions général d'armée) et sénateur de l'Empire, entra à l'âge de treize ans, comme simple soldat, dans le régiment de Siméonowski. Il en sortit en 1754 pour passer, avec le grade de lieutenant, dans un « régiment de campagne » (désignation des unités qui ne composaient pas la Garde Impériale). Trois ans après, il était lieutenant-colonel.

Au début de la guerre de Sept Ans, il fut nommé commandant de la place de Memel, mais dans le courant de l'année 1759, il fut transféré à l'armée active et assista à la bataille de Kunersdorf. En 1763, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg et l'Impératrice Catherine II le nomma colonel. En 1768, il commande une division envoyée en Pologne, emporte d'assaut Cracovie et gagne ses épaulettes de général-major. Puis, en 1773, il lutte contre les Turcs sous les ordres de Roumiantzow et remporte sur le Reïs-Effendi la victoire décisive de Kasladji. C'est à ce moment qu'il devient général de division (général-lieutenant) et, après la paix de Kutchuk-Kaïnardji, apaise les troubles provoqués par la révolte du Cosaque Pougatchew.

En 1783, il soumet les Tartares du Kouban et du Boudjak, passe au grade de général en chef (général de corps d'armée), se couvre de gloire à Otchakow (1788), remporte la victoire de Fokchany (1789) sur le séraskier Mehmet Pacha et bat complètement la grande armée turque sur les bords du Rymnik (1789). Puis il s'empare d'Ismaïl et, en 1791, devient le chef du gouvernement d'Iékatérinoslaw, de la Crimée et des provinces conquises à l'embouchure du Dniestr.

Il a à peine passé deux ans à Kherson, sa résidence, que, en 1794, la Pologne se soulève. Souvorow repart donc au

front, prend d'assaut Praga, sur la Vistule, et entre dans Varsovie. Il est alors fait maréchal et reçoit de l'Impératrice un bâton de commandement en or. Mais il connaît la disgrâce sous Paul I^{er} (1798), parce qu'il proteste contre les innovations de l'Empereur, qui adopte pour ses troupes des perruques à queue avec des boucles : « *Les queues ne sont pas des lances, dit-il, ni les boucles de cheveux des canons !* » Néanmoins, on ne tarde pas à lui rendre ses honneurs et il entre en campagne contre la France en Italie, où il remporte les victoires de la Trebbia (17 juin) et de Novi (15 août). Pourtant, il est forcé à la retraite par les généraux Lecourbe, Molitor, Gudim. Malgré cela, un accueil triomphal lui est réservé à Saint-Pétersbourg. Hélas ! enfant terrible, il s'attire encore la disgrâce de l'Empereur Paul I^{er}, et, peu après, il meurt, laissant à sa postérité les titres de comte de Rymnik, comte du Saint-Empire et prince d'Italie...

Souvorow, qui disait que toute sa tactique se résumait en trois mots : « *Stoupaï i bei !* » (En avant et frappe !), a commandé des Cosaques du Don dans la plupart de ses campagnes. Il ne pouvait en être autrement : comment les plus illustres Cosaques n'auraient-ils pas été les compagnons d'armes du plus célèbre guerrier russe ? Le baptême du feu, Souvorow l'a reçu avec des Cosaques. C'est à la tête d'une sotnia de Cosaques qu'il fut blessé, pour la première fois, durant la guerre de Sept Ans. Dès lors, il ne se séparera plus de son cheval cosaque et n'en voudra jamais monter d'autres. Quand, après la prise d'Ismail, on lui amènera un cheval turc richement harnaché, il s'écriera :

— C'est un cheval du Don qui m'a conduit ici ; c'est un cheval du Don qui m'emportera d'ici...

Un flatteur de son entourage, un général objectera :

— Mais aura-t-il maintenant la force de porter vos nouveaux lauriers ?

Et Souvorow répondra :

— Le cheval du Don a toujours éloigné du danger moi et ma chance...

Il ne se séparait pas davantage de son ordonnance fidèle, Iewsiéi Siéliézniew, Cosaque du Don de la stanitza de Berezowskaya, qui le soignait pendant les campagnes, avant et après les batailles, comme un bébé dont les caprices sont demeurés aussi célèbres que le nom de Souvorow.

Beaucoup de régiments de l'armée régulière et, également, de régiments cosaques portaient, outre leur numéro, un nom. C'est ainsi que le 3^e régiment de Cosaques du Don portait celui d'Iermak Timoféitch, son « chef perpétuel », disaient les Cosaques. Le « chef perpétuel » du 1^{er} régiment de Cosaques du Don sera Souvorow.

En 1771, quand s'ouvre la campagne entreprise contre les Polonais insurgés, Souvorow est placé à la tête d'un petit détachement combiné d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, mais complété par une sotnia de Cosaques du Don. Oh ! il avait bien, parfois, à se plaindre d'eux... Ainsi, à la bataille de Kinburn, où il exerçait le commandement en chef, il doit courir après ses Cosaques pris de panique. Il les rejoint, met pied à terre au milieu d'eux et les apostrophe :

— Fuyez, fuyez, abandonnez votre général aux Turcs !...

C'est avant la prise d'Ismail qu'il connut Platow. L'indécision qui régnait dans le camp de Souvorow comme à l'état-major de Potiemkine, qui avait donné à Souvorow l'ordre de « prendre Ismail ». Attaquerait-on ou n'attaquerait-on pas la forteresse ? Ce fut Platow qui redonna du courage à Souvorow. Au cours d'un conseil de guerre, il eut à parler le premier, comme étant l'officier le plus jeune, et il déclara vigoureusement :

— Je vote pour l'assaut !

Souvorow bondit sur le futur héros de la campagne de 1812, le plus célèbre de tous les atamans des Cosaques du Don, le prend dans ses bras, l'embrasse et jubile :

— C'est bien, grâce à Dieu, c'est bien ! Aujourd'hui nous prierons, demain nous étudierons, et après-demain : la victoire ou la mort !

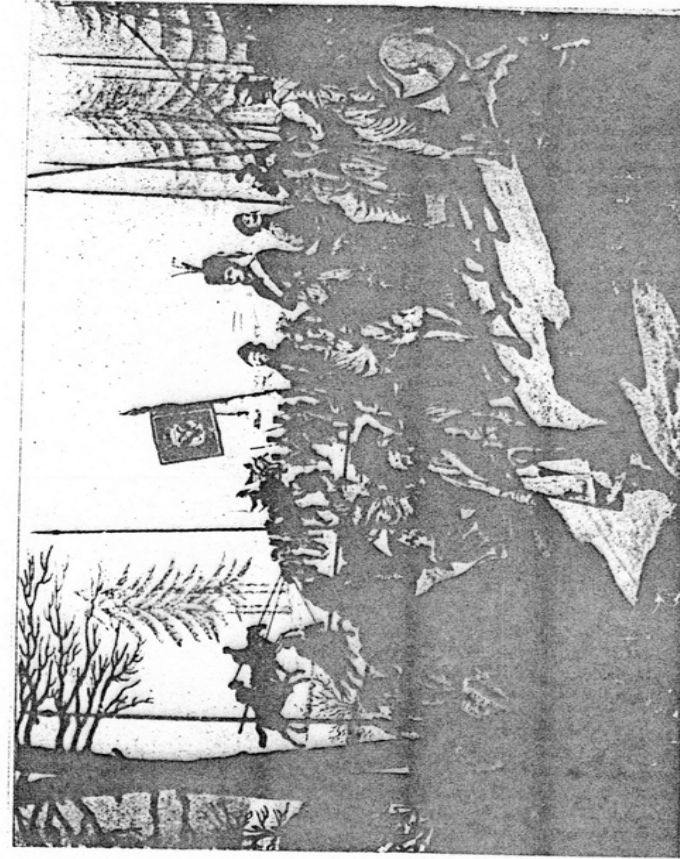
A l'issue de ces assauts pour Ismaïl, — les deux premiers échouèrent, le troisième fut victorieux, — Souvorow et ses troupes, Platow, les Cosaques du Don et leurs starshines firent 10.000 prisonniers turcs et tuèrent 30.000 de leurs adversaires. Le soir de la victoire à laquelle les Cosaques du Don avaient contribué, dans le style laconique qui lui était familier, Souvorow rendit ainsi compte de sa victoire : « *La ville est prise, je suis dedans !...* »

Ce fut encore sous les ordres de Souvorow que les Cosaques du Don s'emparèrent du fameux général Kosucizko, qu'ils auraient massacré après l'avoir jeté à bas de sa selle d'un coup de lance, s'il n'avait été signalé à leur intention par un blessé qui l'avait reconnu. Enfin, à Kinburn, dans un moment où son entourage tombait sous les rafales de balles de l'infanterie turque, Souvorow lui-même fut blessé. Deux Cosaques l'emportèrent loin du feu meurtrier. Le premier était son ordonnance, le second l'ouriadnik Kouteïnikow.

❖

Le plus grand de tous les chefs des Cosaques du Don, c'est l'ataman Matféi Ivanovitch Platow, comte de l'Empire. Il était né vers 1765, sur les rives du Don, d'une famille cosaque d'origine grecque (Platow est une déformation de Platon) et il mourut en février 1818. Très jeune, comme tous les Cosaques du Don, il apprit à monter à cheval et à servir. A treize ans, il avait le grade d'ouriadnik et déjà il prit les armes pour se battre. Avant son départ, son père lui dit :

— Fais attention, Matféi ! Sers exemplairement le souverain et le Don paisible. Souviens-toi de moi. De simple Cosaque, je me suis élevé jusqu'au grade de



MATFÉI IVANOVITCH PLATOW
Ataman des Cosaques du Don, Chevalier de Saint-Georges

voïskovoï starchina (lieutenant-colonel) par ma bravoure et mes services. Garde les traditions de nos pères : sois Cosaque ! Aie confiance en Dieu et il ne t'abandonnera pas ! Obéis aux chefs ! Sois prévenant envers tes égaux ! Mais rappelle-toi toujours, Matféi, que tu ne dois jamais oublier notre Don paisible qui t'a nourri et élevé... *Amen !*

Matféi Ivanovitch Platow garda si bien les conseils de son père qu'il devint ataman des Cosaques du Don. Il se distingua d'abord au Kouban contre le khan Devlet-Ghireï, sur les hauteurs de la Kalalakh. « Tout était culbuté, battu, partout où apparaissait Platow, tandis que tonnait l'invincible « hourra ! ». Il incarnait et remplaçait la multitude, son intrépidité transformait chacun en un héros et tous ses ordres et directives se couronnaient de succès. » Au moment où l'Empereur Paul I^{er} régnait, il fut soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration et déporté à Kostroma, puis incarcéré à la forteresse Petropawlowski, à Saint-Pétersbourg. Libéré un peu plus tard, le Tzar le nomma adjoint à l'ataman des Cosaques du Don, et sous le règne d'Alexandre I^{er}, à la mort de l'ataman Orlow, il fut nommé pour le remplacer (1801).

C'est lui qui fit transporter la capitale du Voïsko du Don à Nowo-Tcherkassk, car la vieille ville souffrait des inondations annuelles du Don. Il connaissait parfaitement la vie et les coutumes du Voïsko, y ayant franchi tous les échelons de la hiérarchie. En tant que chef, il exigeait beaucoup de ses subordonnés, mais il était juste et aimait à distinguer et à récompenser ceux qui le méritaient. Il avait déjà obtenu le grade de général-lieutenant quand il marcha avec l'armée russe à Eylau et à Friedland contre Napoléon I^{er}. Après la paix de Tilsit, il fut désigné pour se rendre avec ses Cosaques à l'armée de Moldavie et fit preuve contre les Turcs d'une telle intrépidité que le grade de général de la cavalerie lui fut accordé.

En 1812, il fut tout d'abord battu, le 30 juin, dans la région de Grodno. Il accomplit avec toute l'armée russe la

retraite qui ne prit fin qu'à l'est de Moscou. Mais quand Napoléon dut abandonner la ville sainte de l'Empire pour retraiter à son tour, c'est alors que Platow reparut, qu'il fut grand et qu'avec ses Cosaques il contribua puissamment à désorganiser la Grande Armée. A l'appel de leur ataman, les Cosaques du Don se levèrent. 35.000 cavaliers vinrent se ranger sous les drapeaux. Trois générations de Cosaques, dont les exploits restent légendaires, se trouvèrent rassemblées. Leurs trophées s'élevèrent à 15 drapeaux, 364 canons, 1.166 caissons, 1.000 officiers et 40.000 soldats capturés, et pour embellir la cathédrale de Kazan, à Saint-Petersbourg, ils réunirent plus de 60 pouds d'argent, soit un peu moins d'une tonne, « repris aux Français ». On sait qu'ils faillirent à diverses reprises s'emparer de l'Empereur Napoléon, qui fut sauvé notamment par la présence d'esprit du général Rapp et l'audace des chasseurs à cheval et des grenadiers de la Garde Impériale. Marbot, toujours inexact, a accusé l'ataman Platow d'avoir manqué le maréchal Ney au passage du Dniepr. « Le passage du fleuve opéré, dit-il, les troupes du maréchal Ney se croyaient en sûreté, quand au jour naissant elles aperçurent un bivouac considérable de Cosaques. L'ataman Platow y commandait (?), et comme il avait, selon son habitude (?), passé la nuit à boire, il dormait en ce moment. Or, la discipline est si forte dans l'armée russe que personne n'oserait éveiller son chef ni faire prendre les armes sans ses ordres. Les débris du corps de Ney côtoyèrent donc à une lieue le camp de l'ataman sans être attaqués. On ne vit les Cosaques de Platow que le lendemain... » Il est évidemment inutile de s'attarder à réfuter ce récit invraisemblable.

Le fils de l'ataman Platow fut tué d'un coup de lance au cours de la campagne. Trois des sotnias de Platow et une autre sotnia de Cosaques de la Mer Noire formaient le régiment des Cosaques de la Garde Impériale qui, à Leipzig, se jeta sur la cavalerie française et sauva la vie

à l'Empereur Alexandre I^{er}. Le rôle des Cosaques du Don fut aussi décisif dans cette « bataille des nations ». On connaît la triste célébrité acquise par eux durant la campagne de France, en 1814. Il est vrai qu'on a beaucoup exagéré leurs « crimes ». Des récits comme celui qui suit et auquel Henri Houssaye a accordé créance ne semblent ni complets ni véridiques. Il s'agit de l'envoi des Cosaques à Montmirail. « Il y avait beaucoup de monde dans les rues, raconte un habitant, mais chacun se sauva. Le chef fit donner un coup de caisse et expliqua que l'on pouvait circuler librement. Les Cosaques partirent. Une grande heure après, ils revinrent au nombre de quatre ou cinq cents, chargèrent la foule, frappant de la lance et du sabre, piétinant ceux qu'ils renversaient ; plusieurs personnes furent grièvement blessées. Alors ils descendirent de cheval et arrêtaient une trentaine d'individus. L'un d'eux dépouillé nu fut attaché sur une chaise, les pieds dans un baquet de neige fondue, en face de sa maison, dont il assista au pillage et au bris. Les Cosaques prirent aussi quinze des notables, les mirent nus et leur donnèrent à chacun cinquante coups de knout. Ils déshabillèrent les hommes et les femmes. Moi-même, j'ai été volé par un chef à qui mes habits et mes bottes convenaient. En majeure partie, les filles et les femmes ont été violées, même dans la rue... » Le « témoin » ne paraît pas avoir la moindre idée de ce que représentent, sur un être humain, « cinquante coups de knout ». Mais il en est de ces « témoignages » comme de cet autre qui nous montre un enfant de treize ans capturant seul deux grenadiers russes, immenses gaillards bien armés, et les faisant marcher devant lui, sans autre arme qu'un couteau de boucher !

Certes, à cette époque, les Cosaques du Don ne sont pas encore des guerriers au sens qu'on prête au mot au XIX^e siècle, mais ils ne font pas la guerre plus cruellement que les autres armées européennes et, à coup sûr, ils sont

moins féroces que les Turcs leurs voisins. Tout de même, c'est après une suite d'indéniables incendies et pillages que les Cosaques de Platow arrivèrent à Paris.

L'ataman lui-même reçut partout un accueil chaleureux. Il se rendit ensuite à Londres avec le maréchal Blücher et y fut gratifié d'une épée d'honneur. On le revit à Paris en 1815, après Waterloo. Il n'avait plus que trois années à vivre et il les vécut à Nowo-Tcherkassk, comblé d'honneurs, décoré par tous les souverains de l'Europe. A sa mort, il n'avait que cinquante-trois ans. L'Empereur Nicolas I^{er} immortalisa le souvenir de l'« ataman-cyclone » en faisant ériger un superbe monument sur la place Alexandre, à Nowo-Tcherkassk. Platow y est représenté debout, en uniforme de général, la bourka sur les épaules et le sabre nu. En son honneur, on fit frapper plusieurs médailles et on donna son nom, à la fin du XIX^e siècle, à l'un des deux premiers bateaux qui transportaient les passagers entre Rostow-sur-le-Don et Kertch.

Si l'on doit rappeler que Platow concourut beaucoup à l'évolution et aux progrès des Cosaques du Don, on ne peut non plus laisser dans l'ombre son influence sur le *régiment Atamanskii* — régiment de l'ataman — qui connut, sous son atamanat, des heures glorieuses. Le régiment Atamanskii avait été formé en 1725, au temps de l'ataman Ilovaïski. Sa mission était de se trouver constamment auprès de l'ataman des Cosaques du Don. Régiment d'élite, il devait servir d'exemple aux autres. Sorte de gardes d'honneur, les *Atamantzy*, les Cosaques du régiment de l'ataman, n'accomplirent à l'origine que des besognes commandées par le service intérieur. Mais dès 1802, l'ataman Platow fut autorisé à s'en faire suivre partout où il allait et où les guerres pouvaient le conduire. En temps de guerre, Platow doubla l'effectif de ce corps, qui réunit ainsi un millier de Cosaques et qui, à partir de 1827, fut le *chefski polk* du Tzarévitch. Krassnow a donné une description des *Atamantzy*, qui semble un peu inexacte en ce qui

concerne l'âge et l'aspect de l'ataman Platow, mais irréprochable quant au reste. « Matféi Ivanovitch Platow, écrit-il, déjà d'un certain âge, était courbé sur son cheval de taille moyenne, agitait sa nagaïka et, derrière lui, bien aligné par trois, marchait son régiment héroïque. Tous les Cosaques du régiment Atamanskii portaient alors la barbe et presque tous la portaient jusqu'à la ceinture. Ils étaient vêtus de bleu ciel, coiffés de papakhas, ceinturés par une large cartouchière en maroquin rouge, à laquelle ils suspendaient deux pistolets. Chaque Cosaque portait un long fusil en bandoulière, une nagaïka terminée par une balle de plomb, un sabre au côté et une lance au poing. Les hommes étaient sélectionnés : haute taille, beaux, presque tous ayant les cheveux noirs... »

L'ataman Platow lui aussi était de haute taille. Il avait les cheveux presque bruns, des yeux gris-bleu à fleur de tête, très vifs et perçants. Son visage était agréable, affable, sa stature droite et svelte, sa démarche légère et sa prestance majestueuse. Il avait des mots que les Cosaques du Don conservèrent comme autant d'axiomes : « *Pour le Cosaque du Don, le cheval est un ami, le sabre une distraction. Mais s'il lui prend d'être amoureux, le Cosaque n'est plus un Cosaque...* » Et ceci : « *Nous ne sommes pas nés pour nous promener dans des parcs et rester assis sur des coussins de velours... Notre mission est de nous promener dans les steppes, dans les marais et de nous asseoir dans des huttes ou, mieux encore, sous le ciel, afin de nous habituer à l'ardeur du soleil et à toutes les intempéries... C'est ainsi que nous demeurons des Cosaques du Don...* » Quand il revint dans sa patrie, chez les Dontzy, après la bataille de Waterloo, il s'arrêta sur un tertre devant Nowo-Tcherkassk. Regardant la ville, il vit les croix des églises qui brillaient, fit trois grands saluts, s'agenouilla, inclina son front vers le sol, pria, se releva et dit aux Cosaques qui se pressaient à sa rencontre : « *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts et paix sur la terre ! J'ai servi le Tzar et j'ai suffisamment erré à l'étranger.* »

moins féroces que les Turcs leurs voisins. Tout de même, c'est après une suite d'indéniables incendies et pillages que les Cosaques de Platow arrivèrent à Paris.

L'ataman lui-même reçut partout un accueil chaleureux. Il se rendit ensuite à Londres avec le maréchal Blücher et y fut gratifié d'une épée d'honneur. On le revit à Paris en 1815, après Waterloo. Il n'avait plus que trois années à vivre et il les vécut à Nowo-Tcherkassk, comblé d'honneurs, décoré par tous les souverains de l'Europe. A sa mort, il n'avait que cinquante-trois ans. L'Empereur Nicolas I^{er} immortalisa le souvenir de l'« ataman-cyclone » en faisant ériger un superbe monument sur la place Alexandre, à Nowo-Tcherkassk. Platow y est représenté debout, en uniforme de général, la bourka sur les épaules et le sabre nu. En son honneur, on fit frapper plusieurs médailles et on donna son nom, à la fin du xix^e siècle, à l'un des deux premiers bateaux qui transportaient les passagers entre Rostow-sur-le-Don et Kertch.

Si l'on doit rappeler que Platow concourut beaucoup à l'évolution et aux progrès des Cosaques du Don, on ne peut non plus laisser dans l'ombre son influence sur le régiment *Atamanskii* — régiment de l'ataman — qui connut, sous son atamanat, des heures glorieuses. Le régiment *Atamanskii* avait été formé en 1725, au temps de l'ataman Ilovaïski. Sa mission était de se trouver constamment auprès de l'ataman des Cosaques du Don. Régiment d'élite, il devait servir d'exemple aux autres. Sorte de gardes d'honneur, les *Atamantzy*, les Cosaques du régiment de l'ataman, n'accomplirent à l'origine que des besognes commandées par le service intérieur. Mais dès 1802, l'ataman Platow fut autorisé à s'en faire suivre partout où il allait et où les guerres pouvaient le conduire. En temps de guerre, Platow doubla l'effectif de ce corps, qui réunit ainsi un millier de Cosaques et qui, à partir de 1827, fut le *chefski polk* du Tzarévitch. Krassnow a donné une description des *Atamantzy*, qui semble un peu inexacte en ce qui

concerne l'âge et l'aspect de l'ataman Platow, mais irréprochable quant au reste. « Matféi Ivanovitch Platow, écrit-il, déjà d'un certain âge, était courbé sur son cheval de taille moyenne, agitait sa nagaïka et, derrière lui, bien aligné par trois, marchait son régiment héroïque. Tous les Cosaques du régiment *Atamanskii* portaient alors la barbe et presque tous la portaient jusqu'à la ceinture. Ils étaient vêtus de bleu ciel, coiffés de papakhas, ceinturés par une large cartouchière en maroquin rouge, à laquelle ils suspendaient deux pistolets. Chaque Cosaque portait un long fusil en bandoulière, une nagaïka terminée par une balle de plomb, un sabre au côté et une lance au poing. Les hommes étaient sélectionnés : haute taille, beaux, presque tous ayant les cheveux noirs... »

L'ataman Platow lui aussi était de haute taille. Il avait les cheveux presque bruns, des yeux gris-bleu à fleur de tête, très vifs et perçants. Son visage était agréable, affable, sa stature droite et svelte, sa démarche légère et sa prestance majestueuse. Il avait des mots que les Cosaques du Don conservèrent comme autant d'axiomes : « *Pour le Cosaque du Don, le cheval est un ami, le sabre une distraction. Mais s'il lui prend d'être amoureux, le Cosaque n'est plus un Cosaque...* » Et ceci : « *Nous ne sommes pas nés pour nous promener dans des parcs et rester assis sur des coussins de velours... Notre mission est de nous promener dans les steppes, dans les marais et de nous asseoir dans des huttes ou, mieux encore, sous le ciel, afin de nous habituer à l'ardeur du soleil et à toutes les intempéries... C'est ainsi que nous demeurons des Cosaques du Don...* » Quand il revint dans sa patrie, chez les Dontzy, après la bataille de Waterloo, il s'arrêta sur un tertre devant Nowo-Tcherkassk. Regardant la ville, il vit les croix des églises qui brillaient, fit trois grands saluts, s'agenouilla, inclina son front vers le sol, pria, se releva et dit aux Cosaques qui se pressaient à sa rencontre : « *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts et paix sur la terre ! J'ai servi le Tzar et j'ai suffisamment erré à l'étranger.* »

Maintenant, je rentre dans ma patrie et je prie Dieu qu'il accorde à mes os de reposer dans la terre de nos aïeux. »
Puis il prit une poignée de terre, de cette terre du Don vers laquelle il revenait chargé de gloire, et il la baisa avec force.



Pavel Iakowlévitch, seigneur de Rennenkampf, n'était pas plus que Souvorow originaire du Don, mais il augmenta lui aussi le prestige de ces Cosaques au début du XIX^e siècle. L'histoire n'offre certainement pas d'autre exemple d'officier qui franchit tous les échelons de la hiérarchie jusqu'à celui de général, redevient soldat à cinquante-neuf ans et de nouveau parcourt les étapes de la carrière pour redevenir général... Né au château de Helmet, en Livonie, le 7 mars 1790 (il mourut à Saint-Petersbourg le 25 décembre 1857), il fut d'abord fonctionnaire, géomètre au ministère des domaines de la Couronne (1810) et fut promu registrateur de collègue en 1811. En 1812, il demanda sa révocation pour s'engager dans l'armée. Nommé « guide de colonne » dans la suite de Sa Majesté Impériale, section du quartier-maître (qui représentait alors l'état-major général de l'armée), il obtint la même année le grade d'enseigne après avoir participé à la bataille de Borodino (La Moskowa) et, en 1813, pour s'être distingué à Bautzen, celui de sous-lieutenant. Il fit la campagne de 1814, reçut la Légion d'honneur du Roi Louis XVIII et, en 1815, fut transféré à l'État-Major général de la Garde Impériale récemment formé.

En 1816, adjoint à l'ambassade du général Iermolow qui se rend en Perse, il rédige une étude géographique sur l'itinéraire suivi et effectue le premier nivellement barométrique (1818) des monts du Caucase, entre Mozdok et Tiflis, puis il lève les plans de la Transcaucasie. Entre temps, il franchit tous les grades en servant au Caucase, et en 1824, promu colonel, il devient chef d'état-major du



PAVEL IAKOWLÉVITCH DE RENNENKAMPF
Général de la Suite de l'Empereur
Chevalier de Saint-Georges

prise de Kars. Quand Rennenkampf entra le premier dans la place, le Cosaque qui le suivait immédiatement s'empara du drapeau des défenseurs turcs en poussant des cris de « hourra ! » L'année précédente, pendant la guerre russo-persane, c'étaient aussi des Cosaques du Don qui s'emparèrent avec lui de la forteresse d'Abbas-Abada. Ils étaient avec lui dans toutes les manœuvres qui précédèrent cette opération et il les conduisit à la victoire contre la cavalerie persane aussi bien que contre les fortifications. Mais l'une des belles pages de l'histoire des Cosaques du Don est celle qui conserve le souvenir de la conquête de l'Osséthie en 1830, où les Cosaques du 12^e régiment de Léonow se distinguèrent particulièrement.

Partis de Tzkhinvale le 19 juin, ils atteignaient le lendemain Djava et, le surlendemain, les gorges de Kechelt. Ayant franchi les passes difficiles du mont Larra, ils traversèrent Gamada, Bikvousmi et Dadonoste, rencontrant partout des obstacles dangereux. Un soulèvement général secouait l'Osséthie, et il fallait lutter avec les Ossèthes dans leurs montagnes abruptes d'où les défenseurs faisaient rouler des cascades de blocs de pierre. Pourtant, dès le 25 juin, quelques tribus étaient déjà soumises, mais il restait à vaincre la plus puissante, celle des Kobyss-Chvilli, et bien d'autres avec elle, notamment celle des Kotch-Chvilli. On rencontra une ferme résistance devant la forteresse de Kola bâtie sur une montagne abrupte. Les Cosaques manquant d'artillerie pour la réduire, on tenta de s'en emparer d'assaut, mais il fallut reculer. On attendit la nuit et on l'entoura alors, de tous côtés, d'énormes feux de bois sec. Les Ossèthes résistèrent néanmoins. Seul un petit groupe d'une dizaine d'hommes tenta de se frayer un passage. La plupart de ces guerriers trouvèrent la mort, un seul fut fait prisonnier. Quant à la garnison, elle refusa de se rendre et périt brûlée vive. La mesure produisit son effet et il devint possible d'entamer des pourparlers avec les forces armées des autres tribus,

qui finirent par se soumettre. Le 1^{er} juillet, Rennenkampf et ses Cosaques revenaient à Djava. La gorge de Kechelt ne bronchait plus. On s'attaqua aux gorges plus profondes de la Grande Liatkhya, repaire des Magrandoletzy. La victoire sourit encore ; après quoi on soumit les tribus de Kochine, de Rokk et de Djamir. Le 12 juillet, l'Osséthie entière était conquise et pacifiée. Les Cosaques, dit un rapport officiel, avaient surmonté avec fermeté tous les obstacles et combattu sur des lieux que les voyageurs les plus audacieux n'avaient jamais pu atteindre et où jamais personne ne s'était risqué. La conquête s'était opérée en trois semaines !

Treize ans plus tard, sous les ordres du même général de Rennenkampf, les Cosaques du Don furent mêlés aux opérations qui assurèrent à la Russie la possession du Daghestan. Ce fut surtout le 38^e régiment du Don qui s'y distingua, soumettant Chamkhali, luttant contre Schamyi, les Gherghentzy et d'autres tribus. En janvier 1844, avec quelques centaines de Cosaques, Rennenkampf marcha contre Mehmet-Cadi qui disposait de 8.000 hommes. Il engagea néanmoins le combat, sut tourner et envelopper son adversaire par une habile manœuvre et le vaincre à Bérikey. Une sotnia de Cosaques du Don tint tête, à elle seule, à deux tribus fortes chacune de 3.000 combattants. Depuis Derbent, tous les points importants du Daghestan, tels Kayakent, Mourega, Bachly, etc., furent soumis. La plus redoutable de toutes les tribus du Daghestan, celle de Bachly, avait demandé grâce au général de Rennenkampf, dès la fin du mois de janvier. A la mi-février, le territoire se trouvait pacifié.



L'ataman Baklanow fut aussi un héros des Cosaques du Don. Son nom ne se rattache pas à de grandes batailles, mais il symbolise les dernières années des guerres du

Caucase, de 1850 à 1859. Les Caucasiens appelaient Iakow Pétrovitch Baklanow *Chaitan* — *Le Diable*, — et Schamyl, qui le redoutait, disait de lui : « *Où l'oiseau peut passer et le serpent ramper, là est le chemin de Baklanow...* » Cavalier de taille « colossale », monté sur un « énorme cheval blanc », on l'admirait dans les combats, sabre au clair, étincelant, sa tunique en peau de mouton débraillée, sa grande papakha rejetée en arrière, cheveux ébouriffés, favoris longs, flottant au vent, et ses hommes le trouvaient « indescriptiblement beau » — *niéopissouiémo krassiv*. En fait, son visage était marqué par la petite vérole, mais il respirait la force et l'audace.

— Hé ! disaient les Cosaques du Don, le voilà, notre Baklanow ! Il ne faut pas s'étonner que les Caucasiens fuient un tel diable (que Dieu nous pardonne !) comme le diable lui-même fuit l'encens... »

Iakow Pétrovitch Baklanow, Cosaque du Don, naquit le 15 mars 1809 et mourut le 18 janvier 1873. Son père, de simple Cosaque, s'était élevé jusqu'au grade de colonel. Quant à lui, à peu près illettré, il entre en 1825, avec le grade d'ouriadnik, au régiment Popow et suit les cours de l'école du district de Féodossia. En 1828, il passe khoroundji. La guerre de Turquie commence... Il y est envoyé en qualité d'officier chargé de porter un message au Grand-Duc Michel Pawlovitch, à Brailow. Il y arrive le jour de l'assaut et, sur sa demande, est nommé dans le détachement des volontaires qui marchaient devant les colonnes d'assaut. Il participe ensuite à plusieurs combats, se signale lors de la traversée de la Kamtchik qu'il franchit le premier et est fait commandeur de l'Ordre de Sainte-Anne « pour sa bravoure ». En 1831, il se trouve avec le régiment Popow sur le Prout et, en 1834, il est désigné pour le régiment Jirou des Cosaques du Don cantonné au Kouban avec les troupes cosaques des lignes du Kouban, du Khoper et de Stavropol.

La première expédition sérieuse, qui marqua le début de

la célébrité de Baklanow au Caucase, se place en 1836. Elle avait pour but de détruire des aouls, des villages, au delà du Kouban, entre les rivières Pseffir, Laba et Belaya. Baklanow se distingua à l'assaut d'un aoul et y reçut une grave blessure à la tête. Néanmoins, il se comporta brillamment, le 4 juillet de la même année, en poursuivant pas à pas des Caucasiens quatre fois plus nombreux sur une longueur de dix verstes, entre la Tchamlik et la Laba. Il y supporta douze attaques, dépensa toutes ses cartouches et pour finir, choisissant un moment propice, attaqua à son tour à la lance, bouscula l'adversaire et le poursuivit sur une distance de quinze verstes, le détruisant presque complètement.

Fait chevalier de l'Ordre de Saint-Wladimir, il est transféré au 41^e régiment du Don et promu essaoul. Au printemps de 1839, il passe au régiment d'instruction du Don et, en 1841, au 6^e régiment Rodionow, près de la frontière russo-prussienne. Plus tard, en automne 1844, il est promu starchine et, au printemps 1845, envoyé de nouveau au Caucase, au 20^e régiment du Don posté sur le flanc gauche de la ligne du Caucase. Alors commence le rapide avancement de Baklanow. Ses extraordinaires qualités de partisan trouvent à s'employer brillamment. Il devient la terreur des Caucasiens qui, outre *Chaitan*, le surnomment *Bokliou* et *Dadjale* — Satan — et ces noms entreront dans la légende à la faveur des chansons populaires tchetchènes... Jusqu'en 1853, Baklanow devenu commandant du 20^e Cosaques du Don prend aux Caucasiens 12.000 bêtes à cornes et 40.000 moutons. Aucune expédition adverse ne s'en retournait impunie, si bien que les Caucasiens durent abandonner leurs raids. Le 20^e régiment regagna le Don, mais le prince Worontzow, désireux de conserver le glorieux partisan au Caucase, fit des démarches et obtint pour lui le commandement du 17^e régiment de Cosaques du Don. En participant avec éclat à toute une série d'expéditions, Baklanow fut très

gravement blessé d'une balle au fémur. L'os était atteint, et cette blessure fit renaître l'espoir chez ses adversaires, qui pensaient être délivrés à jamais de leur vainqueur. Mais sa santé de fer reprit le dessus.

En février 1852, sur l'ordre du commandant du flanc gauche de l'armée du Caucase, il achève la trouée de la fortification de Kourine, sur la Mitchik, avec trois bataillons et quatre canons. Le 17 février, il se trouve avec deux de ses sotnias sur les crêtes de Kotchkal. Son régiment était au repos. Les éclaireurs annoncent que Schamyl, avec 25.000 hommes postés au delà de la Mitchik, veut couper le chemin de retraite des Cosaques. A la nuit, Baklanow rassemble cinq compagnies d'infanterie, six sotnias et deux canons ; par un adroit mouvement, il parvient à tromper la vigilance de Schamyl, passe avec son détachement à travers ses lignes, sur un terrain sauvage et difficile, et se joint au général Bariatinski. A l'arrière-garde de ce général, il se livre ensuite à de nouveaux exploits et l'Empereur le fait chevalier de l'Ordre de Saint-Georges.

En février 1853, le général Bariatinski devait passer sur l'autre rive de la Mitchik où se trouvait Schamyl avec 40.000 hommes. Le succès de l'entreprise était douteux et pouvait coûter d'énormes pertes. Aussi décida-t-on de tenter un mouvement tournant, qui fut confié à Baklanow avec un détachement de trois bataillons de Cosaques du Don du 17^e régiment, un demi-régiment de dragons et huit canons. Mettant à profit un épais brouillard, le terrain boisé et fortement coupé, Baklanow apparut brusquement sur le flanc droit de l'adversaire, le força à la retraite et permit ainsi au général Bariatinski d'effectuer le passage de la Mitchik avec des pertes insignifiantes. La même année, devenu général, Baklanow fut nommé chef de la cavalerie du flanc gauche de la ligne du Caucase et, en mai 1855, sur l'ordre de l'aide-de-camp-général Mouraviev, prit le commandement de la cavalerie irrégulière du

détachement du général-lieutenant Brimmer, qui avait franchi la frontière turque et s'était concentré au nord de Kars, à Adjan-Kalé. Les Cosaques de Baklanow, constamment sur leurs gardes, rôdaient autour de la forteresse. Pas un seul troupeau conduit au pâturage, pas un seul groupe se rendant au fourrage ne leur échappaient. Baklanow lui-même ne connaissait point de repos, passant les journées sur le terrain et, les nuits, quittant souvent le camp, il se faufilait, soit seul, soit avec deux ou trois Cosaques, sous les fortifications turques pour vérifier en personne les renseignements des éclaireurs et étudier le terrain... Les Turcs, qui connaissaient le « menaçant général », l'avaient surnommé Baklan Pacha et Batman Klitch.

La veille de l'assaut de Kars, mis à la disposition du général Bazine qui devait avec sa colonne s'emparer des hauteurs de Tchakma, Baklanow contribua énergiquement au succès de cette opération en occupant successivement trois redoutes et en capturant les pièces d'artillerie qui s'y trouvaient. Seule l'absence de forces fraîches l'arrêta... Lors de la retraite générale, il sortit le dernier des redoutes. Sur son ordre, les Cosaques placèrent sur les chevaux les pièces qu'ils pouvaient transporter et détruisirent les autres, emportant d'autre part deux drapeaux et douze fanions. Sur 7.000 hommes, il n'en perdit que 476, mais il fut contusionné à la tête par un boulet. Malgré cela, il resta à la tête de sa troupe. Un peu plus tard, perché sur un monticule, il aperçoit un bataillon commandé par le lieutenant-colonel Kauffmann qui s'est frayé un chemin à travers les lignes ennemies pour se joindre à lui. Il voit aussi que ce bataillon, qui s'engage sur la route en face de la hauteur de Bachibouzouk, va tomber dans une embuscade. Suivi de sa batterie, Baklanow s'élance, galope à l'aide de Kauffmann et ouvre un feu si violent sur les Turcs que ceux-ci s'enfuient. Peu après il recevait la grand-croix de l'Ordre de Sainte-Anne.

Après la reddition de Kars, il va se reposer à Nowo-Tcherkassk. Mais le 2 février 1857, il est une fois de plus nommé ataman de campagne des régiments de Cosaques du Don au Caucase et s'acquitte si bien de ses fonctions que, en février 1860, on le gratifie d'une rente annuelle de 1.500 roubles, avant de le nommer, deux mois plus tard, général-lieutenant. En 1863, l'insurrection polonaise le trouve à la tête des régiments de Cosaques du Don cantonnés dans la circonscription militaire de Wilna. Il seconde activement Mouraview, sème la terreur parmi la population et des récits exagérés circulent sur sa soi-disant cruauté, alors que, secrètement, il prend à cœur le sort des familles des déportés et leur vient en aide autant qu'il le peut. Après 1867, il vécut à Saint-Pétersbourg où il mourut pauvre. Les Cosaques du Don l'enterrèrent à leurs frais et lui élevèrent un monument.

On évoque souvent l'histoire du fanion de Baklanow. Certain jour, au Caucase, un colis expédié, Dieu sait par qui, arriva du Don. On l'ouvrit. Destiné à l'ataman Baklanow, il contenait un drapeau noir portant au centre un crâne humain et deux tibias. Autour se trouvaient brodées les paroles suivantes : « *Je crois à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Ainsi soit-il !* » Quand ce drapeau flotta pour la première fois devant les Cosaques, son aspect lugubre les indisposa. Cette impression défavorable se dissipa quand les Cosaques constatèrent que le nouvel emblème de leur ataman semait la terreur parmi les Tchetchènes. Baklanow ne se sépara plus de son fanion que l'Empereur Nicolas II remit au 17^e Cosaques du Don, qui portait le nom de Baklanow et dont les hommes avaient la tête couverte d'une papakha ornée d'un crâne et de deux tibias...

Les Cosaques disaient de Baklanow : « Avec un pareil chef, on n'a pas besoin de père. As-tu besoin de quelque chose ? Va droit à lui. Il t'aidera et de son argent et de ses conseils. Il ne regrettera rien pour toi et ôtera jusqu'à



IAKOW PÉTROVITCH BAKLANOW
Ataman des Cosaques du Don
Chevalier de Saint-Georges

sa chemise pour te la donner. Mais en service, sois sur tes gardes : ne crains pas les Caucasiens, mais crains ton asmodée... Un pas en arrière et tu serais haché menu... » Longtemps aussi on cita, chez les Cosaques du Don, ces paroles de Baklanow : « Prouve aux ennemis que toutes tes pensées ne sont pas pour ta vie, mais pour la gloire et l'honneur des Cosaques du Don ! » — « Stanitchniki ! compagnons ! J'arrive du pays natal et je vous apporte son salut. Le Don vous lègue de lutter un contre dix et de faire honneur à votre bras. » — « Frères ! le temps est proche... Je serai parmi vous et je vous conduirai au combat, au cri légendaire d'Iermak : Dieu avec nous !

CHAPITRE IX

LES COSAQUES DU KOUBAN

Au nord des monts du Caucase, les Cosaques du Kouban occupaient la région comprise entre le gouvernement de Stavropol et le Terek, la chaîne caucasienne et le district de la Mer Noire, la Mer d'Azow et le territoire des Cosaques du Don. Iékatérinodar — littéralement *présent de Catherine* — l'Impératrice Catherine la Grande ayant fait don de ces terres aux Cosaques par son édit de 1792, était la capitale de ce Voïsko qui, divisé en sept cercles : Iékatérinodar, Maïkop, Iéïsk, Temriouk, Caucase, Laba et Batalpachinskaya, devait en partie son origine à d'anciens Zaporogues réfugiés sur ce territoire et à des Cosaques de la Mer Noire. Mais il faisait remonter son ancienneté à l'année 1696, car les Cosaques du Kouban prétendaient descendre également des Cosaques du Khoper, anciens Cosaques du Don ayant pris part au siège d'Azow en 1696. Sous le vocable de *Voïsko des Cosaques du Kouban*, il ne datait pourtant que de l'année 1860. Auparavant, de 1832 à 1859, Cosaques du Kouban et Cosaques du Terek n'avaient constitué qu'une seule armée : le *Voïsko du Caucase*. Quant à leur langage, les Cosaques du Kouban parlaient le dialecte petit-russien, la population cosaque de souche étant d'origine petite-russienne, bien que de nombreuses peuplades venues de différentes parties de la Russie se fussent jointes à ces Petits-Russiens.

Les tout premiers Cosaques apparus sur le Kouban furent les fuyards nekrassowtzy, du nom du Cosaque Nekrassow, compagnon de l'émeutier Boulavine (1707), qui se réfugièrent chez les Caucasiens : Tcherkesses, etc. Le gouvernement du Tzar tenta plusieurs fois de ramener ces fuyards à l'intérieur de la Russie, mais les nekrassowtzy, malgré d'officielles promesses de pardon, redoutaient des représailles et ils demeurèrent au Kouban, retenant prisonniers les envoyés du souverain et allant jusqu'à maltraiter leurs atamans qui prenaient le parti du gouvernement. Ils tinrent bon assez longtemps, puis, en définitive, une partie d'entre eux rentra en Russie et leurs descendants concoururent à la formation du Voïsko des Cosaques d'Azow, tandis que l'autre partie se réfugiait en Turquie.

Lorsque la frontière entre la Russie et la Turquie fut, en 1783, fixée à la ligne du Kouban, les stanitzas et forteresses qui défendaient la limite méridionale de l'Empire se trouvèrent trop éloignées de la nouvelle ligne avancée, qu'on donna à garder aux Cosaques du Khoper, lesquels s'étaient grossis, depuis 1767, de Persans et de Kalmouks baptisés. Puis, quand le prince Potiemkine eut créé le Voïsko des Cosaques de la Mer Noire avec les anciens Zaporogues qui s'étaient distingués à Ismaïl et à Otchakow, on déporta peu à peu les Cosaques de cette armée vers le Kouban. Avant d'émigrer dans cette région, les *Tchernomortzy*, Cosaques de la Mer Noire, envoyèrent des délégués à l'Impératrice Catherine II et, au cours de l'audience qu'elle leur accorda, la souveraine entendit cette promesse solennelle prononcée par le chef de la députation : « Nous élèverons des villes, nous peuplerons des villages et nous assurerons la défense des frontières. Notre dévouement et notre zèle pour Toi et notre amour pour la Patrie demeureront éternellement, Dieu tout-puissant en est témoin ! » En fait, ils tinrent parole, eux et leurs descendants, jusqu'à la chute de la monarchie impériale.

Une partie de ces Cosaques était arrivée au Kouban

par terre, une autre par mer. Ils formaient un total de 12.600 hommes. En deux ans, il en vint encore 20.000, suivis de leurs familles, pour occuper la rive droite du Kouban, de Taman à la Laba, sur une longueur de 260 verstes. Ils y fondèrent quarante villages, établirent soixante postes et environ cent piquets. Mais le mouvement ne s'arrêta pas là. En 1794, les Cosaques portèrent la limite d'occupation sur le cours moyen du Kouban, en y établissant mille familles de Cosaques du Don dans six nouvelles stanitzas autour des forteresses d'Oust-Labinskaya, de Kavkazskaya, de Grigoripolskaya, de Protchnokhoperskaya et en construisant les forteresses de Temuoleski et de Vorowskoleski. Le régiment du Caucase se trouva ainsi formé par les combattants de ces diverses stanitzas, aux côtés desquels se serrèrent des soldats retraités. En 1802, des paysans fuyards et des raskolniki du gouvernement d'Iékaterinoslaw augmentèrent encore les effectifs de ces Cosaques, et à partir de cette époque le Voïsko du Kouban comprit le régiment du Khover (519 Cosaques), celui du Kouban (501 Cosaques) et les Cosaques de la Mer Noire (9.000, stationnés sur le cours inférieur et moyen du Kouban). D'autre part, les Russes avaient progressé jusqu'aux sources du Kouban et, au nombre de 3.000, avaient défait les 50.000 Turcs de Batal-Pacha.

En outre, les Cosaques de la Mer Noire disposaient d'une flottille de légères embarcations à rames, armées de canons. Ainsi, en 1799, le ministère de la Marine demandait un crédit de 620.103 roubles 40 kopeks $\frac{3}{4}$ pour la construction de cinquante embarcations, un yacht et cinq chaloupes. En 1800, le même ministère envisageait la construction, toujours sur le Khover, d'une frégate, de trente yoles, de dix batteries flottantes, de deux grands canots et de deux brigantines.

L'Ordre pour le bien public, règlement concernant les Cosaques du Kouban, avait été composé en 1794. La même année, deux régiments prenaient part aux luttes en Pologne.

En 1796, deux autres partaient combattre en Perse. En 1801, le Voïsko comptait déjà quarante stanitzas gouvernées par des atamans : en tout 32.637 âmes, dont 9.131 femmes et enfants. Sur 3.429 Cosaques du service actif, 1.217 cavaliers surveillaient les frontières, 506 étaient inscrits à la flottille, 811 se chargeaient du maintien de l'ordre à l'intérieur du Voïsko et 995 étaient fantassins. (Par « fantassins », il faut entendre les *plastounes* qui « poussaient la patience jusqu'à se cacher sous l'eau parfois pendant des heures entières, dans les rivières ou les marais, respirant au moyen d'un long roseau arrivant à la surface, pour échapper à toutes les recherches pendant le jour. »)

En 1860, par un rescrit, l'Empereur Alexandre II créait le *Voïsko des Cosaques du Kouban* dont les frontières continuaient à progresser au sud, du fait de la conquête du Caucase. Les Cosaques devaient donc abandonner leurs terres pour occuper celles des musulmans et l'idée leur en était déjà fort pénible. Aussi le Tzar tenait-il compte de cet état d'esprit dans le document de 1860 : « Une émigration en avant de nos lignes ne peut pas ne pas être douloureuse, déclarait-il, mais cette émigration est un sacrifice consenti par mes fidèles sujets pour le bien de la Patrie. La classe cosaque est destinée, dans la vie de l'Empire, à sauvegarder les frontières du pays... Durant près d'un siècle, les Voïskos cosaques, les anciens Cosaques de la Mer Noire et les Cosaques de la ligne (la ligne du Caucase), avec l'aide des Dontzy et des Cosaques de la Petite-Russie, ont agi de concert en vue de conquérir et de soumettre les tribus hostiles. Dans les derniers temps surtout, ils ont rendu de grands services, repoussant peu à peu l'ennemi au delà des monts et peuplant les terres qu'il abandonnait... Afin d'immortaliser leurs vaillants exploits sur les rives du Kouban et du Terek, tenant également compte du nouveau partage du pays du Caucase, j'ai considéré comme utile de former, avec les Cosaques de la Mer Noire et

de la ligne, deux Voïskos cosaques : celui du Kouban et celui du Térék, d'après les noms des fleuves glorifiés par leurs séculaires actions d'éclat. Maintenant, avec l'aide de Dieu, la conquête du Caucase touche à sa fin... L'honneur de l'accomplissement de cette glorieuse tâche revient surtout aux Cosaques du Voïsko du Kouban, aux unités de base du nouveau Voïsko, nouveau sous ce vocable, mais célèbre par les souvenirs historiques... C'est ce dernier effort, cet immense exploit politique que, Moi et la Russie, nous attendons de lui.»

A la même date, le Voïsko des Cosaques du Kouban devait mettre sur pied, en temps de guerre : vingt-trois régiments de Cosaques à cheval, treize bataillons de plattounes, cinq batteries à cheval, et fournir en tout temps deux escadrons pour l'escorte de l'Empereur.

La population s'accrut rapidement après la formation du Voïsko. De 1861 à 1871, cent cinquante nouvelles stanitzas furent créées, qui groupèrent 155.400 âmes. En 1872, encore 84.100, puis encore 200.000 jusqu'en 1880, et, de 1880 à 1885, 537.000. Après cela, la vague d'immigration s'apaisa.

Quand le Voïsko eut trouvé sa forme définitive, la superficie des terres se chiffrà par 8.783.000 déciatines, dont un peu plus de six millions appartenaient en propre aux Cosaques. Avant la publication du règlement de 1869 sur l'organisation des stanitzas cosaques, les Cosaques du Kouban labouraient autant de terres qu'ils pouvaient, sans méthode ni ordre. En 1869, on délimita la région et chaque Cosaque en service reçut un lot de 30 déciatines. En 1870, on procéda à un nouveau partage suivant ce système : au général, 1.500 déciatines ; au colonel, 400 ; au voïskovoï starchina, 300 ; aux essaouls, podessaouls et sotniks, 200 ; aux khoroundjis, 100, à titre de bien personnel. Mais sans capitaux pour les mettre en culture, les terres du Kouban étant d'ailleurs sans grande valeur, les

Cosaques vendirent généralement leurs lots à la population non cosaque. Toutefois, par son édit de 1889, l'Empereur Alexandre III reconnut au Voïsko la propriété des terres occupées au delà du Kouban en 1862. A partir de cette époque, aucune population cosaque ne posséda davantage de bétail que celle du Kouban, qui en entretenait cinq millions et demi de têtes. De plus, les pétroles d'Ilksa furent affermés par le Voïsko à une société. Une autre exploitait une mine de plomb argentifère et le sous-sol contenait des gisements de fer, de charbon, de salpêtre, des carrières de marbre, de granit, de phosphore, d'albâtre... Enfin, les Cosaques du Kouban affermaient les riches marais salants de la côte de la mer d'Azow. Le montant du capital du Voïsko était évalué à plus de vingt millions de francs-or ; celui des stanitzas à plus de six millions. Rapidement, le Kouban se développa et devint l'un des « greniers à blé » de la Russie. Son terrain fertile, ses terres riches en toutes sortes de produits, son climat doux et surtout le caractère en partie maritime de la province en facilitèrent l'exploitation. L'homme n'avait guère besoin de peiner pour bien vivre.



Si, de bonne heure, la ligne du Kouban avait exigé un prompt renforcement des forces cosaques qui la défendaient, c'est qu'elle était destinée à arrêter les raids et les incursions d'un adversaire aussi cruel qu'inlassable guerrier et qui vivait, non pas au loin, mais seulement sur la rive opposée du Kouban. Avec cela, cet adversaire recevait l'assistance de puissances étrangères pour lui permettre de poursuivre une guerre qui dura plus d'un demi-siècle. C'est ainsi que, dans la Transkoubanie et dans tout le Caucase septentrional, on décelait continuellement la présence d'agents britanniques, et quelquefois français, qui, à prix d'or, incitaient les Caucasiens à lancer de nou-

velles attaques contre les Russes. Il faut dire que ces agents ne rencontraient guère de difficultés, car les Caucasiens, selon leur état d'esprit et leur foi, considéraient comme un devoir de piller et d'exterminer les *giaours*, sans oublier, cependant, qu'il était prudent de ne les attaquer que lorsqu'ils étaient faibles en nombre. Et, toujours en s'autorisant de leur religion, ils vendaient les prisonniers russes sur le marché aux esclaves d'Anapa. Enfin, ce qui contribuait à augmenter leur audace, c'était la défense bizarre faite par Saint-Petersbourg aux Cosaques de traverser le Kouban, même dans le but justifié de reprendre aux Tcherkesses bétail et prisonniers. Décision vraiment incompréhensible et inexplicable, car les Caucasiens ne reconnaissaient que la force et seule la crainte de cette force pouvait les obliger à se soumettre. Trait caractéristique : jamais un Caucasien n'aborda ouvertement un Cosaque pour se battre avec lui en combat singulier.

Lors de la nomination de l'ataman Boursak, la situation changea. En 1800, après un raid audacieux des Tcherkesses sur Iékatérinodar, qu'ils faillirent même détruire, il réussit à faire annuler par Saint-Petersbourg la fameuse interdiction de traverser le Kouban. Alors les Caucasiens se rendirent aussitôt compte de la force des Cosaques. Ils n'osèrent plus s'aventurer à les attaquer en masse et seuls de petits détachements s'approchèrent parfois jusqu'à la rive russe. Mais c'était le tour des Cosaques de ne plus laisser de repos à leurs adversaires. La lutte entre eux et les Tcherkesses allait durer soixante ans, aussi longtemps que la conquête du Caucase. Et durant cette grande période, l'un des principaux mérites des Cosaques consista à attirer et à fixer tout un peuple du Caucase, celui des Adigues, laissant de cette manière toute liberté d'action aux troupes de l'armée régulière russe sur le territoire qu'en braves Koubantzy, ils couvraient vaillamment.

Ils devaient, en effet, se trouver sans répit sur leurs gardes. Leur ligne de défense se situait loin de leurs villages. Les fortifications du haut et du bas Kouban étaient défendues chacune par 25 à 30 ou 50 à 60 Cosaques, selon le cas. Chaque fortification se composait d'une isba entourée de fossés et d'une haie épineuse. Entre les fortifications, des tranchées, avec, de place en place, des postes d'observation. « Dès le matin, le Cosaque de garde montait au poste d'observation et fixait le Kouban de son œil perçant. A la tombée de la nuit, les Cosaques gagnaient la rive après avoir mis pied à terre et se couchaient dans les endroits les plus dangereux. En outre, des cavaliers patrouillaient continuellement le long des sentiers de la rive. Telle était, en tout temps de l'année, la vie nocturne de la ligne. » Enfin, on remarquait des patrouilles non seulement sur les rives du Kouban, mais sur le fleuve même, où « voguaient des piquets » créés par l'ataman Boursak.

Cette existence que la mort menaçait constamment et qui exigeait une tension extraordinaire de toutes les facultés humaines forgea aux Cosaques du Kouban un caractère qui leur devint propre. Puis, à vivre au contact des peuples qui les menaçaient ou qu'ils menaçaient, ils en arrivèrent à adopter un grand nombre de leurs habitudes. S'ils restèrent « de vrais Russes dans le fond de leur âme, croyant en Dieu et honorant leur Tzar », comme le dit Sinéokow, il est indéniable qu'à eux seuls les Cosaques du Kouban formaient un peuple à part. Pendant les guerres du Caucase, leur tenue différait peu de celle de leurs adversaires. « Rien d'aussi pittoresque », assure encore Sinéokow, qu'un Cosaque du Kouban, un jour de fête. Aux épaules, un *kountouch*, espèce de veste de couleur rouge ; les *charovarii*, le pantalon, aussi larges que la mer Noire ; la ceinture en vrai lamé brodé, avec des pierres précieuses ; les bottes rouges aux pointes relevées ; la *papakha* haute en peau de mouton, avec un fond rouge ; à la ceinture, une paire de pistolets et le poignard orné

d'argent ; fusil léger et tirant loin ; le sabre, trophée conquis sur janissaire turc ou un Tcherkesse ; le cheval toujours rale, agile et provenant des troupeaux du Kouban... Ivie pour ce guerrier ne valait pas un kopek. Non qu'il fût une tête brûlée ou un insurgé de nature : selon tous témoignages, les Cosaques du Kouban étaient débaîtres et rêveurs. Mais ils se considéraient comme des chevaliers » venus au monde pour faire la guerre. La première chose qui frappait l'oreille du bébé cosaque, c'était le bruit des coups de feu et celui d'un combat. Sont, quand ses jeunes yeux commencent à s'ouvrir, voit pour voir le ciel rougeoyant du feu des incendies, etis des cadavres, du sang... La mort suivait partout le Caque, mais il n'avait que de l'indifférence pour elle. Lexploits les plus miraculeux, les plus merveilleux ne provoquaient jamais l'étonnement : c'étaient des faits trop habituels. Il n'y avait pas de « brave » sur le Kouban, tous étaient des braves. » Des braves que la mort fauchait parfois loin de chez eux, comme le rappelle ce vieil cosaque :

Pdelà les monts du Kouban,
ICosaque blessé sauvait son cheval,
Ifaisant partir au trot.
« mon cheval, ami fidèle,
Crs bien vite à la maison,
Cz mon père, chez ma mère,
Cz mon épouse adorée...
Ileur, mon cheval fidèle,
C le Cosaque se meurt
Pdelà les monts du Kouban...

Le Cosaque Kouban ne portait pas la *pika*, la lance, mais seulement le *kindjal*, le poignard, et la *chachka*, le sabre, qui était généralement de petites merveilles d'art, finement ciselé et richement ornées. Après la conquête du Caucase, suniforme, dûment réglementé, se composa de la *tcherkess*, du *bechmet*, des *charovarii*, de la *bourka*,

de la *papakha* et du *bachlik*. La *tcherkesska* était un long kaftane de drap brun, assez ouvert au col pour montrer le bechmet. Sur la poitrine, le Cosaque du Kouban portait ses cartouches appliquées sur la *tcherkesska*. Le *bechmet* correspondait à la chemise des soldats russes et était, comme la *tcherkesska*, d'origine caucasienne. Les *charovarii*, très larges, se taillaient dans du drap gris noir. Sa *bourka* était une pèlerine très large, le plus souvent en peau de chèvre noire, parfois en feutre. On ne la pliait jamais, mais on la roulait, telle une couverture. La *papakha*, faite de fourrure de mouton noir, avait un fond amarante, couleur qui était aussi celle des épaulettes, du bechmet et du *bachlik*, sorte de capuchon garni de pattes longues et assez larges qu'on nouait derrière le dos.

Les effectifs du Voïsko des Cosaques du Kouban varièrent souvent. En 1888, on forma deux bataillons de plastounes (ils triplèrent en temps de guerre). En 1889, le régiment de Tchernomorsk. En 1892, encore deux bataillons de plastounes de premier ban (le 5^e et le 6^e). En 1896, deux bataillons de plastounes de second ban (les 11^e et 12^e). En 1898, les 2^e et 3^e régiments de Tchernomorsk. En 1902, les 17^e et 18^e bataillons de plastounes du troisième ban. Ainsi, il y avait six bataillons de plastounes en temps de paix et dix-huit en temps de guerre. En temps de paix, le Voïsko des Cosaques du Kouban fournissait deux sotnias de la Garde de l'escorte personnelle de Sa Majesté, onze régiments de cavalerie à six sotnias, six bataillons de plastounes et cinq batteries d'artillerie à cheval. De 1914 à 1917, il devait envoyer sur les divers fronts 120.000 combattants. Citons enfin, parmi les unités du Voïsko des Cosaques du Kouban demeurées célèbres : le bataillon de plastounes du Grand-Duc Michel Nicolaïevitch, le bataillon de plastounes de la Grande-Duchesse Olga Nicolaïevna, le régiment des Zaporogues de l'Impératrice Catherine la Grande, le régiment d'Oumane du

CHAPITRE X

LES COSAQUES DU TÉREK

ARROSÉ par le Térék et son affluent la Sounja, le territoire du Voïsko des Cosaques du Térék avait pour capitale la ville de Mozdok. Il était borné à l'ouest par le territoire des Cosaques du Kouban, au sud par les chaînes des monts du Caucase, au sud-est par la province du Daghestan, à l'est par la mer Caspienne et au nord par le gouvernement de Stavropol.

On comptait, au Térék, près de huit cent mille âmes formant la population du Voïsko. Mais, de ce nombre, 170.000 environ étaient des Cosaques, les autres non Cosaques. Quant aux Cosaques mâles, ils n'étaient, toujours à la même époque (début du xx^e siècle) que 85.000. Le Voïsko se divisait en trois cercles : celui de la Sounja (chef-lieu Wladikawkaz), celui de Kizliar et celui de Piatigorsk. 154.000 déciatines de terre formaient la propriété collective du Voïsko, et chaque Cosaque du Térék pouvait disposer de plus de vingt et une déciatines de terre. Le nombre total des animaux domestiques leur appartenant s'élevait à près de 3.200.000 têtes. Le sol était riche, ainsi que le sous-sol, mais, à l'époque, le pétrole — qui se trouve en quantité considérable au Térék — ne rapportait guère plus de deux millions et demi de francs-or par an. Les mines de plomb argentifère ne rendaient pas non plus leur maximum. Le capital du

Voïsko s'élevait à quelque deux millions de francs-or, celui des stanitzas à un peu plus d'un million.

Les Cosaques du Térék faisaient remonter la fondation de leur Voïsko à l'année 1577, durant laquelle Novossiltzew organisa un poste sur le Térék, au confluent de la Sounja. Les Cosaques de Novossiltzew prenaient le nom de « Cosaques du Térék » pour cacher leur état-civil de « Cosaques Grebenskii ». Ce nom de *Grebenskii* — des Crêtes — était porté depuis quelques dizaines d'années par un groupe de Cosaques établis sur les crêtes, du côté de la rive droite du Térék, dans la vallée de la Sounja. Au reste, longtemps les Cosaques du Térék portèrent différents noms provenant des lieux où ils se trouvaient. Ainsi étaient-ils divisés en Cosaques Grebenskii, Cosaques du Térék, Cosaques de Kizliar, Cosaques d'Agrakhan, etc.

En 1563, le Tzar Ivan le Terrible avait déjà envoyé l'un de ses lieutenants, Grégoire Pletchew, avec 500 soldats, pour protéger les princes de Kabardie, ses voisins. Dès cette époque, les Cosaques du Térék reconnurent la suzeraineté du Tzar. On vit encore des forces armées russes au Térék en 1568, sous les ordres du général Bibikow. Elles y venaient construire une ville, qui fut rasée en 1571 sur les instances du Sultan Sélim II. Ainsi s'explique l'organisation nouvelle de Novossiltzew en 1577 qu'évoque ce refrain cosaque :

Au delà du Térék rapide,
Un commando s'est réuni,
Une redoute s'est élevée,
Toute neuve, toute forte,
Et dans cette redoute
Le commando s'est assemblé...

Les Cosaques du Térék et les Cosaques Grebenskii relevèrent de l'ataman des Cosaques du Don jusqu'en 1708 où, après la révolte de Boulavine, ils devinrent indépen-

dants et nommèrent leur propre *voïskowol ataman* ou ataman de guerre. Leurs voisins tchetchènes ne leur laissant jamais de répit, l'amiral Apraxine prit la décision, en 1711, de ramener les Cosaques sur la rive gauche du Térék, les Cosaques Grebenskii en amont des Cosaques du Térék. Cinq ans plus tard, en 1716, ces Cosaques fournirent un détachement de cinq cents des leurs pour participer à l'expédition du Turkestan sous le commandement de Békowitch-Tcherkasski. Et quand, après une nouvelle période de paix, en 1722 et 1723, le Tzar Pierre le Grand entreprit une nouvelle campagne pour soutenir un prétendant au trône de Perse, les Cosaques du Térék et d'autres y participèrent. Cela eut pour résultat de donner à la Russie les provinces du Daghestan, de Chirvan, de Ghilan, de Masanderan et d'Asterhabad à l'ouest de la Caspienne. On éleva alors la forteresse de la Sainte-Croix sur le bras gauche du Soulak et un nouveau Voïsko Cosaque fut créé qui prit le nom de Voïsko d'Agrakhan et que des Cosaques du Térék constituèrent avec un apport de mille familles de Cosaques du Don, cependant que cinq cents autres familles du Don venaient renforcer les Cosaques Grebenskii.

Sous le règne de Pierre le Grand, cet ensemble formait mille huit cents Cosaques. Le Voïsko d'Agrakhan fut supprimé en 1736 et tous les Cosaques réunis en trois groupes : Kizliar, Grebenskii, Térék. Après la fondation de Mozdok, en 1763, la ligne du Térék, dès 1774, se trouvait déjà solidement tenue.

Cette année-là, la stanitza de Naourskaya se conduisit exemplairement. C'était la première guerre avec la Turquie. Naourskaya reçut le choc d'une attaque de 8.000 Turcs, Tartares et Kabardintzy. Les Cosaques de ligne étant appelés ailleurs par le service, il n'y avait à la stanitza que des vieillards et des femmes. L'ennemi, qui le savait, comptait s'emparer de Naourskaya par surprise.

Il n'en fut rien !... Les femmes cosaques se mirent à défendre la stanitza aux côtés des vieillards. Elles versèrent de l'eau bouillante et de la poix sur la tête des assaillants. Le *borchtch*, pot-au-feu tout prêt à être servi sur la table, fut employé à la défense. Calmes, ces femmes attendaient les attaques des janissaires, se défendant avec des faucilles dont elles se servaient pour frapper les braves qui apparaissaient sur les remparts de terre de la stanitza... Le jour de la défense de Naourskaya, le 11 juin, fut toujours commémoré au Térék. « *C'est la fête des femmes* », disaient les Cosaques. Vers la fin du XVIII^e siècle, on rencontrait encore, au Térék, quelques-unes de ces héroïnes décorées de médailles pour la courageuse défense de leur stanitza. En Kabardie aussi, on se souvint longtemps que « les Kabardintzy partirent bien pour la guerre, mais qu'ils ne purent venir à bout des femmes cosaques ».

Les Cosaques du Térék avaient constamment à repousser des Kabardintzy et des Tchetchentzy, qui leur reprochaient de s'être approprié les plus riches terres du Caucase. Et la ligne à défendre, la fameuse ligne du Térék, s'étendait sur plus de deux cents kilomètres.

L'onde bruyante bondit sur les rochers,
Le silence nocturne règne sur les monts,
Fatigué, le Cosaque somnole...
Ne dors pas, Cosaque !
Dans l'obscurité,
Le Tchetchenetz rôde sur le Térék...

Pour défendre la ligne, en 1774, il n'y avait tout d'abord qu'un seul régiment formé par les Cosaques de cinq stanitzas et comprenant un commandant de régiment, les cinq atamans des stanitzas, cinq essaouls, cinq sotniks, cinq khoroundjis, un quartier-maître, un secrétaire et 514 Cosaques. A la défense d'une telle ligne, un régiment ne pouvait suffire, et à la suite des attaques répétées des

Kabardintzy, tous les hommes du Voïsko du Térék furent appelés sous les armes, avec cette différence que le régiment était soldé, alors que ces « miliciens » ne recevaient aucune solde.

Les unités cosaques étant souvent envoyées en expédition dans le Caucase et, parfois, à l'étranger, la défense de la ligne incombait aux retraités et à tous les hommes que l'on parvenait à réunir. Dans les stanitzas, il ne restait plus que les grands vieillards, les femmes et les enfants. Ces femmes se distinguaient, le cas échéant, on vient de le voir, contre les Kabardintzy. C'étaient des femmes solides, ayant toutes ou presque toutes reçu le baptême du feu sur la ligne, en participant avec leurs maris ou leurs pères à repousser les attaques adverses.

On connaît un autre exploit des femmes cosaques du Térék, quelque peu différent du premier. Un jour, une troupe de Caucasiens se précipite à l'assaut des premières lignes de fortification. Elle est repoussée par un feu violent et essuie des pertes sensibles. Mais ayant eu vent que l'une des stanitzas voisines n'abrite que des vieillards, des enfants et des femmes, les assaillants décident d'y porter leur attaque, certains de compenser leur premier insuccès par la destruction de cette stanitza. Quel ne fut pas leur étonnement en apercevant, alors qu'ils approchaient du but, d'épaisses rangées de Cosaques sur les ramparts, en état de défense et appuyés par le canon de la stanitza. Les Caucasiens estimèrent qu'on les avait induits en erreur et ils rebroussèrent chemin... La stanitza devait son salut à la présence d'esprit des femmes cosaques qui, maris et fils absents, imaginèrent cette démonstration en revêtant des papakhas et des habits de Cosaques et en accourant sur les remparts à la vue de la horde.

Les femmes des Cosaques du Térék présentaient deux types : le type russo-tartare et le type russo-tchetchène. En général, toutes étaient belles, intrépides et énergiques.

Comme toutes les femmes cosaques, elles considéraient que le hâle n'est pas une parure digne d'une jolie femme. Aussi, pendant qu'elles travaillaient aux champs, se couvraient-elles la figure d'un mouchoir, tandis qu'à la nuit, elles enduisaient, pour dormir, leur visage de beurre ou de graisse de chèvre.

Cette femme travaillait d'un bout à l'autre de l'année. Elle était pleine de vie et de forces. Elle avait conscience de sa dignité et s'exprimait aussi librement avec un général qu'avec un simple Cosaque. On disait, au Térék : « *Malheur au Cosaque qui n'a pas une telle femme ! Tout va mal pour lui, et aux champs et à la maison !...* »

La femme cosaque du Térék emprunta ses vêtements à la femme de Kabardie. Il s'agissait d'une chemise étroite aux manches larges par-dessus laquelle elle portait un long *bechmet* étroitement boutonné et soulignant nettement les lignes du corps. Une ceinture large et ornée était nouée très bas, définissant d'une façon éloquent et pittoresque la souplesse et la grâce de sa personne. Elle portait un collier de pièces d'or et d'argent. Sur la tête, un voile très fin cachait aussi le bas du visage et le cou. Le grand poète Lermontow, qui servit au Caucase, a vanté, dans ses nombreux poèmes, la beauté de cette femme, qui communiqua à l'homme russe, assez pesant, les traits légers et vivants du type oriental, et qui donna, par contre, à sa descendance, la haute taille, la force musculaire et le caractère courageux de la femme russe.



Aux Kabardintzy, les Cosaques du Térék devaient aussi le principe de leur habitation. L'*ouna* de Kabardie ressemblait à l'*isba* russe par son toit à deux versants. Les villages des Kabardintzy étaient bâtis peu solidement, les habitants changeant souvent de lieu, et les rues n'étaient que d'étroites ruelles constituées par les murs des cours des habitations. Mais le Cosaque ne pouvait vivre sans une

rue, sans une place au village, lieu habituel de ses réunions, de ses jeux, de ses danses. Aussi les Cosaques du Térék construisirent-ils leurs demeures et fortifièrent-ils leurs villages plus solidement. Toutefois, ils conservèrent sans modification l'intérieur de la maison des Kabardintzy. Dans un coin, les armes et les armures suspendues au mur ; dans l'autre, les lits et les couvertures rangés avec beaucoup d'ordre, et, bien en vue, sur des étagères, la vaisselle minutieusement nettoyée et rangée comme à la parade... Tout de même demeurèrent le grand poêle russe, les longs bancs, la table haute, et, dans le *krassnii ougol* — le coin rouge, c'est-à-dire le coin d'honneur, — dissimulé derrière une tenture multicolore, le *kiot*, espèce de grand cadre profond où l'on fixait les icônes provenant des aïeux... Un peu plus loin, les coussins pour la prière et les *tchietkii*, chapelet de cuir, symbole, disaient les Cosaques du Térék, « de l'escalier qui élève l'esprit vers le Ciel ». Mais quand des Tchetchentzy, des Kabardintzy et autres « Infidèles » étaient reçus dans une maison de Cosaque du Térék, la large tenture dissimulait à leurs yeux le *krassnii ougol*, le coin des icônes.

Les Cosaques du Térék abandonnèrent aussi la *téléga* russe, voiture à quatre roues, pour l'*araba* à deux roues des Caucasiens. Tout véhicule était tiré par des bœufs. Ceux-ci accomplissaient l'ensemble des travaux. Le cheval restait une bête de selle.

Les Kabardintzy étaient de bons cultivateurs et, grâce à leur esprit d'observation, ils ne faisaient que de belles récoltes. Les Cosaques du Térék qui, eux aussi, étaient des cultivateurs, leur empruntèrent tout ce qui était avantageux dans leurs méthodes. Ils cultivaient ainsi champs, vergers, vignes et vers à soie. La femme cosaque accomplissait tous les travaux de la maison, parfois aidée d'un ouvrier *nogaï* ou d'un Tchetchène.

Jadis, le Cosaque du Térék n'apprenait pas même à

lire, afin de ne pas fatiguer et abîmer ses yeux, dont il avait un si grand besoin pour le tir, et pour ne pas affaiblir sa vue perçante. Il ne savait que faire la guerre et monter à cheval. Ses autres occupations consistaient à faire du butin, chasser, pêcher, réparer la haie de sa cour, tresser des *nagaïkas*, crocheter des brides, nettoyer ses armes et jouer avec ses invités.

La femme soignait les bêtes, récoltait le maïs, le millet, cultivait le jardin, écrasait les grains avec un moulin à main, tissait le drap et le galon, cousait les vêtements et les chaussures, attelait les bœufs à l'*araba*, sellait le cheval et l'amenait au Cosaque. En cas de besoin, elle savait aussi bien monter à cheval et galoper que le Cosaque lui-même. Au retour de son seigneur, c'était toujours elle qui prenait son cheval, après avoir fait au Cosaque un salut d'esclave... Elle lâchait les sangles de la bête, la promenait, la débarrassait de sa selle... Mais, malheur au seigneur et maître, si les poches de la selle se trouvaient vides...

❖

Toutes les affaires litigieuses étaient jugées par le *kroug*. De lui émanait les règlements, les institutions, les autorisations, les interdictions et les condamnations. Tout le monde pouvait exécuter les condamnations : il n'y avait pas de bourreaux. L'échafaud et le tribunal se trouvaient pour ainsi dire côte à côte. L'exécution prononcée s'accompagnait du cri fameux : « *Son sang retombe sur nous!...* » L'affaire ne traînait pas, car les Cosaques disaient : « *Saisissez-le et frappez vite! Sinon il s'en tirera et se sauvera par des paroles de protestation...* »

Autrefois, quand les Cosaques du Térék partaient en campagne, le départ n'avait lieu qu'après qu'on eût rangé et compté les Cosaques par dizaines et par centaines. Alors seulement, on désignait les chefs : *sotniks*, *essaouls*,

porte-drapeau, etc. Quand plusieurs sotnias partaient, les Cosaques du Térék élisaient pour la circonstance un ataman, et l'ataman qu'ils choisissaient était presque toujours celui d'entre eux dont le visage portait le plus grand nombre de cicatrices — souvenirs de ses combats avec les Tartares...

Ils ne faisaient pas de difficultés à celui d'entre eux qui les informait de son désir de les quitter. Ils n'en faisaient pas davantage à ceux, non Cosaques, qui désiraient entrer dans leur Voïsko. Ainsi, dans le Bas-Térék, il existait des villages entiers d'Infidèles tartares. Dans le Haut-Térék, où l'on se montrait plus puritain, les Cosaques exigeaient des musulmans qu'ils se fissent baptiser. Souvent, deux amoureux tchetchènes, empêchés de se marier parce que l'homme, pauvre, ne pouvait verser aux parents de la bien-aimée le « kalym » traditionnel, venaient se réfugier sur le territoire des Cosaques du Térék. Là, Fatma répudiait son prénom pour prendre celui de Marie, et Hassan troquait le sien contre celui d'Ivan. Cela donnait bien lieu parfois à des explosions de mécontentement, mais les starchines employaient leur sagesse à calmer les Cosaques et à éviter une « guerre de Troie ».

Il existait un assez grand nombre de *raskolniki* au Térék, Puisqu'on les évaluait à environ 35.000, mais il y avait surtout beaucoup de musulmans : environ 450.000. Le fanion des chefs d'unités cosaques musulmanes était d'ailleurs surmonté du Croissant.

Les Cosaques du Térék, qui regrettèrent souvent, après 1860, leur beau nom de Cosaques du Caucase, qui leur avait été donné en 1832, portaient durant les campagnes pour la conquête du Caucase la tenue qu'ils avaient adoptée en s'inspirant de celle des Kabardintzy. Ce n'est pas seulement la tenue et l'équipement des Kabardintzy qu'ils copièrent : ils prirent aussi à la Kabardie son système d'éducation militaire, ses jeux, ses courses, sa gymnastique



TYPE DE COSAQUE

(d'après un dessin de Gorchelt)

guerrière, le maintien de ses cavaliers et surtout les brillants tours de force de cavalerie qui leur valurent leur célébrité. A leur tour, ils servirent de modèle aux autres Cosaques qui venaient s'établir au Caucase et furent ainsi les créateurs de ce type, unique dans son genre, de « Cosaques de la ligne du Caucase ».

Le Cosaque du Térék portait donc le *zipoun* russe, sarrau ouvert sur la poitrine et noué bas par une cordelière, et une chemise, le *bechmet*, entrant dans des larges *charovarii* et bordée de galon. Les cartouchières, placées depuis sur les deux côtés de la poitrine, se portaient à l'époque sur la ceinture ; elles étaient en bois et serties d'or ou d'argent. La coiffure, la *papakha*, avait deux aspects : en fourrure de mouton noir, elle était soit haute, soit ronde, avec un fond de drap bordé de galon. La chaussure russe cédait la place aux *tcheviaks* de maroquin souple, serrant étroitement le pied. De même, au lieu de bottes à la russe, le Cosaque du Térék portait des leggings et des genouillères qui facilitaient ses mouvements en protégeant les articulations du genou des accidents que pouvaient provoquer les étriers courts. Au surplus, leggings et genouillères permettaient d'économiser sur le pantalon...

Le *bachlik* protégeait le Cosaque du Térék contre la pluie et la neige. Sa tête, son cou et ses épaules en étaient couverts. En cas de besoin, le *bachlik* permettait de garder l'incognito... La *bourka*, que nulle cape, nul manteau ne pouvaient remplacer, servait à la fois de vêtement, de peusse, de lit, de couverture et de tente. Pouvant se porter derrière, devant et de côté, elle préservait le Cosaque du Térék, de toute part, du plus mauvais temps et servit, à tous les âges, à défendre contre l'humidité et la pluie les armes du Cosaque : son arc, son carquois, ses flèches, ses armes à feu, ses sacs de selle et ses mains qui tenaient les brides du cheval. Chez les Cosaques du Térék, la *bourka* était de feutre épais couvert de touffes de poil.

Elle offrait encore une grande utilité : d'abord, une certaine résistance aux coups de lance, de sabre et aux flèches ; ensuite, lors des retraites ou des offensives hardies, quand le Cosaque ne pouvait plus réfléchir un centième de seconde devant l'obstacle qui allait se présenter à lui, quand il devait se précipiter d'une hauteur dans une rivière profonde, sans quitter sa selle, — de sa bourka il cachait aux yeux de son cheval l'obstacle, le précipice, le gouffre... De plus, contre le froid, le Cosaque du Terek disposait du *polouchoubok*, sorte de manteau en peau de mouton descendant un peu plus bas que le genou et d'une coupe analogue à celle du *zipoun*. Il se mettait en dessus ou en dessous de ce dernier, sans jamais gêner les mouvements du Cosaque ni l'alourdir.

La selle et le harnachement du cheval, chez les Cosaques du Terek, atteignaient le plus haut degré de perfection, de commodité et de légèreté. Aucun détail, aucun ornement superflu et encombrant, aucune breloque inutile, pas un anneau, pas une agrafe de plus qu'il ne convenait... La selle tcherkesse qu'ils avaient adoptée était renommée pour les services qu'elle rendait. Large aussi juste qu'il était nécessaire, sans un doigt de plus... La bride consistait en un mince ruban de cuir ; le mors, fin, poli, se faisait à peine sentir entre les dents du cheval. Quant aux étriers ils étaient courts pour deux raisons : la première afin de ne pas gêner la respiration de la bête, de ne pas l'empêcher d'allonger le galop au maximum lors d'une course rapide, de ne pas presser ses flancs ; la seconde pour éviter au Cosaque du Terek de se casser la jambe s'il tombait avec son cheval. Enfin, le Cosaque apportait tant de soins aux sabots de sa monture que ceux-ci gardaient une fermeté extraordinaire, même sur le verglas, et ne connaissaient pas l'« humiliation » de la forge et du fer...

Les armes du Cosaque du Terek, au temps de la guerre des armes blanches comme à celui des armes à feu,

étaient, autant que possible, légères et courtes. La lance n'existait pas dans cet armement. Pour se frayer un passage ou gagner en distance sur l'adversaire, le Cosaque du Terek, à défaut de lance, assaillait l'ennemi avec son cheval, spécialement dressé à attaquer avec son poitrail vigoureux... Longtemps, son arme principale fut le *kindjal*, toujours passé dans la ceinture et y demeurant aussi bien quand le Cosaque se promenait, jouait ou bavardait paisiblement avec un *konak*, un hôte, un ami, auprès du feu. Ce *kindjal* avait droit aux plus riches ornements. C'était l'arme suprême dont le Cosaque du Terek était fier, qu'il exhibait et à laquelle il accordait partout la première place.

Les armures, les morions ne furent portés chez les Cosaques du Terek que par les plus riches d'entre eux. Leur armement et leur équipement étaient conçus de manière à ne jamais provoquer le moindre bruit, le moindre cliquetis indiscret, afin de ne pas trahir les mouvements d'un Cosaque prêt à agir isolément aussi bien que ceux de toute une troupe décidée à attaquer par surprise... Le Cosaque du Terek utilisait également un petit couteau à manche en os, une légère hachette placée dans un étui de maroquin, près de la selle, et, sous le coussin de la selle, un seau en maroquin enduit de cire, qui se pliait ; à la selle, il attachait encore une alène, un tournevis, un morceau de silex. Dans l'une des sacoches, un fromage de chèvre rond et trois poignées de blé que sa femme avait fait revenir dans un peu de beurre. Ce blé lui permettait d'apaiser sa soif... Dans l'autre sacoches prenaient place une serviette, un morceau de savon pour le cheval (étrille et brosse étaient inconnues), un étroit lasso en cuir et un licou pour attacher la monture pendant la nuit.

Chaque pièce de l'équipement des Cosaques du Terek marquait leur bon goût, leur élégante simplicité, leur précision, leur sens de l'économie. Ils différaient de leurs voisins, Turcs et Turco-Tartares, en cela qu'ils ne parta-

geaient pas leur engouement pour les couleurs chatoyantes, les ornements, le clinquant. Tout, chez eux, contribuait à souligner leur sobriété, leur adresse, leur prestance et même leur grâce.

Après avoir durement souffert pour s'acclimater, pour conserver le Térék à la Russie, après avoir subi des ravages, des raids ennemis, des destructions, des meurtres, la peste même qui sévit cruellement de 1806 à 1814, les Cosaques du Térék fournirent encore de belles pages de gloire à l'histoire de la conquête des peuples du Caucase.

Ce n'est pas une plaisanterie
Que de conquérir le Caucase !
Un brave ennemi s'y cachait,
Bien souvent on y passait
Des instants lugubres,
Et chaque pas en avant
Était marqué de notre sang !
Sang et flammes sont oubliés,
Le Tzar nous a récompensés,
Confiant à ses fidèles Cosaques du Térék
Un drapeau de ses propres mains...

rappelle une de leurs chansons.

Les Cosaques du Térék se battirent également sous les ordres de Skobelew, comme les Cosaques de l'Oural. Skobelew leur disait que la guerre, comme le duel, est inévitable ; que l'esprit guerrier et la gloire militaire sont les plus hautes manifestations de la vie, aussi bien dans un État que chez un homme... C'est à propos de Skobelew qu'on a écrit : « *Mieux vaut un troupeau de moutons conduit par un lion, qu'un troupeau de lions conduit par un mouton.* » Quant aux Cosaques du Térék, ils chantaient ainsi Skobelew, en souvenir de leurs exploits sous ses ordres en 1877-1878, pendant la guerre russo-turque :

Quel est ce cavalier intrépide au cheval blanc ?
Ensorcelé et protégé des balles perdues ?

Et qui, préservé par Dieu, se tient là, sous les balles ?
Compagnons, héros, quel est cet audacieux ?

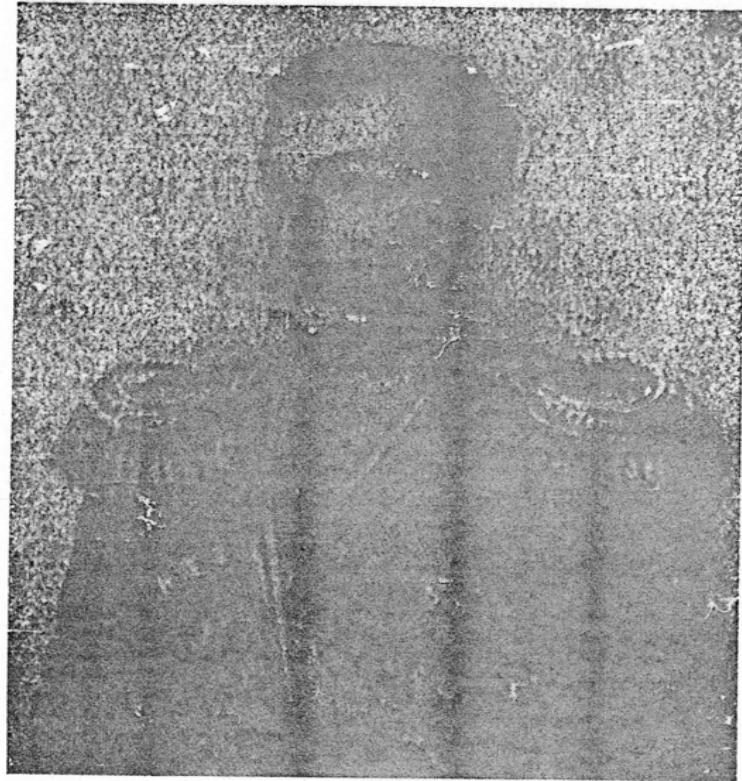
Après les guerres du Caucase, quand, en 1863, le grand-duc Michel Nicolaiévitch fut nommé par l'Empereur vice-roi du Caucase, le général prince Sollogoub lui parla en ces termes des Cosaques du Térék : « Vous allez maintenant voir de près comment vit et comment meurt le guerrier cosaque du Térék, avec quel humble dévouement il accomplit son devoir et combien de héros inconnus de l'histoire sont tombés silencieusement pour la défense du drapeau et l'accomplissement du devoir... »

LE GÉNÉRAL SLIEPTZOW ET LES COSAQUES DU TÉREK

De tous leurs chefs, les Cosaques du Térék semblent avoir particulièrement affectionné le général Slieptzow. Nicolas Pawlovitch Slieptzow naquit le 6 décembre 1815 dans le gouvernement de Saratow où ses parents possédaient une propriété, et il fut tué, à la tête des Cosaques du Térék, d'une balle en pleine poitrine, au cours d'un combat avec des Caucasiens, sur les rives de la Guekka, le 10 décembre 1851, à l'âge de trente-six ans. Promu enseigne en 1817, il est désigné pour le régiment de la Garde de Lithuanie, et il arrive au Caucase. Le 30 juin, pour s'être distingué dans une expédition contre les Caucasiens, il reçoit sa première décoration : l'Empereur le fait commandeur de l'Ordre de Saint-Stanislas. A la fin de 1842, il se déclare volontaire pour soutenir le lieutenant-colonel Passek assiégé depuis plus d'un mois dans une forteresse de Zirani. On lui donne le commandement d'un bataillon du régiment d'Apchéron. Passek se décide alors à sortir de la forteresse, mais dès que ses troupes s'engagent

dans le défilé d'Igrane, elles sont assaillies des deux côtés des hauteurs par une grêle de pierres et de balles. Il importait donc de déloger l'ennemi des hauteurs pour permettre aux troupes de Passek de franchir le défilé. Slieptzow se mit à la tête de ses hommes, grimpa jusqu'au sommet des hauteurs, environ trois cents saïènes, y parvint sain et sauf malgré le feu nourri dirigé contre lui et sa troupe et délogea les Caucasiens. Pour ce fait d'armes, il fut promu major et attaché auprès de la cavalerie du Voïsko du Térék.

En 1844, il prend part à l'expédition de l'aide-de-camp-général Neidhart et, le 19 janvier 1845, il est nommé commandant du 1^{er} régiment de ligne des Cosaques de la Sounja. Tout de suite après la formation des régiments et la construction des stanitzas cosaques de défense sur la ligne, Slieptzow harcèle l'adversaire, ne se donne ni repos ni répit, repoussant les raids incessants des Tchetchentzy, puis épurant progressivement la Petite-Tchetchnia, en soumettant les peuplades et tribus de Galachkowskoyé, de Karaboulakskoyé et d'Armtinskoyé, privant l'adversaire de terres fertiles et des meilleurs de ses éléments guerriers. « Chaque coup de Slieptzow, écrit un de ses biographes, frappait juste et faisait vaciller l'autorité de Schamyl et la foi qu'on avait en sa puissance. » En 1845, Slieptzow agissait avec le détachement de Nazran, en Petite-Tchetchnia, sous le commandement du général-major Nesterow, et pour s'être distingué à l'assaut de Chaouden-Chari, le 5 juin, il fut promu lieutenant-colonel. L'année suivante, après une longue inaction, Schamyl, au cours de la nuit du 15 au 16 avril, réussit à franchir la Sounja avec des forces importantes et marcha dans la direction de la Grande-Kabardie, dans l'espoir de soulever sur son passage tous les Caucasiens de la Kabardie et du Kouban. Mais Slieptzow, vigilant sur la ligne qu'il avait pour mission de tenir contre les raids des Caucasiens, détruisit par une attaque inattendue le



NICOLAS PAWLOVITCH SLIEPTZOW
Chevalier de Saint-Georges

plan conçu par Schamyl, qui sauva difficilement sa vie dans cette aventure.

Le 4 mai 1847, Slieptzow remporte encore une brillante victoire sur les Tchetchentzy, le long de l'Assou, et ce fait d'armes lui vaut, avec les épauettes de colonel, un sabre d'or avec l'inscription « Pour sa bravoure ». Cela lui donne une plus forte envie de se distinguer : le 14 octobre, il attaque avec succès les villages des Karaboulaks, peuplade hostile qui inquiétait par ses raids et ses brigandages les défenseurs de la ligne de la Sounja. En 1850, quelques affaires heureuses le mettent aux prises avec les Caucasiens : la plus remarquable est celle du 23 août où il détruit une ligne fortifiée ennemie longue de 5 kilomètres. Cette ligne avait été organisée par Schamyl, dans la Grande-Tchetchnia, afin de prévenir toute attaque soudaine des Russes contre sa base, qui était alors Védène. Il avait employé à cette construction beaucoup de temps et de peine, et sa conviction de sa solidité était telle qu'il jurait de se laisser couper la barbe si jamais le pied d'un Cosaque franchissait cette ligne. Plusieurs tentatives des Cosaques ayant échoué, Schamyl persista dans son opinion. Jusqu'au jour où Slieptzow, après une démarche auprès du commandant en chef prince Worontzow, eut obtenu l'autorisation de se jeter sur la ligne de Schamyl, bien qu'elle fût en dehors de la zone d'action des Cosaques du Terek placés sous ses ordres. Par sa rapidité et son habileté, il trompa la vigilance des Caucasiens, au nombre de trois mille dans la première ligne de tranchées. les défit complètement sans leur donner le temps de regrouper leurs forces et ne perdit que trois Cosaques dans cette aventure étourdissante. Aussi fut-il nommé général-major tout en restant avec ses Cosaques sur la Sounja. Et c'est probablement en souvenir de ce succès que les Cosaques du Terek composèrent une chanson où l'on trouve ces deux strophes :

La poussière s'élève sur la route,
Des coups de feu sont tirés au loin...
Après un raid audacieux,
Les Cosaques rentrent au bercail.

Que de captifs, que de butin,
Ils ont fait sur leurs ennemis ;
Leur chef, un guerrier audacieux,
Était le général Slieptzow...

Slieptzow remporta sa dernière victoire le 10 décembre 1851, sur les bords de la Guelka. En se précipitant sur l'ennemi avec deux sotnias de Cosaques du Terek, il se trouva devant d'énormes barricades, derrière lesquelles l'ennemi dissimulé ouvrit un feu violent. Il fit alors appel à l'infanterie, la lança sur les Caucasiens, qui commencèrent à reculer... quand lui-même fut atteint par une balle. Mortellement blessé, il expira au bout d'une demi-heure, et en souvenir de ce chef « qui les conduisit toujours à la victoire », en souvenir de ses actions d'éclat, les Cosaques du Terek attribuèrent à la stanitza Sounjenskaya, stanitza de la Sounja, le nom de stanitza Slieptzowskaya : stanitza de Slieptzow.

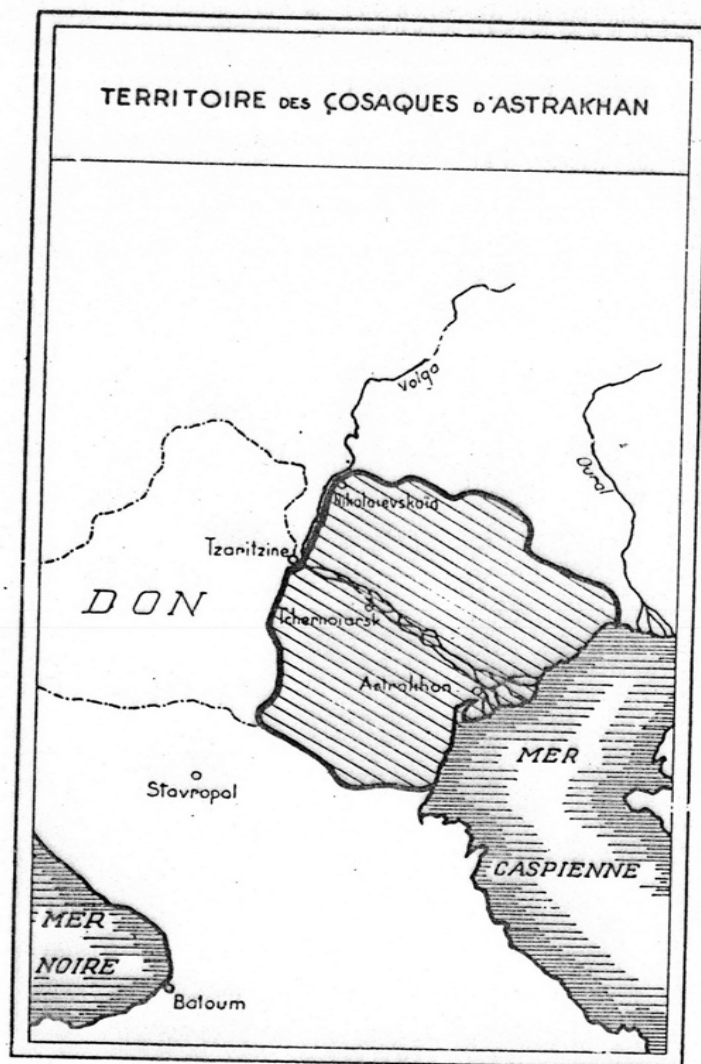
CHAPITRE XI

LES COSAQUES D'ASTRAKHAN

DES Cosaques commencèrent à s'installer sur le territoire d'Astrakhan à partir de 1556, date de la chute du royaume tartare d'Astrakhan. Ils eurent, en se développant, une existence mouvementée et, en 1706, à la suite d'une révolte, le Tzar Pierre le Grand les punit cruellement. Cela ralentit sensiblement leurs progrès et la fondation du premier régiment des Cosaques d'Astrakhan ne remonte qu'à 1750. En 1776, Potiemkine organisa le *Voïsko des Cosaques d'Astrakhan* dont l'existence ne dépassa pas dix ans (1786). On ne le reconstitua que quinze ans plus tard, en 1801, et en 1806 on le réorganisa d'après le modèle du *Voïsko des Cosaques du Don*.

Astrakhan, sur la mer Caspienne, était au commencement du ^{xx}e siècle une ville de 150.000 habitants environ. Le gouvernement d'Astrakhan avait une superficie à peu près égale à la moitié de celle de la France et une population de moins d'un million et demi d'habitants, mais le territoire cosaque d'Astrakhan, dont la moitié à peine était fertile, ne couvrait pas plus de 770.000 déciatines. La population cosaque s'élevait à 30.000 individus, les Cosaques mâles n'étant eux-mêmes que 13.000.

Les Cosaques d'Astrakhan et leur ataman relevaient du



commandant en chef des troupes de la Circonscription militaire de Kazan. Le Voïsko se divisait en deux cercles, Enotaïewsk et Kamichine, chacun ayant à sa tête une administration civile. Les Astrakhantzy possédaient en tout 67.600 têtes de bétail et autres animaux domestiques, et le capital de leur Voïsko se montait, à la même époque, à plus de 2.000.000 1/2 de francs-or. Quant à celui des stanitzas, il s'élevait au total de 400.000 francs environ.

Les Cosaques d'Astrakhan revêtaient un uniforme semblable à celui des Cosaques du Don, avec comme variante, celle de la couleur distinctive, qui était jaune chez les Astrakhantzy. Leurs chevaux se rapprochaient beaucoup du type tartare-nogaï : tête grande et sèche, cou long et mince, garrot bien sorti, reins courts et droits, poitrine large, membres secs, sabots petits et fermes. D'assez courte taille, on le distingua, en particulier durant les guerres du Turkestan, pour sa sobriété, sa résistance, sa patience et sa docilité. Les Cosaques d'Astrakhan possédaient approximativement sept mille bêtes de ce type.

En temps de paix, les Cosaques d'Astrakhan ne formaient qu'un seul régiment disséminé sur le territoire. En temps de guerre, on en obtenait trois, soit douze sotnias. Cette médiocrité des effectifs fait comprendre que les Cosaques d'Astrakhan n'eurent pas l'occasion d'étonner leurs compatriotes par leurs exploits. Leur passé se trouve masqué par celui, plus remarquable, des Cosaques de la Voïga. Au XVII^e siècle, ils sont encore négligeables. Au XVIII^e siècle, on les organise, les désorganise et les réorganise, sans leur fournir la possibilité de se distinguer, et au XIX^e siècle ils ne participent à aucune des guerres entreprises ou soutenues par l'Empire de Russie. Enfin, au XX^e siècle, on ne les vit agir ni pendant la guerre russo-chinoise (1900-1901) ni pendant la guerre russo-japonaise (1904-1905).

CHAPITRE XII

LES COSAQUES DE L'OURAL

AUTREFOIS, l'Oural s'appelait le Iaïk et ses Cosaques, naturellement, les Cosaques du Iaïk. Ils provenaient du Don et de la Volga. Ivan Koltzo, le fidèle lieutenant de l'ataman Iermak, se distingua sur le Iaïk en 1579-1580, en s'emparant de la ville tartare de Saraïtchik, ce qui lui valut d'être condamné à mort par le Tzar Ivan le Terrible.

Dès 1577, les Cosaques du Iaïk avaient été renforcés par de nombreux fugitifs et, en 1584, l'ataman rebelle Vassili Gougnia, Cosaque du Don, vint les rejoindre. En 1591, cependant, les Cosaques du Iaïk firent leurs premières armes parmi les troupes du Tzar. Cinq cents d'entre eux participèrent, à cette date, à la répression de Chamkalé. On part donc officiellement de cet événement pour fixer l'origine du Voïsko des Cosaques de l'Oural dont on célébra le troisième centenaire sous Alexandre III, en 1891.

En 1602, les Cosaques du Iaïk entreprirent une expédition contre la principauté de Khiva. Expédition désastreuse : seuls deux Cosaques regagnèrent les bords du Iaïk, leurs compagnons d'armes ayant péri traîtreusement massacrés.

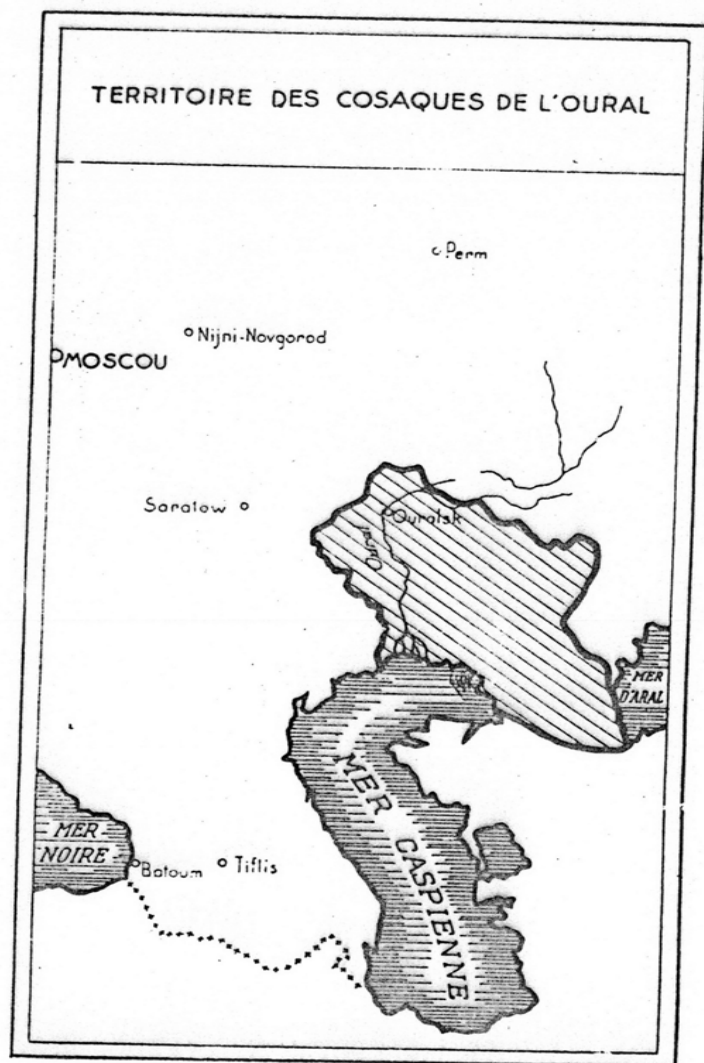
Vingt ans plus tard, ils fondent Ouralsk et, en 1629, participent à la guerre de Crimée. Sous les murs de Smolensk, contre les Polonais, en 1634, on dénombre

380 d'entre eux. 300 autres prennent part à la campagne de Tchighirine en 1681-1682, et, l'année suivante, ils collaborent, au nombre de 500, à la répression des Bachkirs d'Oufa. D'ailleurs, pour se les ménager, dès 1619, le Tzar Michel Féodorovitch leur avait accordé la propriété du Iaïk sur tout son cours.

Les campagnes se succèdent. En 1684-1685, 350 Cosaques du Iaïk livrent des combats en Crimée. Dix ans après, ils sont 500 sous les murs d'Azow, et 1.225 en 1708 pendant la campagne contre les Bachkirs. En 1711, c'est la campagne du Kouban et, en 1713, celle de Kharkow.

Quatre ans s'écoulent. En 1717, quinze cents Cosaques du Iaïk suivent le prince Bekovitch-Tcherkasski dans son expédition contre Khiva. De nouveau, ils sont décimés. En 1723, on procède à leur recensement. Pierre le Grand réorganise leurs unités et crée des régiments de Cosaques du Iaïk. Pour la première fois, leur ataman est désigné par l'Empereur et, à ce moment, on estime leur « effectif combattant » à 3.196 lances. La même année et la suivante, 850 chargent à Poltava et au delà, puis on recrute mille d'entre eux pour les incorporer dans la petite armée russe envoyée contre les Turcs, et leur nombre passe à 1.400 durant la campagne du Caucase (1729-1731).

Vers la fin du XVIII^e siècle, de 1770 à 1775, le Voïsko des Cosaques de l'Oural est troublé par des émeutes et par la révolte du Cosaque Pougatchew. Durant l'hiver de 1770-1771, on donne l'ordre aux Cosaques du Iaïsk de s'opposer au retour vers les frontières de la Chine des tribus de Kalmouks qui vivent depuis plus d'un siècle au nord-ouest de la Caspienne. Les Cosaques refusent d'obtempérer à cet ordre et on estime à plus de 120.000 le nombre des Kalmouks qu'ils laissèrent s'expatrier avec leurs troupeaux. Cette désobéissance se renforce d'une révolte ourdie par le Cosaque Kirpitchikow (janvier 1771). Pour en obtenir la soumission, il fallut



employer le général Traubenberg, gouverneur d'Orenbourg. Mais celui-ci trouva la mort en combattant, ainsi que l'ataman Dournovo. La révolte continua, accompagnée de pillages que les mutins tentèrent de justifier en envoyant une ambassade à Saint-Pétersbourg. En guise de réponse, on fit marcher contre eux le général Freimann, avec des troupes régulières et des Cosaques d'Orenbourg. Freimann mata la révolte en écrasant les forces du Cosaque Kirpitchikow autour de Iaïtsk (4 juin 1771). Puis se déclara la révolte du Cosaque Pougatchew dont nous avons suivi les péripéties (1773-1774). Par suite, l'Impératrice Catherine la Grande décida la suppression de toutes les libertés qui leur restaient : réunion du *kroug*, élection des chefs, etc., et elle remplaça le nom de Iaïk par celui d'Oural, « en l'honneur des monts Oural où le fleuve prend sa source », et depuis les Cosaques chantèrent aussi le Iaïk sous le nom d'Oural :

Mon bel Oural,
 Mon fleuve natal,
 Tu coules, rapide,
 Parmi les steppes.

Ces changements n'interrompent pas leurs faits d'armes. En 1770, avec le starchine Donskoï, ils font partie de l'escorte du prince Potiémkine. La même année, on les remarque avec Souvorow à l'assaut d'Ismail. En 1792, un régiment de 500 Cosaques, avec le starchine Mikhaïlow, se bat sur la ligne du Caucase. De même en 1795 et 1796. Durant le XVIII^e siècle, des régiments d'Ouraltzy se trouvent d'ailleurs sans interruption sur le Kouban et, plus généralement, au Caucase. En 1796, 1.000 Cosaques partent en expédition avec l'ataman du Voïsko dans les steppes kirghizes, pour en châtier les indigènes pillards. L'année suivante, sous le commandement du major Nazarow, ils détruisent des bandes redoutables sur la

Volga. Le 1^{er} juillet 1798, avec l'ataman Borodine et le major Mizinow, 800 Cosaques quittent Oural'sk pour participer ensuite, en 1799 et 1800, aux campagnes d'Italie et de Suisse, dans le corps du général Rimski-Korsakow, et avec lui ils luttent contre les Français à Zurich et ailleurs.

Paul I^{er}, en 1798, accorde au Voïsko de l'Oural deux grâces. D'abord, une sotnia d'Oural'tzy entrera dans l'effectif des troupes de la Garde Impériale et portera le nom de « sotnia de la Garde Impériale ». (En 1830, elle se nommera « sotnia de la Garde de l'Oural », avec droits et prérogatives de la jeune Garde Impériale ; en 1846, le nom de « sotnia » se transformera en « escadron » ; en 1847, l'escadron deviendra un « groupe » pour redevenir, en 1868, « escadron », et en 1883 elle obtiendra les droits et prérogatives des unités de l'ancienne Garde Impériale.) Ensuite, les grades de polkovnik, voïskovoï starchina, essaoul, sotnik et khoroundji sont placés au même niveau que les grades correspondants de l'armée régulière, et le Voïsko reçoit cinq drapeaux qu'il conservera toujours pieusement.

En 1798 encore, un commando de 60 Cosaques de la sotnia de la Garde, sous le commandement du lieutenant Gabriel Tokarew, se trouve dans la flotte et prend part, avec les Anglais, aux combats contre les Français. En décembre 1803, un nouveau règlement est publié pour le Voïsko. Il prévoit la formation de dix régiments et les Cosaques doivent tous revêtir un uniforme et porter des armes identiques. Car, jusqu'à cette date, ils se présentaient au service vêtus de longs habits multicolores et avec les armes les plus diverses : qui avait une lance, qui un yatagan, qui un pistolet ou bien un sabre, un fusil ou un mousqueton. Ce règlement provoque le mécontentement et au général Meder, chargé de l'appliquer, les Cosaques de l'Oural déclarent ouvertement qu'ils ne veulent pas de ce « nouvel état ». Alors le prince Volkonski, gouverneur

d'Orenbourg, marche sur Oural'sk avec des troupes régulières : les Cosaques sont soumis, les principaux coupables déportés et le règlement appliqué. Mais deux ans plus tard, le Voïsko obtint de nouveau l'autorisation d'employer son ancien système militaire de *naïomka*, qui signifie que les Cosaques qui se battent sont des volontaires *loués* (*naïonanii*) par leurs camarades, desquels ils reçoivent une prime à cet effet.



En 1805, durant la guerre avec la France, le commando des Cosaques de l'Oural de Gabriel Tokarew fit partie du « corps de descente » du prince Tolstoï, qui opéra dans la région du Hanovre et participa autour de Hambourg et ailleurs à de multiples combats contre les Français. Cette unité renforcée participa, en 1809, au célèbre passage du golfe de Bothnie, sur la glace, par les troupes russes en guerre avec la Suède, et concourut à la prise des îles Aaland. Puis, de 1807 à 1811, les régiments n^o 1 et n^o 2 des Cosaques de l'Oural, au total 10 sotnias, rejoignent l'armée de Moldavie agissant contre les Turcs. En outre, en 1810, les 3^e et 4^e Cosaques de l'Oural, sous le commandement direct d'Iermolow, assaillent la Silistrie et, la campagne contre les Turcs terminée, entrent dans l'effectif de l'armée Tchitchagow, afin de poursuivre les Français en retraite (1812). On les voit ensuite à Leipzig et à toutes les batailles d'Allemagne. De plus, deux autres régiments, les 5^e et 6^e Cosaques d'Oural sont levés pour achever les guerres contre Napoléon : ils ne regagnent l'Oural qu'en 1816. Le 7^e Cosaques de l'Oural, envoyé en Bessarabie en 1814 pour défendre la ligne du Prout, les précède.

De 1817 à 1820, un huitième régiment d'Oural'tzy, sous le commandement du voïskovoï starchina Nazarow, campe avec la 2^e armée en Bessarabie, sur le Dniestr et

le long de la mer Noire. De même, en 1817, un commando de mille Cosaques de l'Oural, commandé par l'essaoul Khorochkine, est détaché sur la voie sibérienne pour y établir des postes de surveillance, de Kazan à Tobolsk. Et tandis que, de 1820 à 1824, le 10^e régiment de l'Oural est envoyé sur la frontière autrichienne pour y garder les postes militaires, de 1818 à 1862 le Voïsko fournit les unités du service d'Ordre de Moscou où garnisonnent successivement le 9^e Cosaques de l'Oural (1818-1829), le 2^e Cosaques de l'Oural (1823-1826), le 5^e Cosaques de l'Oural (1828-1831) et le 7^e Cosaques de l'Oural de 1831 à 1833. De 1835 à 1862, le contingent se borne à 450 Cosaques renouvelables tous les cinq ans. Enfin, de 1822 à 1870, on maintient pour le service d'ordre une sotnia de Cosaques de l'Oural à Kazan.

Pendant ce temps, les Cosaques de l'Oural ne cessaient de monter la garde sur leurs propres frontières qu'ils défendaient contre les invasions kirghizes. Souvent, pour punir ces adversaires, on formait des « expéditions extraordinaires de Cosaques » dirigées dans les profondeurs des steppes de la Kirghizie. On employait également les Cosaques de l'Oural à escorter des ambassades et des missions scientifiques. Ainsi, en 1820, une sotnia de l'Oural convoya une mission de ce genre à Boukhara. En 1823, un détachement de 800 Cosaques s'achemina vers les steppes kirghizes avec le colonel Tchiolkowski. Au printemps de 1824, on note un envoi urgent de 1.000 Cosaques pour châtier les Kirghiz. A l'été de la même année, 150 Ouraltzy escortent une caravane marchande à Boukhara. En 1825, un régiment de 500 Cosaques s'enfonce une fois de plus dans les steppes pour punir les Kirghiz. A l'hiver de 1825, deux régiments de Cosaques de l'Oural commandés par les starchines Mizinow et Nazarow, suivent le colonel Berg dans son expédition vers la mer d'Aral. Et cependant, la même année, l'Empereur doit encore châtier les Cosaques de l'Oural parce qu'ils se

révoient à la suite de l'envoi d'une de leurs sotnias à Moscou, et le châtiment frappe 1.500 d'entre eux !

De 1827 à 1836, le Voïsko de l'Oural maintient en permanence un régiment cosaque, renouvelable tous les trois ans, sur la ligne de la Caspienne, en face des hordes kirghizes. En 1828-1829, le 4^e Cosaques de l'Oural prend part à la guerre de Turquie, et la même unité réprime l'insurrection polonaise de 1830-1831. D'autre part, en mars 1828, trois sotnias avaient été envoyées dans les steppes au delà de l'Oural pour se mettre à la disposition du Sultan Tchoungal-Ourman. Parallèlement, un autre détachement se jette alors sur les Kirghiz. En outre, une sotnia d'Ouraltzy accompagne l'expédition scientifique Karéline sur la rive orientale de la Caspienne en 1832, et Karéline entreprenant une seconde expédition en 1834, c'est encore aux Cosaques de l'Oural qu'on fait appel pour l'escorter.

Mais pour les punir d'avoir soumis une requête au prince héritier lors de sa visite à Ouralsk, en 1837, on fit désigner, à l'automne de la même année, quatre de leurs régiments pour servir dans d'autres régions : le premier au Caucase, le deuxième en Bessarabie, le troisième en Finlande et le quatrième sur la ligne inférieure de l'Oural. Quoique turbulents, les Ouraltzy savaient se faire pardonner. Le régiment envoyé au Caucase attira si bien sur lui l'attention du haut commandement que, déporté à perpétuité, il fut néanmoins renvoyé dans l'Oural en 1842.

En 1837, 600 Cosaques de l'Oural attaquèrent les bandes du Sultan Issetaï Taïman et renouvelèrent leur attaque l'année suivante. Dans le corps expéditionnaire de Khiva, en 1839-1840, sous le commandement de l'aide de camp général Pérowski, on plaça les régiments de l'Oural du polkovnik Bizianow et du starchine Nazarow. Mais l'expédition fut malheureuse, parce qu'entreprise trop

tard, à la mauvaise saison (novembre). Les Russes, marchant par des froids très rigoureux et à travers des steppes couvertes de neige, n'arrivèrent sur les rives de l'Emba qu'après des difficultés infinies et retraits en laissant en route la moitié de leurs effectifs. Malgré tout, ils suivaient Pérowski avec enthousiasme :

Nous, Cosaques de l'Oural,
Partons en campagne avec joie.
Nous n'avons point de soucis :
Le général Pérowski est avec nous,
Et il connaît bien les Cosaques.

Pérowski et la plupart des participants déclarèrent unanimement que les Ouraltzy supportèrent, quant à eux, allègrement les difficultés de cette campagne et sauvèrent à la lettre les restes de l'expédition dans cette lutte farouche contre les éléments. Même ils demandèrent à continuer seuls l'offensive en direction d'Ourt, mais leur prière, exprimée par le polkovnik Bizianow, ne fut pas exaucée.



Le 10 juillet 1842, le 6^e Cosaques de l'Oural quitte Ouralsk en vue d'une expédition aux rives occidentales de la mer d'Aral et aux frontières de Khiva. On appelle cette unité le « régiment blanc », car, pour la première fois, les Ouraltzy arborent des tuniques et des casquettes blanches. En 1841, le 7^e Cosaques de l'Oural s'était trouvé en Géorgie, contre les Caucasiens, tandis que quatre sotnias accompagnaient à Khiva et à Boukhara la mission du colonel Blaramberg. En 1843, 700 Cosaques parcourent les steppes kirghizes pour capturer le fameux Sultan Kenissar Kassim. La poursuite continue en 1844, et en 1849 les 6^e et 7^e Cosaques de l'Oural partent pour les champs de bataille de Hongrie : l'issue rapide de la campagne ne leur permet pas d'arriver à temps à destination

et on les maintient à Kiew et à Wilna. Trois sotnias marchent en 1853 contre les Kokhandtzy et s'emparent de la forteresse d'Ak-Metchet, tandis qu'en 1855 trois autres sotnias luttent contre le Kirghiz Izzet Koutebar. C'est encore trois sotnias qui accompagnent, en 1857, le général Katénine, gouverneur général d'Orenbourg, dans son voyage aux steppes, et, en 1858, durant son second voyage au delà de l'Oural. Et les Cosaques de l'Oural escortent également, en 1859, l'expédition du colonel Dandeville aux rives orientales de la Caspienne.

Lors de la guerre avec la Turquie, la France et l'Angleterre (1853-1856), deux régiments de Cosaques de l'Oural figurent parmi les forces armées russes sous les ordres du polkovnik Khorochkine et du voïskovoï starchina Tchouréïew. Partis de l'Oural en décembre 1853, ils arrivent sur le Danube au début des hostilités, puis ils se dirigent sur la Crimée où ils demeurent jusqu'à la fin de la guerre. L'année 1864 est marquée par le fait d'armes le plus « national » et le plus célèbre de l'histoire des Cosaques de l'Oural : le combat d'Ikan (6 décembre, style russe). En 1865, on procède à la délimitation de la frontière russo-kirghize, et, peu après, deux sotnias aident à la prise de Tachkent, action répétée en 1866 par trois sotnias d'Ouraltzy lors de la prise d'Irdjar, de Khodjent, d'Oura-Tubé et de Djizak. Par la suite, une dizaine de sotnias cantonnèrent dans la région de Tachkent. Avec les Kirghiz, la guérilla continuait. En 1869, les Cosaques de l'Oural réprimaient une de leurs émeutes, mais en 1870, partis avec le lieutenant-colonel Roukine dans le but de procéder à l'application du nouveau règlement impérial relatif à la Kirghizie, ils sont écrasés par leurs adversaires après trois jours de lutte (25 mars). Ce qui ne rend pas moins courageux leurs camarades en 1873, année de la décisive expédition de Khiva...

Quand, en 1874, Saint-Pétersbourg publia un nouveau décret militaire organique, beaucoup de Cosaques de l'Oural se refusèrent à l'adopter. Aussi, en 1875-1876, déporta-t-on 3.500 d'entre eux en Sibérie, dans le gouvernement d'Orenbourg et au Turkhéstan. Mais l'Empereur les grâcia en 1881 et ils revinrent dans leur Voïsko.

Une seule sotnia d'Ouraltzy fut incluse dans l'armée de 500.000 hommes mobilisée contre la Turquie en 1877-1878. Les Cosaques de l'Oural ne perdirent rien pour attendre, puisque, en 1880 et 1881, Skobelew les entraîna à la prise d'Akhal-Tékine et à celle de Ghéok-Tépé, et que, le 6 mai 1884, le Tzar leur accorda, récompense suprême, un drapeau de Saint-Georges, orgueil du Voïsko. Ils demeurèrent sur les rives de l'Oural pendant la guerre russo-chinoise, mais deux de leurs régiments entrèrent, lors de la campagne contre le Japon, dans la composition de la division Oural-Transbaïkalie confiée au général Pawlow et aux polkovniki Sokolow et Soloviev.

Les Cosaques de l'Oural étaient en droit de s'écrier :

Que de sang, que de soucis
Nous a coûtés le rapide Oural !
Mais rien n'est plus cher au Cosaque
Que ce qu'il prit en combattant...



A partir de 1874, les Cosaques de l'Oural formaient un total de 56 sotnias entrant dans la composition des troupes de la circonscription militaire de Kazan. Ils portaient un uniforme identique à celui des Cosaques du Don, mais la couleur distinctive de leur Voïsko était rouge cramoisi et leur papakha plus volumineuse que celle des autres Cosaques. Leur territoire s'étendait sur environ six millions et demi de déciatines. Compris dans le gouvernement de l'Oural, il était borné au nord par le gouvernement de Samara, au nord-est par celui d'Orenbourg, à l'est par

la Kirghizie, au sud par la Caspienne, à l'ouest par des steppes et encore par le gouvernement de Samara. Il formait trois cercles : Ouralsk, Kalmikow et Gouriew. La population cosaque s'élevait à quelque 150.000 âmes dont moins de 60.000 Cosaques astreints au service militaire et une vingtaine de mille dégagés de toute obligation à la fin du XIX^e siècle. Ils possédaient plus de 100.000 chevaux dont plus de 14.000 bêtes de selle, 184.000 animaux à cornes, 6.000 chameaux, 23.000 chèvres et près de 550.000 moutons. Ils récoltaient bon an mal an un million et demi de pouds de blé et environ un demi-million de pouds d'avoine. Le capital de leur Voïsko atteignait 3.642.000 francs-or et celui de leurs stanitzas 1.480.525, mais leur richesse principale consistait dans le produit de la pêche, qui rapportait à chaque Cosaque, bon an mal an, vers la fin du XIX^e siècle, 260 francs-or.

Le Cosaque de l'Oural n'avait pas été toujours aussi riche. Jeleznow s'en plaint dans ses notes manuscrites. « Vous voulez, écrivait-il, que le Cosaque soit sage comme un mouton et fort comme un lion. Ces deux qualités sont incompatibles. Donc, votre désir ne peut rester qu'un désir. Je suis, si l'on me considère du point de vue général, humanitaire. Mais dès qu'il s'agit du Cosaque, je deviens égoïste. Jour et nuit, en rêve et en réalité, je souhaite que le Cosaque dispose non seulement du nécessaire, mais du superflu. Le soldat a tout du gouvernement. Le Cosaque a une ration d'aliments et quelques sous pour son tabac tant qu'il est au service. Libéré, il doit se débrouiller. Il s'habille toujours seul. Son cheval, sa selle, son armement, son équipement, tout, jusqu'au dernier clou de fer à cheval et au fil, lui est personnel. Le Trésor ne s'occupe de rien. Les chefs exigent que tout chez le Cosaque soit propre, bien tenu et conforme au règlement. Le Cosaque ne peut être sans femme, donc sans famille, sinon pas de générations, pas de Cosaques. Quand il a des enfants, lui seul doit pourvoir à leurs besoins, les vêtir, les nourrir

et les éduquer. Quand il part au service, il peut laisser à la maison sa jeune femme, de vieux parents, ses petits enfants. Comment vivront-ils sans lui ? Que mangeront-ils ? Autant de soucis pour lui et qui se multiplient quand il y a sécheresse, mauvaise récolte, disette. »

Le XIX^e siècle et le commencement du XX^e se chargèrent de modifier remarquablement ce pénible état de choses.

SKOBELEW, HÉROS DES COSAQUES DE L'OURAL

Les Cosaques de l'Oural peuvent s'enorgueillir de beaucoup d'atamans et de plusieurs généraux considérables. Mais ont-ils jamais servi sous les ordres d'un chef plus illustre que Michel Dimitriévitch Skobelew ?

Son grand-père, Ivan Nicolaiévitch Skobelew (1778-1849), fils d'un pauvre homme à peu près illettré, entra à quatorze ans au régiment d'Orenbourg comme simple soldat et, après onze ans de services rendus sur les champs de bataille, obtint le grade d'enseigne. Il fit preuve de bravoure au Caucase, en Turquie, accomplit des exploits épiques et fut couvert de blessures. En 1812, il devint l'un des aides de camp de Koutouzow et finalement il obtint les épaulettes de général et le commandement de choix qu'était celui de la forteresse Pétropawlowski à Saint-Pétersbourg. Il ne disposait plus que d'un bras et se consacrait à la littérature militaire destinée à la troupe.

Le petit-fils pouvait donc s'autoriser d'un prédécesseur distingué. Michel Dimitriévitch, né le 17 septembre 1843 et mort à Moscou le 25 juin 1882, parlait couramment le russe, le français, l'allemand et l'anglais. Après ses premières études à Paris, au pensionnat Girardet, il entra, à dix-huit ans, à l'Université de Saint-Pétersbourg qu'il quitta rapidement. En 1863, inscrit en qualité de younker au régiment des Chevaliers-Gardes de l'Impératrice, il y

reçoit le grade de cornette, se rend à cette occasion chez son père, en Pologne, où l'insurrection se déclare, demande à quitter la Garde Impériale pour entrer dans un régiment d'infanterie, prend une part active à la répression, quitte les fantassins pour les hussards de Grodno, puis entre à l'Académie de Guerre, en sort au bout de trois ans et demi et choisit pour y servir la province du Turkestan (1868).

A partir de cette époque, sa grande carrière commence. Dans les khanats de Khiva, de Boukhara, de Khokand, soumis peu auparavant, des troubles surgissent et les troupes russes du Turkestan, peu nombreuses, sont attaquées. Pour les renforcer, on appelle des troupes du Caucase qui se trouvaient dans la baie de Krassnozavodsk (Mer Caspienne), et c'est dans le détachement de Krassnozavodsk que le commandant Skobelew se distingue. La campagne du détachement contre Khiva se termina par un insuccès, les hommes ayant failli mourir de faim et de chaleur. On rebroussa chemin 70 verstes avant d'arriver à Khiva et l'on décida d'envoyer un tout petit groupe pour reconnaître le territoire restant à parcourir. Skobelew se proposa pour exécuter cette mission dangereuse, et, prenant deux Cosaques, s'habillant comme les indigènes, la remplit...

Durant la pacification du Khokand insurgé, il se signala à Makhram. Apprenant qu'il s'y trouvait un important rassemblement de Khokandtzy, il décide de les attaquer par surprise. Avec une sotnia de Cosaques, il s'approche subrepticement du camp ennemi et, poussant un « hourra ! » se précipite avec tant de rapidité sur les Ouzbeks endormis que ceux-ci s'enfuient, pris de panique, en s'entre-tuant. Le lendemain, les Cosaques de Skobelew ramassent sur les lieux 2.000 turbans. L'année suivante (1876), il prend une part active à la conquête d'Andidjan, réalise une marche fameuse, dirige personnellement l'assaut, défait et disperse définitivement les Khokandtzy... Pendant la guerre de Turquie (1877-1878), il arrive en Rouma-

nie en qualité de chef d'état-major de la division cosaque mixte. Les régiments ne se livrant qu'à un service de surveillance le long du Danube, Skobelew, souffrant de cette inaction, s'adonne à une foule de projets auxquels personne ne s'intéresse. Il émet l'idée de faire passer le Danube à la nage par ses Cosaques en vue de raids ultérieurs. On repousse aussi cette idée, car le Danube en crue mesure alors 3 verstes de large. Skobelew fait néanmoins appel aux volontaires, mais c'est un échec : les officiers et les Cosaques sont recueillis dans des embarcations ; lui seul atteint à la nage la rive turque en se tenant à la queue de son cheval.

En août, il se prépare à attaquer Lowtcha à la tête d'un détachement de cinq bataillons et d'une brigade de Cosaques. Le 22, à 2 heures, il part avec le régiment de Kazan et, étendards déployés, tambours battant, les emmène tous à l'attaque. Il y a flottement. Skobelew s'en mêle, remet de l'ordre, calme ses hommes. A 5 heures, la redoute tombe, la poursuite de l'adversaire par les Cosaques commence... Ensuite, il contribue puissamment à la prise de Plewna, qui décide de l'issue de la campagne. En 1879, l'expédition du général Lomakine contre les Turcomans établis entre l'Amou-Daria, l'Afghanistan et la Perse s'était fait battre à Ghéok-Tépé. Elle rétrograda. On remplaça Lomakine par Skobelew, qui enleva Iangui-Kalé et Ghéok-Tépé (12 janvier 1881) d'assaut, avec une poignée de Cosaques, et, le 30 janvier, s'empara d'Askhabad, assurant ainsi la domination russe dans le Turkestan.

L'année suivante, devenu riche, populaire et l'allié des plus grandes familles, Skobelew mourait au cours d'une nuit d'orgie. Il n'avait pas trente-neuf ans...

Les Cosaques l'appelaient « pacha blanc » ou « général blanc », à cause de la couleur de son uniforme et le considéraient comme un être surnaturel. Les guerriers de plusieurs Voïskos se distinguèrent sous son commandement,

mais les Cosaques de l'Oural, plus que les autres, contribuèrent à asseoir la gloire de Skobelew.

Le général Skobelew est arrivé
Et nous dit de belles paroles :
« Eh bien ! mes braves,
Mes Cosaques de l'Oural,
Ne perdez pas courage !
Nous sommes connus de toute l'Asie,
Des Turcs et des Boukhars,
Et des Khivintzy imbéciles !
Qu'ils sachent aussi, les Tékintzy,
Comment sont acérés nos sabres !... »

Kniva, Akhal-Tékine, Iangui-Kalé, Ghéok-Tépé se trouvaient inscrits dans les plis du drapeau de Saint-Georges des Cosaques de l'Oural. Pourtant, c'est au souvenir de la victoire d'Ikan qu'ils demeuraient de préférence attachés.

On a déjà dit que les années passeraient, mais que les historiens ne pourraient plus ne pas mentionner le puissant mouvement séculaire du peuple russe vers l'Est, dans les profondeurs de l'Asie centrale, ni faire ressortir la rapide extension des frontières, surtout depuis 1840 et plus encore à partir de 1864. Les Cosaques établis vers 1840 aux embouchures du Syr-Daria prirent bientôt Ak-Metchet, se heurtant pour la première fois aux hordes des Kokhandtzy. Après la prise de la ville de Turkestan (1864), les conquêtes se succédèrent et les Cosaques entrèrent triomphalement dans les capitales du Khokand et de Khiva. La puissante principauté de Boukhara fut vaincue, puis les frontières de l'Empire s'avancèrent, de la mer d'Aral et du Syr-Daria, à des milliers de kilomètres, du côté des montagnes inaccessibles qui limitent la Chine et l'Afghanistan. Dans l'histoire de Russie, on rencontre peu d'exemples de conquêtes aussi promptes et aussi vastes. Celle du Turkestan est pleine d'épisodes singularisés par les exploits, la bravoure, la ténacité et l'intrépidité

des Cosaques, qui durent vaincre non seulement un adversaire généralement nombreux et fort brave, dans une longue suite de campagnes, d'expéditions et de raids, mais encore triompher des immenses étendues désertiques, souffrir la faim et la soif, élever de leurs propres mains des forteresses, construire des habitations et des routes.

Dès leur apparition sur les rives de l'Oural, les Cosaques commencèrent à « monter la garde à la limite de la terre russe », la défendant contre l'Asie. Il y a plus de trois siècles, avec l'ataman Netchaï, ils pénétrèrent jusqu'à la mer d'Aral, guerroyant avec Khiva, puis avec les troupes du Tzar, exécutant la volonté souveraine de Pierre le Grand, ils reviennent sur Khiva et ils périssent comme leurs téméraires prédécesseurs avec Netchaï... Tout au long de l'histoire de la conquête du Turkestan, les Ouraltzy se trouvèrent mêlés aux autres troupes russes. Avec elles, ils firent offensives et retraites, endurèrent les mêmes privations, les mêmes peines. Et avec elles, ils partagent également la gloire d'avoir conquis et soumis l'Asie centrale russe. Seul l'exploit héroïque d'Ikan demeure l'apanage des seuls Ouraltzy.

Le 12 juillet 1864, les Cosaques avaient obligé les Kokhandtzy à leur restituer la ville de Turkestan, qui, pour les musulmans de l'Asie centrale offrait l'importance d'une « cité sainte » à cause de ses reliques. La perte, l'occupation de ce « sanctuaire » par les « Infidèles » pesaient lourdement sur les âmes musulmanes : c'était la première ville occupée par les Cosaques dans cette partie de l'Asie...

Au début de décembre 1864, le commandant de la place de Turkestan, colonel Jemtchoujnikow, fut avisé que des forces adverses considérables se dirigeaient sur la ville. Il s'agissait d'une audacieuse tentative du khan d'Alimkoul résolu à se rapprocher de Turkestan, en partant de



PIQUET DE COSAQUES DE L'OURAL.

Tachkent, par un rapide mouvement et à apparaître le 5 décembre devant la ville où il possédait des intelligences. Ses forces comptaient 12.000 hommes... Pour vérifier l'exactitude de ces renseignements et dans l'affirmative reconnaître autant que possible les positions des Kokhandtzy, le colonel Jemtchoujnikow ordonna à l'essaoul Siérow de se porter au trot avec une sotnia de Cosaques de l'Oural sur le village d'Ikan, à une vingtaine de verstes. Pour composer cette sotnia, on n'eut recours qu'à des ouriadniki et à des Cosaques dont les chevaux brillaient habituellement par leur vitesse. De cette façon, on ne trouva que 99 hommes, auxquels on donna un canon de montagne servi par quatre artilleurs : les Cosaques disposaient de 120 cartouches chacun, le canon de 42 obus... L'essaoul Siérow partit le 4 décembre et à la nuit de la même journée arriva au village d'Ikan, autour duquel stationnait un détachement de 12.000 Kokhandtzy commandés par le khan d'Alimkoul. Ce dernier ordonna d'encercler la sotnia de Siérow, qui recula aussitôt sur des positions précédemment repérées. Les Cosaques mirent pied à terre et avec leurs sacs de vivres et de fourrage, leurs chameaux et leurs chevaux, constituèrent fébrilement une sorte de parapet pour se dissimuler et se défendre. Leur tir était si précis que les Kokhandtzy, qui s'apprêtaient à leur donner l'assaut, se retranchèrent malgré eux derrière leurs *arabas*, sous le couvert desquelles ils s'approchèrent lentement des Cosaques.

Les 4, 5 et 6 décembre, les Ouraltzy combattirent avec une bravoure extraordinaire, mais quand l'unique pièce d'artillerie se trouva hors d'état de tirer, comptant les morts et considérant la poignée de blessés qui lui restait, l'essaoul Siérow décida d'entamer la retraite. Après avoir franchi, plusieurs verstes à travers les lignes adverses, ils réussirent à rallier le détachement envoyé de Turkestan à leur secours. Quant aux Kokhandtzy, pour tenter de couper la retraite aux Cosaques de l'Oural, ils avaient

fait transporter à cheval des fantassins que les cavaliers déposaient de loin en loin, sur la voie de repli. Stupéfaits de l'audace et du courage des Cosaques, d'autre part rendus furieux par leur impuissance, ils se précipitèrent comme des fauves sur les morts, leur tranchèrent la tête et, selon la tradition musulmane, la transformèrent en trophée. D'armes, ils n'en trouvèrent point d'utilisables. Lorsqu'un Cosaque tombait, ses compagnons ramassaient son fusil et, s'aidant de leurs dernières forces, le détruisaient pour qu'il ne tombât pas aux mains des Kokhandtzy...

Dans la vaste steppe d'Ikan,
Le farouche Kokhandetz, nous entoura.
Et trois jours, avec l'incroyant,
Dura le sanglant combat.

Nous primes position. Les balles sifflaient
Et les boulets mettaient tout en pièces.
Pas un de nous ne tressaillit !
Nous restions là. Nous sommes Cosaques !

La mort planait, nos rangs s'éclaircissaient,
Le Cosaque mourait héroïquement.
Aucun de nous ne voulait devenir prisonnier,
Comme le désirait l'ennemi.

Nous tinmes trois jours et deux nuits,
Deux nuits longues comme des années,
Couverts de sang, sans fermer l'œil,
Puis nous nous jetâmes en avant.

Nos frères tombaient autour de nous.

Tranchant les têtes, l'ennemi sabrait les corps.
Nous ne bronchâmes pas, et bravement,
Nous attendîmes la mort, comme des Cosaques !

Ceux qui revinrent portaient chacun 5 à 6 blessures graves. Le Tzar les récompensa. L'essaoul Siérow fut promu voïskovoï starchina et fait chevalier de l'Ordre de

Saint-Georges. Tous les Cosaques reçurent aussi la croix de Saint-Georges et une prime de trois roubles-or. Le nom d'Ikanskaya revint à l'une des places d'Ouralsk. Le général Krijanowski offrit un grand dîner aux héros, au cercle de la circonscription qu'il commandait en chef. En 1865, trois des courageux Cosaques envoyés à Saint-Petersbourg auprès de l'Empereur Alexandre II eurent audience du futur Alexandre III, qui les questionna. Le Tzar aussi bavarda longuement avec eux et les fit incorporer dans la Garde Impériale. En 1884, on éleva un monument sur les lieux mêmes du combat. Enfin, le 6 mai 1884, « pour témoigner sa particulière et souveraine bienveillance à l'égard de ses exploits et pour récompenser l'intrépidité dont fit preuve les 4, 5 et 6 décembre 1864 à Ikan la sotnia de l'Oural de la garnison de Turkestan et pour immortaliser ce brillant fait d'armes dans la mémoire des Cosaques de l'Oural », le Tzar octroya à la quatrième sotnia du 2^e Cosaques de l'Oural un insigne de distinction à porter sur la papakha ; on y lisait ces mots gravés : « Pour l'exploit d'Ikan, 4, 5 et 6 décembre 1864 ».

CHAPITRE XIII

LES COSAQUES D'ORENBOURG

La capitale du Voïsko des Cosaques d'Orenbourg était la ville d'Orenbourg, qui, avant la guerre de 1914-1918, abritait une population de moins de 100.000 habitants. Le gouvernement d'Orenbourg lui-même réunissait sur son territoire, à la même époque, plus de 2.000.000 d'individus, mais la population cosaque n'entraît que pour une partie dans ce total : exactement 400.000 âmes. Elle disposait de 8.000.000 $1/2$ de déciatines de terre, dont il fallait écarter les terres non cultivables et la surface effectivement exploitée par les Cosaques d'Orenbourg tombait alors à 1.200.000 déciatines. En dépit de leurs 700.000 animaux domestiques, ils ne possédaient que 50 à 60 têtes de bétail par 100 habitants. Par contre, le Voïsko connaissait la richesse par ses mines de fer, de cuivre et de charbon. Mais les Cosaques, qui ne les exploitaient pas, les affermaient à des sociétés privées ou à des particuliers. Fait singulier, l'instruction publique était plus développée chez eux que dans les autres Voïskos. Quant à leurs « capitaux », celui du Voïsko, à la fin du xx^e siècle, se montait à près de 4.000.000 $1/2$ de francs-or, et ceux des stanitzas à 1.000.000 $1/2$, non compris un « fonds spécial destiné à venir en aide aux Cosaques nécessaires appelés au service et à leurs familles, et à faire face aux dépenses de la mobilisation ».

L'histoire de la formation du Voïsko des Cosaques d'Orenbourg ne ressemble en rien à celle du Voïsko des Cosaques du Don, pour se borner à ce modèle. C'était une armée « artificielle », dans la composition de laquelle entrèrent à l'origine, c'est-à-dire au $xviii^e$ siècle, et par la suite, très peu de véritables Cosaques, mais quantité de soldats et de paysans « cosaquisés ».

L'organisation de ce Voïsko peut remonter à l'année 1736, date de la création du premier corps de Cosaques d'Orenbourg. Cette création suivait les opérations que, de 1734 à 1736, les Bachkirs entreprirent contre les petits groupes de Cosaques établis primitivement le long de la Kama et transportés ensuite sur la Samara (pour surveiller le territoire compris entre la Volga et le Iaïk menacé périodiquement par les Kalmouks) et dans la région de l'Oui et du cours supérieur du Iaïk. Huit ans après la formation de la première unité de Cosaques d'Orenbourg, on prit des mesures pour en augmenter l'effectif. Leur nom ne fut pourtant officiellement confirmé aux Cosaques qu'en 1748. Sept ans s'écoulèrent encore avant la constitution du *Voïsko des Cosaques d'Orenbourg* et la nomination de leur premier ataman.

Comme leur mission les astreignait à garder le contact d'une part avec les Cosaques de l'Oural, d'autre part avec les Cosaques de Sibérie, on augmenta le nombre des Cosaques d'Orenbourg en déportant dans leur région des habitants de diverses provinces voisines. La mesure s'étant avérée excellente et profitable, on la répéta en 1796, en 1820, en 1840 et en 1842. Des Kalmouks et des Bachkirs se transformèrent aussi en Cosaques d'Orenbourg.

Quand advint la révolte de Pougatchew, ces Cosaques demeurèrent fidèles à la Couronne et défendirent leur territoire contre les insurgés. Ensuite, leur concours militaire s'affirma utile à plusieurs reprises : campagne contre l'Empire ottoman en Moldavie et Valachie (1809-1811), campagnes contre Napoléon en Russie, en Allemagne et



en France (1812-1813-1814), campagne contre la Turquie encore (1828-1829), répression des insurrections polonaises (1831 et 1863), campagnes du Turkestan à partir de 1864, guerre russo-turque (1877-1878).

Avec le temps, les unités fournies par le Voïsko des Cosaques d'Orenbourg diminuèrent. De 24 au temps des guerres napoléoniennes, le nombre des régiments descendit à 10 au moment de la campagne de Crimée. Puis, il y eut une reprise sensible, puisqu'en 1887 la mobilisation générale permettait de réunir 18 régiments d'active et de réserve avec 19.000 Cosaques. En dernier lieu, la situation des unités cosaques de l'Orenbourg s'établissait ainsi pour le temps de paix : 6 régiments, numérotés de 1 à 6, tenaient garnison : le premier à Kharkow où il entrait dans la composition de la 10^e division de cavalerie, le second à Varsovie avec la 13^e division, le troisième à Tchernii-Ostrow avec la 12^e division. Les trois derniers, respectivement cantonnés à Pétro-Alexandrowsk, Tachkent et Marghilan, relevaient du commandant en chef des troupes du Turkestan. En outre, il existait des détachements à Orenbourg, Verkhné-Oural'sk et Troïtsk. Mais, on le voit, la plupart des Cosaques d'Orenbourg servaient en dehors des limites de leur Voïsko.

L'uniforme des Cosaques d'Orenbourg consistait en une tunique et un pantalon vert foncé qu'ornait une bande bleu clair, couleur distinctive des Cosaques d'Orenbourg et qui se retrouvait sur les passepoils et pattes d'épaule, ces dernières marquées d'un O. Leurs armes étaient les mêmes que celles des Cosaques du Don et, administrativement, ils dépendaient du commandant en chef des troupes de la circonscription militaire de Kazan.

Depuis la conquête du Turkestan où ils se surpassèrent sous les ordres de Skobelew, et jusqu'à la guerre de 1914-1918, les Cosaques d'Orenbourg eurent encore la chance de briller en Mandchourie, lors de la guerre russo-japo-

naise (1904-1905). La division cosaque d'Orenbourg entra alors dans l'effectif de la 2^e armée de Mandchourie (général Kaulbars) et s'intégrait dans le détachement de cavalerie opérant à l'aile droite des armées russes et confié, tour à tour, au général Michtchenko et au général de Rennenkampf. Le commandant de la division des Cosaques d'Orenbourg était le général Wladimir Grekow, avec, pour subordonnés, le général Tolmatchew et les colonels Baskakow, Gouriew, Plotnikow, Jabiko et Kouznetzow. Au surplus, le détachement du Liao-Ho, sous le commandement du général Kossagowski, comprenait également, entre autres unités, le 1^{er} régiment des Cosaques d'Orenbourg.

Un chant commémorant l'un de leurs exploits pendant les campagnes du Turkestan, le siège de Tika, connaissait une large vogue avant l'écroulement de l'Empire :

Souvenons-nous, frères Orenbourgty,
De notre siège de Tika
Où nous défimes les Infidèles,

Avec notre fusil, notre sabre et la lance,
Quand les Tékintzy s'enfermaient
Dans leur grande forteresse...

Notre commandant en chef,
Le brave Skobelew,
Était parti avec nous,
En patriote, en vrai héros...

CHAPITRE XIV

LES COSAQUES DE SIBÉRIE

L'ORIGINE des Cosaques de Sibérie remonte aux glorieuses campagnes de l'ataman Iermak Timoféitch. La petite troupe de ses compagnons d'armes et ses continuateurs donnèrent naissance à un nouveau Voïsko, mais il ne coulait pas dans les veines des Cosaques de Sibérie un pur sang cosaque, car de trop nombreux éléments hétérogènes augmentèrent l'importance numérique du Voïsko, et en premier lieu il s'agit de déportés et de soldats désignés là par mesure disciplinaire. D'ailleurs, si ce Voïsko a survécu, il le doit surtout au prince Gagarine, gouverneur de la Sibérie sous Pierre le Grand, qui souda ensemble les petits groupes cosaques relativement disparates et la nouvelle organisation prit son essor. Des postes militaires s'installèrent çà et là, des villes se fondèrent, des lignes de défense s'établirent et, avec le temps, des mesures analogues développèrent encore l'importance du Voïsko, auquel on incorpora des éléments étrangers : colons et paysans que l'on « cosaquisa ».

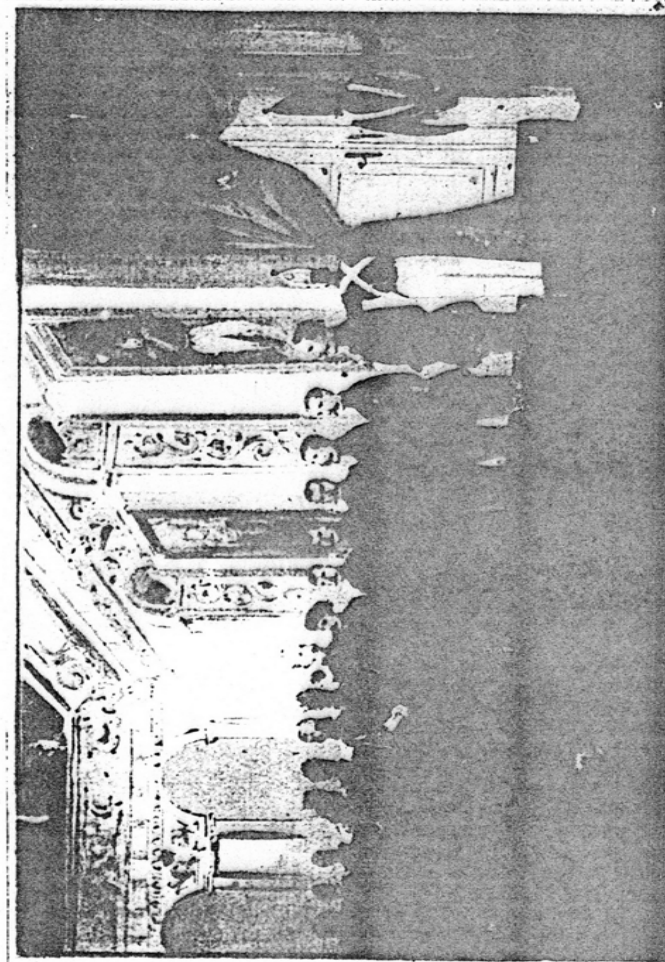
Et cependant, la Russie leur doit d'avoir été défendue contre les invasions des Bachkirs et des Kirghiz. Elle leur doit aussi les progrès réalisés en Sibérie, qu'ils protégeaient continuellement. Quand les guerres européennes fixaient l'armée impériale dans sa totalité, les Cosaques de Sibérie assuraient seuls la sécurité de l'arrière du pays, sur l'immense ligne sibérienne. Ils s'établissaient depuis

la frontière russo-sibérienne, soit depuis Kourgan, jusqu'à la frontière de Mongolie, en passant par Makouchina, Pétropawlowsk, Marianowka, Omsk, Chélézinskaya, Pawlodar, Iaméiéchewskaya, Sémipalatinsk, Oust-Kamenogorsk et le lac de Zayzan, c'est-à-dire depuis Omsk jusqu'à ce dernier point, le long de l'Irtich, le fleuve qui avait été le théâtre des exploits d'Iermak Timoféitch.

A la fin du XIX^e siècle, la population cosaque du Voïsko de Sibérie s'élevait à quelque 150.000 âmes. La superficie des territoires occupés à 5.000.000 de déciatines. L'étendue des terres sibériennes formant la propriété collective du Voïsko à 1.000.000 1/2 de déciatines. Les Cosaques possédaient plus de 300.000 animaux domestiques, plantaient surtout du tabac, à l'origine, mais, avec le temps, ils tirèrent en premier lieu leurs ressources de l'agriculture et du cheptel. Si bien qu'à la fin du règne d'Alexandre III, on évaluait le montant du capital de leur Voïsko à 3.000.000 de francs-or environ, sans compter les capitaux des stanitzas.

Les Cosaques de Sibérie portaient un uniforme composé d'une longue tunique agrafée de couleur vert foncé, d'un pantalon (charovari) large, rentrant dans les bottes et de même couleur que la tunique, et d'une ceinture — *kouchak* — de couleur rouge, comme la bande du pantalon. Ils se couvraient le corps d'une longue capote grise, analogue à celle des soldats, et le chef d'une immense papakha de fourrure grise. Pour la fête de leur Voïsko, ils avaient choisi le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas.

Leurs chevaux provenaient du croisement de bêtes de race kirghize avec des animaux purement russes. « Les chevaux sibériens, écrit le colonel Kvitka, sont un peu plus grands que les chevaux mongols. Ils n'ont pas de vitesse, mais ils peuvent rendre de grands services dans les raids lointains, car ils ont du fond et de la résistance.



L'EMPEREUR NICOLAS I^{er} INSPECTANT AU PALAIS D'HIVER LES COSAQUES DE SIBÉRIE
ADMIS DANS LA GARDE IMPÉRIALE

(d'après une aquarelle de N. N. Karazine)

On raconte qu'il est d'usage, en Sibérie, d'entraîner les chevaux de course en hiver par une température qui descend parfois à 50° C. On les attache la tête en l'air à un piquet, lorsqu'ils sont en sueur après avoir couru, et on les arrose d'eau. » Les Cosaques de Sibérie entretenaient une centaine de mille de ces bêtes. Celles destinées à la selle permettaient, et au delà, de monter les unités constituées dans le Voïsko : 3 régiments ou 18 sotnias en temps de paix, 9 régiments ou 54 sotnias en temps de guerre, chiffres généralement dépassés. Inutile d'ajouter que l'illustre et vénéré Iermak Timoféitch conservait le titre de « chef d'honneur perpétuel » du 1^{er} régiment des Cosaques de Sibérie.

On a déjà dit l'étonnante énergie des Cosaques sibériens qui, à travers un pays désert, couvert de forêts souvent impénétrables, parvinrent jusqu'à l'océan Pacifique malgré des privations inouïes. Dès 1668, le Cosaque Diejniew touchait au détroit de Béring. Mais les Cosaques, hardis colonisateurs, ne remplirent ensuite que peu de pages de l'histoire militaire de la Russie. Pendant la guerre russo-japonaise, on remarqua deux de leurs régiments dans la 2^e division de réserve de Sibérie commandée par le général Baumgarten avec, sous ses ordres, à la tête des unités, le général Toumanow, les colonels Danilow, Kauffmann, Poutintzew, Steinbock, Kaline et Vassiliw.

Un chant très populaire des Cosaques de Sibérie rappelait comment, jadis, les atamans les entraînaient au combat :

Comme la tempête sibérienne,
Arriva l'ataman
Et, avec lui, les essaouls.

.....
Sur son bel étalon,
Carabine au dos,
Pistolets à double canon,
Sabre trempé dans les batailles.

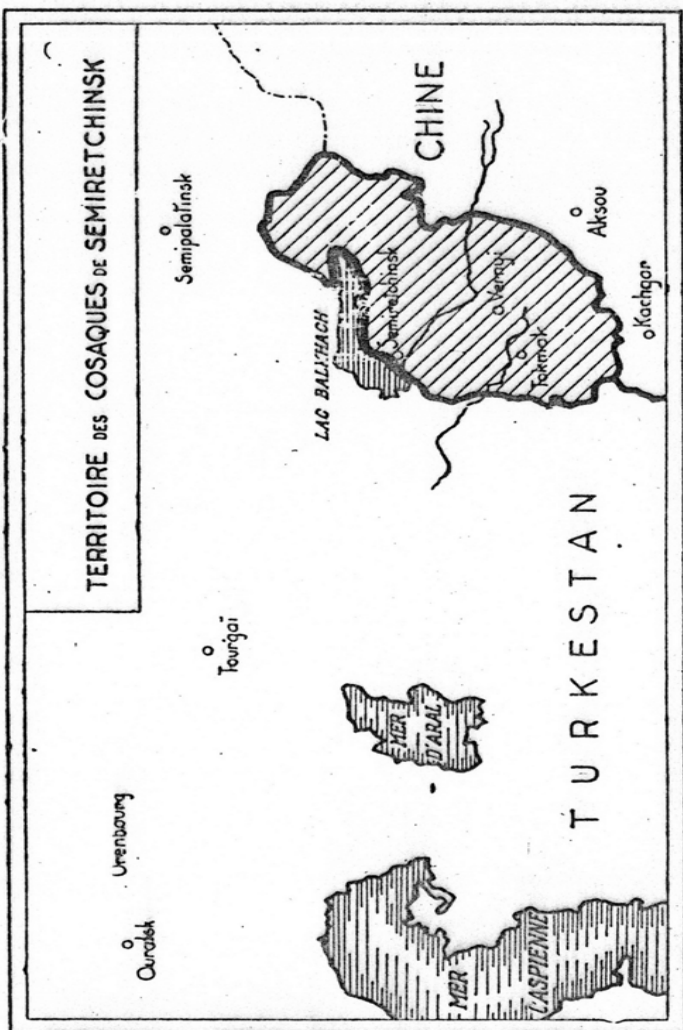
Il fit plier les jarrets du cheval,
Tortilla sa moustache noire
Et nous dit : « Salut, mes enfants !
Demain, au lever du soleil,
Préparez-vous à marcher
Contre les sauvages des steppes.
Brûlez les villages !...
Contre ces hordes,
Je vous conduirai en personne
Et derrière moi viendront les essaouls !
Alors s'élève un « Hourra ! ataman... »
Le sang cosaque se met à bouillonner,
Et c'est un cliquetis de sabres,
Tandis que les papakhas volent...

CHAPITRE XV

LES COSAQUES DE SÉMIRETCHINSK

Ce n'était pas la ville de Sémiretchinsk, mais celle de Vernii qui tenait lieu de capitale à l'insignifiant Voïsko des Cosaques de Sémiretchinsk, en Russie d'Asie. Le gouvernement de Sémiretchinsk même réunissait une population qui dépassait de loin le million, tandis que celle de Vernii ne groupait que 35 à 40.000 habitants, mais les Cosaques, loin d'occuper toute la superficie du gouvernement de Sémiretchinsk, ne disposaient que de 556.000 déciatines de terres réparties entre 30.000 individus environ.

Si la population cosaque de cette contrée a pour origine la colonisation de quelques compagnons d'Iermak Timoféitch, bien des éléments vinrent ultérieurement s'ajouter à elle. Au reste, le Voïsko des Cosaques de Sémiretchinsk — ou des Sept-Rivières — ne fut officiellement créé qu'en 1867, avec deux régiments sibériens. L'ataman des Cosaques de Sémiretchinsk, également gouverneur et commandant des troupes de la région, commandait à un Voïsko si peu nombreux qu'en temps de paix son effectif ne dépassait pas un régiment à quatre sotnias, et, en temps de guerre, trois régiments ou douze sotnias. L'Histoire n'enregistre vraiment aucun grand exploit des Cosaques de Sémiretchinsk, qui jouèrent principalement un rôle de gardes-frontières en face de



l'Empire chinois. Quelques-uns d'entre eux luttèrent aux côtés des troupes qui réalisèrent les expéditions militaires de Kokhand, du Turkestan, de Boukhara, de Khiva, et de celles qui guerroyèrent contre les Turcomans, de 1879 à 1881, sous les ordres du général Lomakine et surtout de Skobelew. Mais on n'entendit parler d'eux durant aucune des trois dernières guerres extérieures qui précédèrent la guerre mondiale de 1914.

L'uniforme des Cosaques de Sémiretchinsk se composait d'une tunique et d'un pantalon de couleur vert foncé, d'une ceinture rouge, et une bande rouge garnissait le pantalon. En un mot, cet habillement ne se différenciait en rien de celui des Cosaques de Sibérie. Fait caractéristique, semblables en cela à leurs frères d'armes du Caucase, les Cosaques de Sémiretchinsk ne portaient pas la lance.

Ils avaient hérité de leurs précédésseurs le goût des méthodes d'irrigation et ils consacraient une attention particulière à la culture des terres. Sous ce rapport, ils occupaient la première place parmi le monde cosaque. Mais le manque de terrains et la possibilité de se passer, pour les travaux des champs, d'un grand nombre de bêtes de somme, provoquèrent un amoindrissement général de leur cheptel. Jardiniers, les Cosaques de Sémiretchinsk cultivaient des potagers, et, chasseurs, tuaient des chèvres, des rennes, des ours, des renards... Ils possédaient environ 30.000 chevaux, dont seulement 5.000 bêtes de selle, et leurs capitaux, celui du Voïsko et ceux des stanitzas réunis, ne s'élevaient pas au delà de 600.000 francs-or à la fin du dernier siècle.

CHAPITRE XVI

LES COSAQUES DE TRANSBAÏKALIE

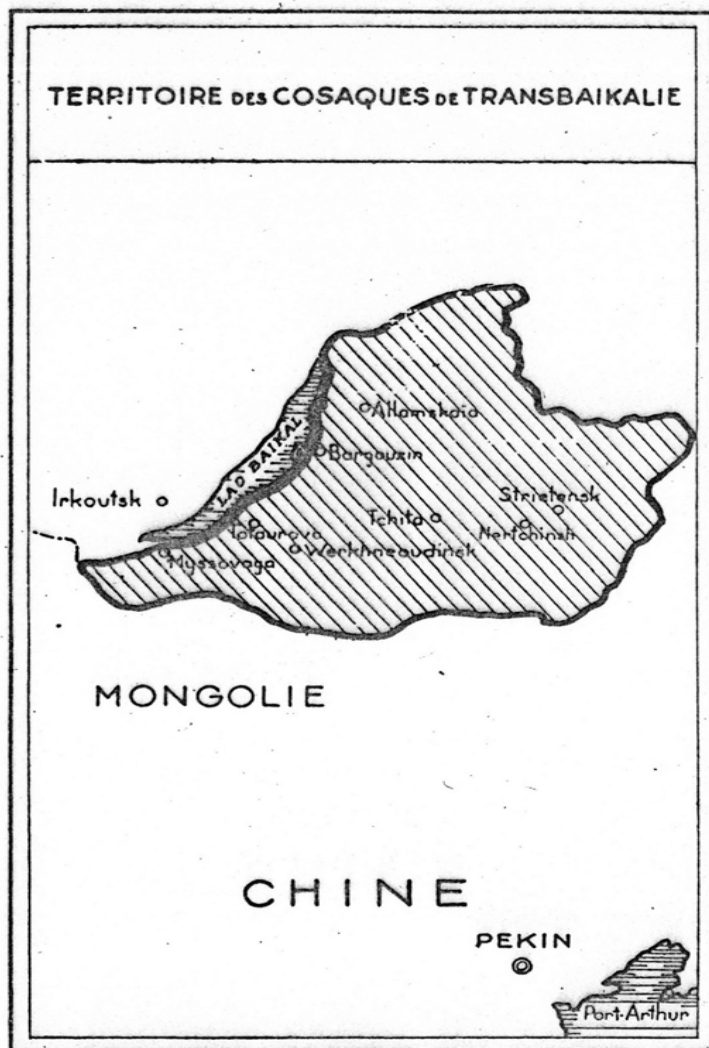
ELLLE est brève l'histoire des Cosaques de Transbaïkalie ! Leur Voïsko, l'un des plus jeunes, n'encombra pas les champs de bataille au cours des guerres du temps passé : il semblait même qu'il ne tiendrait jamais une place considérable... Mais, qui l'eût prévu ? Les voies du Seigneur sont impénétrables, et il advint que les Cosaques de Transbaïkalie eurent la bonne fortune de se révéler, à l'aube du xx^e siècle, comme des héros auxquels, au bout de quelques semaines, il ne resta absolument rien à envier aux Cosaques du Don, de l'Oural, du Kouban et du Térék.

Voisine de la Mandchourie et de la Mongolie, arrosée par l'Amour, l'Argoun et la Chilka qui, à leur jonction, forment l'Amour, et par la Selenga, la Transbaïkalie, immense pour ses 8 à 900.000 habitants, dépassait d'un quart la superficie de la France et les limites du Voïsko des Cosaques de Transbaïkalie épousaient celles de la province elle-même, bornée par le lac Baïkal à l'ouest, par l'Amour au sud et par la province de l'Amour à l'est. En 1904, le colonel Kvitka décrivait ainsi sa capitale, Tchita, ville de plus de 60.000 habitants : « Ici, la plupart des maisons sont bâties en grosses poutres équarries s'emboîtant les unes dans les autres. Les pignons, l'encadrement des portes et des fenêtres sont en bois ouvragé ; l'ornementation est en style russe. Il est difficile de retrou-

ver les monuments originaux de cette architecture, à cause des matériaux qui furent employés dans la construction : presque toujours le bois, la pierre de taille étant rare en Russie. » Des autres villes de Transbaïkalie ayant quelque importance : Nertchinsk, Tsouroukhaitouï, Striétsensk, Erivanskaya, Pérowskii, Troïtskossawsk, Myssovaya, Verkhnéoudinsk, on s'arrêtait surtout dans cette dernière, « pittoresquement située sur une falaise d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la vallée de la Chilka ». « Ses maisons, disait encore Kvitka, et son église toute petite mais coquette, sont en bois et rappellent les villages des environs de Pétersbourg et de Moscou, dont les habitations se sont transformées en villas, où les familles des fonctionnaires et de la bourgeoisie passent les étés. »

La population cosaque — plus de 200.000 âmes — se répandait dans les trois cercles : Troïtskossawsk, Akcha, Nertchinsk. La propriété collective du Voïsko s'élevait à plus de 3.000.000 de déciatines de terres, et chaque maison cosaque, si modeste fût-elle, possédait en moyenne, et encore dans les villages les moins importants, un minimum de 10 chevaux, 10 à 15 bêtes à cornes et une cinquantaine de moutons. Parallèlement, les capitaux du Voïsko et des staitzas s'évaluaient à plus de 2.000.000 de francs-or, mais le Cosaque de Transbaïkalie était tellement riche, comparativement aux Cosaques de plusieurs autres Voïskos, qu'un chiffre aussi modeste ne peut entrer en ligne de compte pour l'estimation de la richesse totale de l'armée transbaïkalienne.

Formant une masse d'au moins 25.000 combattants, ils portaient un uniforme qui vaudra un surnom célèbre à leur plus grand chef, celui de *Danger Jaune*, à cause de la couleur jaune de la bande des charovari et des parements de la tunique. Pour le reste, leur tenue était de couleur vert foncé et assez semblable à celle des autres Cosaques. Sur la patte d'épaule s'inscrivait un Z : Zabaïkalie — Transbaïkalie. Ils constituaient, en temps de paix, les régiments



de Verkhneoudinsk, de Nertchinsk, de l'Argoun et de Tchita, et également des régiments à pied, tel celui de Striétensk. En temps de guerre, les unités de base se triplaient et d'autres se créaient avec les Cosaques mobilisés.



Le Voïsko de Transbaïkalie fut organisé en 1851 par le comte Mouraviev, gouverneur général de la Sibérie orientale. On utilisa dans ce but 22.000 Cosaques dont certains se trouvaient déjà sur place. Les autres furent amenés de Sibérie. On leur adjoignit, par dizaines de mille, des paysans que l'on « cosaquisa ». En somme, sa carrière et ses stupéfiants progrès tiennent en quelque soixante années !... Non seulement il colonisa la Transbaïkalie et sut tirer parti de toutes ses richesses, mais encore il concourut à la formation des Voïskos voisins de l'Amour et de l'Oussouri. Et, en outre de leur service de garde et de surveillance sur les frontières de Mongolie et de Mandchourie, les Cosaques de Transbaïkalie collaboraient aussi avec les services de la douane.

N'ayant pas encore commandé ces Cosaques et les apercevant pour la première fois en 1904, en traversant la Transbaïkalie pour rejoindre le théâtre des opérations en Mandchourie, le colonel Kvitka rappelait que le sang bouriate coulait dans leurs veines. « Les Cosaques d'origine russe sont presque tous blonds ; ils ont l'air taciturne : on n'entend dans leurs wagons ni chants ni rires ; ils ne répondent pas volontiers aux questions qu'on leur adresse, et cependant ils donnent l'impression de gens sur lesquels on peut compter. Les Bouriates, au physique, ressemblent aux Bachkirs que j'ai commandés jadis. S'ils en possédaient les qualités militaires, on ne saurait souhaiter de meilleure cavalerie. » Les Cosaques de Transbaïkalie prouvèrent en 1900-1901 et en 1904-1905 qu'on ne pouvait « souhaiter de meilleure cavalerie » et durant la guerre

de 1914-1918 ils se montrèrent à la hauteur de toutes les unités de cavalerie, d'artillerie et même et surtout d'infanterie...

Zabaïkaltzy ou Transbaïkaliens devaient leur nom au lac immense que, les premiers, ils dépassèrent.

Laissant derrière eux le Baïkal, notre père,
Et longeant la Senga, notre mère,
Les Cosaques pénétrèrent outre la Selenga,
Et par des raids hardis dans les contrées mongoles,
Détruisirent villes et villages,
Capturant femmes et enfants...

Certains d'entre eux rappelaient le type mongol, et du fait de leur uniforme orné de jaune, il arriva qu'ils furent très souvent pris pour des Japonais. Très malins, très rusés, ils savaient s'adapter à tout. Ainsi, au cours de la guerre russo-japonaise, les vit-on apprendre à construire des fours et à cuire le pain. « Le Cosaque de Transbaïkalie est plein d'amour-propre, disait le général Orlow en 1900. Il aime qu'on lui marque de l'intérêt et de la considération. Il faut dire « vous » aux atamans de stanitza... » Et le général Orlow continuait : « Le Cosaque de Transbaïkalie n'a pas très belle apparence, mais il est endurant, marche remarquablement, monte bien à cheval, se contente de peu et a de l'amour-propre. Sa discipline, on doit le dire, est d'un genre un peu spécial. Par exemple, il fumera volontiers en présence de son supérieur, et il faut une longue éducation pour lui faire comprendre que cela n'est pas convenable. Mais quand son chef lui ordonne n'importe quoi, tout particulièrement au combat et au feu, il exécute remarquablement l'ordre reçu. Ainsi, comme guerriers, les Cosaques de Transbaïkalie sont excellents. Ils connaissaient bien les localités et la population sur la frontière de Chine et vivaient en contact constant avec les Mongols. Il arrive qu'une partie d'une

famille vit en Transbaïkalie et l'autre en Mongolie, et qu'elles ont entre elles des rapports continuels. Les Cosaques de Transbaïkalie vont faire paître leurs troupeaux en Mongolie : au printemps, ils confient leurs bœufs aux Mongols et les leur reprennent à l'automne en payant 25 kopeks par tête, et il n'y a jamais à cette occasion de malentendus dans les comptes. Les transactions se règlent sur un bout de papier, ou même sur parole, souvent pour des dizaines de milliers de roubles. » Ces indications se rapportent évidemment aux seuls Cosaques de Transbaïkalie établis près des frontières.

A la stanitza, l'église toute blanche, surmontée de croix d'or au-dessus des coupes bleues, était l'orgueil des Cosaques. Le haut clocher qui la flanquait retentissait de beaux et savants sons qui appelaient les fidèles à la prière les jours de fête. Villages et bourgades ne possédaient qu'une modeste chapelle entourée d'une palissade, mais toutes avaient leur cloche vénérée et les icones des saints, surtout celles de l'archange saint Michel à l'épée étincelante, de saint Georges qui, de sa lance et du haut de son cheval blanc, terrasse le monstre vaincu, et de saint Nicolas, le « saint merveilleux plein de douceur et plein d'amour ».

Qui travaillait un jour de Saint-Nicolas, de Saint-Georges ou des Saints-Pierre et Paul commettait un grand péché. La récolte s'annonçant mauvaise ou la sécheresse menaçant, on recourait à la prière, célébrait des *Te Deum*, aspergeait les champs d'eau bénite... Les Zabaïkaltzy observaient scrupuleusement les jeûnes, principalement le grand carême de Pâques, et avant de se présenter au confessionnal, chaque Cosaque allait demander à ses parents et à ses amis de lui pardonner tout le mal qu'il avait pu leur causer volontairement ou involontairement. Enfin, le jour de Pâques arrivait et c'était l'occasion de multiples réjouissances.

Cette piété n'empêchait pas le Cosaque de Transbaï-

kalie d'être superstitieux. Sa foi puissante, sa foi inébranlable, supérieure à celle du soldat ou du moujik, s'accompagnait de pratiques remontant à l'âge païen. Il craignait le « mauvais œil », redoutait les rêves désagréables et interprétait certains signes du destin. Il croyait qu'une ablution d'eau, dans laquelle un morceau de charbon de bois avait trempé, annihilait le mal, et il accordait confiance aux paroles et aux gestes des vieilles qui, à l'aide de ce procédé étrange, rendaient la force et la santé aux hommes autant qu'aux bêtes. Pour lui, la pie était un oiseau de malheur. Il interprétait son apparition autour d'une ferme comme un signe d'épidémie menaçant le bétail, et si la pie pénétrait par une fenêtre ouverte dans la maison de quelque Transbaïkalienne enceinte, le Cosaque disait que l'enfant dont la femme était grosse ne viendrait pas vivant au monde : il importait donc de tuer la pie et, pour conjurer tout à fait le malheur, de la tuer à l'aide d'un objet d'étain.

Le Cosaque de Transbaïkalie le plus brave n'aurait jamais passé la nuit dans un établissement de bains. Le lieu était « impur » et l'« esprit impur », ennemi de toute âme chrétienne, y vivait. Pas davantage, ce héros n'aurait dormi dans une forêt ou auprès des sentiers y conduisant, car, répétaient les vieillards, « par là passent les diables avec leur cortège pour célébrer leurs noces ». De même, il ne se serait jamais baigné dans une rivière à la tombée de la nuit, redoutant que l'esprit impur, « caché dans l'eau », ne provoquât sa noyade. Il pensait même qu'il ne fallait pas passer par-dessus la bride d'un cheval, si l'on ne voulait pas que la bête fût malade, et qu'il ne fallait pas cracher dans le feu, sans quoi les lèvres se couvraient de boutons. Il recherchait la fréquentation des diseurs de bonne aventure, des sorciers, et il pouvait couvrir plus de cent verstes à cheval pour se rendre chez les Bouriates, devins renommés et connus sous le nom de *chamanes*.

Au début du xx^e siècle, la jeunesse cultivée commença

à se moquer de ces croyances. Mais elles s'étaient trop profondément enracinées pour disparaître radicalement et, au surplus, elles ne nuisaient pas plus à la bravoure des Cosaques qu'elles ne diminuaient la valeur et l'importance de leurs services.

Les popes baptisaient les bébés cosaques en leur donnant un prénom de leur choix, d'après le calendrier grec-orthodoxe. Cela ne faisait pas toujours l'affaire des parents, qui n'en pouvaient mais. De là des prénoms originaux et n'ayant rien de commun avec ceux des saints russes, du patron du Voïsko, des Tzars... Parfois un Cosaque expliquait, parlant de son fils : « Oui, nous l'appelons *Sania* (diminutif d'Alexandre), mais son vrai nom est *Khryssanthe* (en grec : fleur d'or). Nous voulions lui donner le prénom d'Alexandre... Nous adorons tous ce prénom. Combien de Tzars l'ont porté!... Et même notre héros *Souvorow* ! Lui aussi s'appelait Alexandre... Et puis le pieux prince *Alexandre Newski* !... Mais allez donc discuter avec un pope... Et le voilà *Khryssanthe*... »



Seuls l'ataman de la stanitza et celui de la bourgade étaient élus. Mais aussi, seul un Cosaque irréprochable, unanimement respecté, pouvait être élu et revêtu de l'honneur de conserver l'emblème de l'autorité, la *nassiéka*, et le sceau de la bourgade ou de la stanitza. Popow, le meilleur historien des Cosaques de Transbaïkalie, décrivant une réunion de ces guerriers, met en scène un ataman de stanitza : « L'ataman se leva de sa place, écrit-il. Cosaque de belle prestance, taille haute, front large et intelligent, de dessous ses sombres sourcils ses yeux clairs jetèrent un regard circulaire sur l'assemblée. Le silence régna aussitôt... On éteignit les cigarettes, on pressa du doigt le tabac dans les pipes, et tous les Cosaques se levèrent. Ne restèrent assis que les Cosaques couverts de cheveux blancs, et des centaines d'yeux fixèrent l'ataman... »

Le Cosaque de Transbaïkalie avait l'œil perçant et l'oreille fine, gages de succès à la chasse. Or, pour chasser, il passait de longues semaines dans la taïga. De sa faune indescrivable, il rapportait des monceaux de richesses pour lui et pour les siens. De la forêt, il tirait aussi le bois qui lui servait à construire des isbas, des bâtiments, des traîneaux, des voitures, des charrues. Lui-même tannait les peaux pour la fabrication des chaussures, des harnais, et filait la laine. Ses terres lui dispensant tout ce dont il avait besoin pour vivre, il n'achetait pour ainsi dire rien à l'extérieur.

L'hiver, les travaux des champs terminés, la mauvaise saison l'obligeait à garder le logis. Alors, des heures entières il restait assis autour d'une table, avec des camarades venus lui tenir compagnie : on chantait ensemble de vieilles chansons cosaques, puis on se livrait à des danses, naturellement aussi cosaques. Il avait l'hospitalité large, et dans ce pays où la nature favorisait exceptionnellement son hospitalité revêtait généralement un caractère de munificence relative. Sa table était toujours abondamment pourvue et, en bavardant, le Cosaque de Transbaïkalie mangeait à petits coups de la viande salée et séchée, du poisson fumé ou séché, des champignons, des laitages... qu'il partageait avec ses visiteurs.

Le *tchaiévanié*, commun à tous les Russes, mais quasi rituel chez les Cosaques de Transbaïkalie, est l'action de prendre le thé. Ils y consacraient trop de temps, même en temps de guerre, selon le colonel Kvitka qui en parle avec mécontentement. « Gravement assis en cercle, écrit-il, ils hument leur boisson à petites gorgées en grignotant un morceau de sucre. Le *tchaiévanié* dure des éternités et on a toutes les peines du monde à leur faire lever la séance. » Un peu plus tard, il notait encore : « Mes Cosaques s'éternisèrent à nouveau avec leur *tchaiévanié*. Ce n'est ni l'absence de bonne volonté ni l'indiscipline qui les rendent

aussi ineptes. On ne leur a rien enseigné dans leur stanitza, et ils sont entrés dans les rangs sans en savoir plus long que les paysans laboureurs. Ces mêmes hommes, quand ils ont servi quelques mois dans les régiments permanents, deviennent intelligents, actifs, et, chose curieuse, plus courageux que leurs frères ou camarades du même village qui servent dans les régiments de réserve où l'on manque d'un bon cadre de sous-officiers pour l'éducation militaire. » Il convient d'ajouter, pour conserver sa valeur à ce témoignage, que le colonel Kvitka commandait à des Cosaques qui n'avaient reçu absolument aucune instruction militaire avant d'être touchés par la mobilisation au mois de mars 1904.

Le Cosaque aimait la taïga, la chasse, le *tchaiévanié*, mais il aimait aussi sa terre. Dès l'enfance, il apprenait à la travailler. Pour l'ensemencer, il lui fallait couper, déraciner, déboiser... Comme pour tout ce qu'il entreprenait, il ne commençait jamais son travail sans avoir, avec toute sa famille, longuement et ardemment prié, afin que Dieu lui accordât une belle récolte.

Pendant que les Cosaques travaillaient dur, les vieux demeuraient à la maison, mais pas dans l'oisiveté. Ils fabriquaient des brancards, des skis, des traîneaux, des rateaux, des fourches. Ils allaient aussi enlever l'écorce des arbres de la forêt pour en confectionner divers ustensiles domestiques. Ils préparaient du goudron et de la résine. Avec les femmes, ils abattaient les moutons. Les femmes séchaient les viandes, cuisaient le biscuit des Cosaques, tandis que les enfants s'essayaient à fabriquer des balais et des brosses.

Jadis, les Transbaïkaliens n'étaient pas très enclins à s'instruire : leurs aïeux avaient bien vécu dans l'ignorance. Mais il n'était pas toujours agréable de dépendre continuellement du *knijnik*, le « gratte-papier » de la stanitza,

et surtout le Cosaque plein d'amour-propre se sentait vexé de ne pouvoir signer seul et de devoir faire appel à un tiers pour signer à sa place... On commença donc peu à peu à fréquenter l'école de la stanitza éloignée souvent de plusieurs verstes, et les Cosaques se rendirent rapidement compte des avantages de l'instruction : quand ils revenaient à la stanitza, leur service militaire accompli, ils savaient tous lire et écrire. Puis des écoles furent construites dans chaque bourgade, dans chaque village. Après trois années d'études au village, ceux qui le pouvaient, et surtout ceux qui le voulaient, fréquentaient des établissements d'instruction plus élevés.

Mais certains vieillards gardaient la certitude que celui qui étudie longtemps ne croit plus en Dieu et cesse d'honorer sa mère et son père. Aussi, bien des fois, accompagnant son petit-fils à l'école de la bourgade ou du village, le vieux grand-père tenait-il à voir de ses propres yeux le maître d'école, afin de constater qu'il ne portait pas les cheveux longs (signe distinctif des révolutionnaires et des nihilistes), et que, dans la classe, figuraient bien une icône et le portrait du souverain. Enfin, pour repartir chez lui le cœur tranquille, il se permettait, vu son âge, lui quasi illettré, de poser des questions à cet « érudit » pour le sonder, éprouver sa foi en Dieu, son dévouement au Tzar. Et si les réponses étaient satisfaisantes, le vieux Cosaque s'éloignait content, car pour un Cosaque de Transbaïkalie, il n'existait pas deux lois, mais une seule : « Dieu au Ciel, le Tzar sur la terre. »

Le plus souvent, c'étaient les vieillards qui donnaient les premières leçons de courage et inculquaient le sens de l'orgueil et de la fierté cosaques aux petits Cosaques. C'est de la bouche de son *diéda*, de son grand-père, que le jeune Cosaque apprenait à connaître les belles pages de l'histoire de son Voïsko. Le vétéran faisait battre son jeune cœur et rêver sa petite tête et dirigeait son éducation. A l'adresse de ce « Cosaque en herbe », s'il hésitait

ou se troublait, il ne formulait que ces mots réprobateurs : « Eh bien !... Et dire que c'est un Co-sa-que !... »



La privation la plus pénible pour eux, en temps de guerre, c'était la difficulté de prendre des bains. Quand ils faisaient halte, où auraient-ils pu trouver l'établissement idéal ? Mais à la première occasion, long repos ou station prolongée, les Cosaques de Transbaïkalie ne manquaient jamais de construire, à la hâte, avec des moyens de fortune, un « bain », au reste primitif.

En temps de paix, tous les samedis ils se rendaient en famille aux bains de la stanitza où ils séjournaient des heures, car le bain de vapeur se prolongeait de causeries qui permettaient d'évoquer, surtout après 1905, le souvenir des guerres... Le Cosaque aimait le bain de vapeur très chaud, même brûlant. Ensuite, il n'avait pas de plus vif plaisir que d'aller se jeter dans la neige ou bien de se doucher avec un ou deux seaux d'eau glacée. Rien de meilleur, selon lui, pour chasser la fatigue du corps et donner aux muscles une élasticité d'acier. Chaque samedi, quand les hommes rentraient du travail, les bains les attendaient dans toutes les stanitzas. Dans les hauts poêles de maçonnerie où pétillaient des feux de bois, on chauffait à blanc de grosses pierres que l'on plongeait ensuite dans des récipients remplis d'eau pour échauffer celle-ci où se dissolvait une espèce de lessive. Puis, le local chauffé, le bois brûlé et le poêle fermé, les Cosaques entraient et le « keyif », le *dolce farniente* commençait.

On arrosait de seaux d'eau les parois du poêle, provoquant ainsi une recrudescence de vapeur qui remplissait la pièce, et alors, armés de petites gerbes de branchages séchés et encore munis de leurs feuilles (on prenait surtout du feuillage de bouleau), vieux et jeunes allaient s'étendre sur les planches qui s'échelonnaient sur plusieurs

rangs, jusqu'au plafond. Dans l'obscurité blafarde produite par la vapeur, ils se fouettaient le corps avec ces gerbes trempées dans l'eau chaude. Le corps, douché préalablement, rougissait jusqu'à devenir pareil à celui d'un homard, provoquant ainsi une sudation abondante.

Pour un novice, quelques secondes de cette atmosphère suffisaient à la lui rendre insupportable, mais les Cosaques, eux, ne faisaient qu'augmenter la vapeur. Un moment venait pourtant où ils n'en pouvaient plus. Ils se précipitaient alors au dehors pour se plonger dans la rivière (les bains étaient habituellement bâtis sur un cours d'eau) ou bien, l'hiver, se rouler dans la neige. Puis ils revenaient aux bains, mais passaient quelques minutes dans la pièce précédant le bain de vapeur.

Des heures durant, ils se lavaient et se reposaient. Ayant pris le goût et l'habitude de la vapeur dès leur enfance, pour eux comme pour beaucoup d'Orientaux il n'existait pas d'autre moyen de se débarrasser complètement de la poussière et de la sueur qui les recouvraient tous les jours, et ils assuraient qu'elle guérissait tous les maux, surtout les refroidissements.

La femme cosaque vaquait à toutes les occupations domestiques ou bien, aux champs, travaillait côte à côte avec l'homme. Pendant les longues soirées d'hiver, les jeunes filles se réunissaient chez une voisine : les aiguilles à tricoter, la quenouille leur tenaient compagnie, car l'hiver n'attendait pas et chacun avait besoin de chaussettes et d'autres vêtements de laine...

Les jeunes Cosaques venaient passer quelque temps dans la chaude et vaste chambre où la machine à coudre aussi trônait en bonne place. Ils faisaient des frais de toilette, portant crânement des papakhas blanches ou noires, des vêtements serrés par de belles ceintures... A leur arrivée, le travail des jeunes filles se ralentissait. Rires, chants, histoires, jeux divers lui succédaient.

Certains Cosaques arrivaient avec leur accordéon et la musique invitait à la danse, dansé rapide, vivante, où excellaient les filles aussi bien que les gars. Au jeu, les perdants s'acquittaient avec des baisers. Le signal du départ donné, le Cosaque reconduisait chez elle celle qui faisait battre son cœur, et longtemps encore, malgré le froid ou l'heure avancée, on pouvait entendre des couples échanger des murmures...

Le jour de Pâques, les gars édifiaient des balançoires longues de trois archines, larges d'un au moins. Plusieurs couples y prenaient place, tandis que deux forts Cosaques imprimaient l'élan. C'était, sous la menace d'aller plus loin, plus haut, une occasion d'arracher les secrets des cœurs féminins. Que de confidences et d'unions, raconte Popow, naissaient de cette distraction pascale.

En arrivant sur la place où se trouvaient installées les balançoires, les gars et les filles se souhaitaient « Joyeuses Pâques ». La coutume était de déposer un triple baiser sur les joues en l'accompagnant des traditionnelles paroles : « *Khristos voskressié!* » et « *Voïstinou voskressié!* » — Christ est ressuscité ! Vraiment ressuscité ! Les Cosaques faisaient semblant de se tromper : les baisers tombaient, non sur les joues, mais sur les lèvres, et le nombre de trois n'était pas toujours respecté...

A l'hiver, libérés des travaux de la terre, quelques Cosaques réunis en association partaient conclure des affaires dans la région des mines d'or de l'État. La main-d'œuvre y était fournie par des déportés et par des bagnards mais les Cosaques conservaient le monopole des fournitures de bois nécessaire aux constructions des mines. Sur place, ils signaient des contrats et écoulaient le surplus de leur production : farine, avoine, paille, légumes, lait, œufs, beurre, viande, etc. De la sorte, ils s'enrichissaient et la vie de leur bourgade se transformait. En premier lieu, on assistait à des progrès dans le domaine agricole où

des instruments perfectionnés remplaçaient les vieux outils rudimentaires. Puis les races de chevaux et de bétail s'améliorèrent. Enfin de belles maisons, vastes, hautes, aux toitures de fer, remplaçaient les isbas, et dans chacune de ces propriétés on ne manquait surtout pas d'aménagement, outre des écuries et des étables, une *bania* — un local pour y prendre les chers bains de vapeur !



Le jour de la fête du Tzarévitch, ataman de tous les Voïskos cosaques, des réjouissances, des cérémonies, des parades se déroulaient dans les villes principales comme dans les moindres agglomérations de la Transbaïkalie. Le drapeau national et celui du Voïsko flottaient au-dessus de la maison de la stanitza. Ataman en tête, les Cosaques assistaient à un *Te Deum* solennel. On sortait les décorations en ce grand jour... La parade comportait le spectacle de la *djighitowka* des jeunes Cosaques. Des rires et des cris retentissaient au moment des chutes. Ensuite, les Cosaques, les vrais, ceux de l'active, renouvelaient, sans chute cette fois, les tours d'habileté de leurs cadets. Après la parade, l'ataman prononçait un discours, rappelant les noms des héros cosaques des guerres précédentes et terminant habituellement sa péroraison par le couplet patriotique : Dieu, le Tzar et la Patrie. Et à la fin de la cérémonie, tout ce monde cosaque chantait en chœur :

Notre Voïsko est une famille unie,
Une famille de Cosaques audacieux.
Elle a été l'école de guerre
De nos aïeux et de nos pères.

Tu nous recueillis tout jeunes,
Dans ton milieu militaire.
Au Tzar, notre cœur est fidèle
Et nous aimons notre patrie.

Gloire au Voïsko et gloire à la Patrie,
Et longues années à la gloire de la Russie !
A notre ataman Alexis (1),
Nous, Zabaïkaltzy, nous envoyons notre salut !

Les Cosaques de Transbaïkalie fêtaient aussi solennellement saint Michel, patron du Voïsko. Quelques semaines avant, les femmes cosaques en faisaient les préparatifs, blanchissant les murs à la chaux, frottant les planchers, lavant les fenêtres. Les grosses malles livraient leurs trésors : mouchoirs de soie, châles de cachemire, blouses et jupes, blouses de fête pour les hommes, uniformes et charovari... Dans toutes les bourgades, on balayait et nettoyait les cours, les rues. Chaque Cosaque connaissait les hôtes qu'il allait recevoir. La veille au matin, parents, amis, anciens camarades de régiment arrivaient. Et de nouveau se manifestait leur hospitalité qui faisait dire qu'on pouvait, des mois durant, aller d'une stanitza à l'autre sans un sou vaillant et trouver partout un asile, un chaleureux accueil et de bons égards dans toute maison cosaque. D'autant plus un jour de fête !

Celle-ci se déroulait gaiement. Chaque maison résonnait de rires, de chansons, de danses, du matin au soir, et les tables ployaient sous le poids des mets et des boissons. Par dizaines, les Cosaques et leurs invités se rendaient de maison en maison. Pour le service d'ordre, l'ataman désignait des Cosaques armés de leur sabre qui faisaient le tour de la bourgade. A l'aube, quand le coq se mettait à chanter, chacun s'endormait. Après trois jours de fêtes et de réjouissances, les invités rentraient chez eux.

Aucune fête ne s'achevait sans courses. Les Cosaques se réunissaient pour « le triomphe et la gloire de leurs chevaux ». Le propriétaire tenait le pari que son cheval triompherait de celui de son ami. Les mises montaient

(1) Le Tzarévitch, fils du Tzar Nicolas II, ataman de tous les Voïskos Cosaques, se prénommaît Alexis.

jusqu'à 100 verstes et plus. L'argent était confié à un troisième Coque. Les spécialistes, les connaisseurs des règlements mesuraient la distance en ligne droite, sur une longueur d'un verste et demie à deux verstes, selon la force et la vitesse des coursiers. Ceux-ci, montés par des Cosaques qui possédaient de bonnes références de « jockey », étaient préparés discrètement par les vieux Cosaques. Soient un propriétaire y allait d'une forte somme pour la préparation de son cheval, mais rarement un Cosaque s'attachait de détenir le secret de cet art, secret jalousement conservé. Enfin on amenait les coursiers sur la ligne de départ, queues attachées et relevées, sans selle, même sans légère couverture habituellement placée sous la selle. Les cavaliers, vêtus d'un pantalon, d'une chemise et chaussés seulement de chaussettes de laine, serraient leur cheval entre leurs jambes comme entre des tenailles. Au moment où des concurrents ne tenaient de *nagaika* pour lui éviter la tentation de cravacher le cheval de son voisin, et pour donner le départ, un Cosaque levait trois fois sa *papakh*.

Habitué aux courses, les chevaux se ramassaient en boule, parcourus de tressaillements nerveux, jarrets crispés... La course à deux débutait par un beau départ. Le vent glacial sifflait aux oreilles des cavaliers serrés contre l'encolure de la bête. Chez l'un et l'autre le cœur battait, anxieux du résultat, et derrière eux éclataient les cris d'encouragement des Cosaques spectateurs. Ces cris redoublaient quand le vainqueur franchissait la ligne d'arrivée. On se rit alors sur les cavaliers que l'on enveloppait dans de grandes pelisses avant de les porter en triomphe, cependant qu'on promenait longuement par la bride les chevaux échauffés protégés par une couverture.

Ainsi s'écoula, en temps de paix, à l'intérieur du Voïsko, la vie du Cosaque de Transbaïkalie dont en 1904, au temps de la guerre russo-japonaise, Wrangel

disait (et son témoignage corrobore ceux déjà relevés) que par sa sagacité, sa grande présence d'esprit et ses initiatives, il dépassait de beaucoup le soldat, cavalier ou fantassin des troupes régulières. « Ce qui frappe surtout chez lui, écrivait Wrangel, c'est son aptitude à s'orienter. Passé une fois seulement en un endroit quelconque, il s'y reconnaît plus tard infailliblement, par n'importe quel temps, par n'importe quelle nuit vraiment noire. D'une endurance remarquable, ne se laissant jamais abattre, s'attachant facilement à ses chefs pour lesquels il se prive, le cas échéant, volontiers, le Cosaque de Transbaïkalie n'a pas la tenue ni la discipline d'un soldat régulier, mais si vous lui donnez un ordre, ajoutait Wrangel, vous pouvez vous fier à lui : il l'exécutera ponctuellement. »

LE GÉNÉRAL DE RENNENKAMPF ET LES COSAQUES DE TRANSBAÏKALIE

Un homme de guerre qui reçut du Tzar Nicolas II l'ordre de porter, à titre de récompense, leur uniforme sa vie durant et qui fut nommé *starchine* d'honneur d'une de leurs *stanitzas* a révélé les Cosaques de Transbaïkalie et les a entraînés sur les champs de bataille où ils se sont couverts de lauriers capables de provoquer l'insomnie des autres Voïskos cosaques. Ces lauriers, ils les ont cueillis en Mandchourie à deux reprises. La première fois en 1900-1901, en opérant en quelques semaines la conquête, d'ailleurs sans lendemain, d'un immense territoire. La seconde fois en 1904-1905, durant la guerre russo-japonaise, en tranchant par leurs actions sur les autres troupes russes et en relevant le prestige de l'armée impériale fortement touché.

Pavel Carlovitch, seigneur de Rennenkampf, issu

d'une forte race de soldats et d'hommes d'État, naquit au château de Pankull en Esthonie le 17 avril 1854. Promu cornette au 5^e Uhlans de Litowsk, puis lieutenant et capitaine, il entra ensuite à l'Académie de Guerre pour en sortir en tête de liste, et reçut les épaulettes de commandant le 1^{er} avril 1882. Lieutenant-colonel à 32 ans, colonel à 36, son nom est connu comme celui d'un espoir de l'armée et d'un remarquable écrivain militaire. Sa réputation franchit les limites de la Russie d'Europe et parvient en Extrême-Orient jusqu'au général Grodekow, le compagnon de gloire de Skobelew. A la fin de l'année 1899, le voici nommé chef d'état-major de la région militaire de Transbaïkalie et, par conséquent, en contact avec les Cosaques.

Avec eux, l'année suivante, quand s'ouvrent les hostilités entre la Russie et la Chine à propos de l'insurrection des Boxers, il descend l'Amour et s'élance d'Aïgoun, qu'il a aidé à prendre, sur la route impériale de Tsitsikar, capitale de la Mandchourie septentrionale. Il livre plusieurs combats à des forces dix fois supérieures, bat les meilleurs généraux chinois, franchit des chaînes de montagnes opiniâtrément défendues, s'empare de plusieurs villes et même de Tsitsikar où le vice-roi se suicide. Il se jette alors sur la seconde province, en soumet toutes les villes, jusqu'à la capitale, Ghirin, dont il fait le vice-roi prisonnier. Les Chinois fanatiques, qui battent ou font échec aux autres généraux russes, sont impuissants à arrêter la progression de celui qu'ils appellent *le général Tigre*, « parce que ses attaques subites et irrésistibles ressemblent à des bonds de tigre ».

Il avance ainsi victorieusement jusqu'à Tiéling, qui fait sa soumission, tandis que le vice-roi de Moukden s'enfuit pour ne pas subir le sort de ses confrères. En quelques semaines, le général de Rennenkampf et les Cosaques de Transbaïkalie ont fait passer la Mandchourie au pouvoir des Russes, capturé 122 canons, de nombreux



PAVEL CARLOVITCH DE RENNENKAMPF
Aide-de-camp-général de l'Empereur
Chevalier de Saint-Georges

drapeaux, des stocks d'armes et détruit toutes les fabriques d'armement : en un mot anéanti la puissance militaire de l'adversaire. Le commandant en chef Grodekow détache de sa poitrine la croix de Saint-Georges qu'il porte et la remet au général de Rennenkampf. Or cette précieuse relique provient du « pacha blanc », de Skobelew.

En 1904, la guerre éclate entre la Russie et le Japon et, pour commencer, le général de Rennenkampf prend le commandement de la 2^e division des Cosaques de Transbaïkalie. « Toujours en avant, écrivait alors Wrangel, là où se décide le sort du combat, il donnait le premier l'exemple à ses hommes, partageant avec eux toutes les difficultés de la campagne, se nourrissant avec des galettes de maïs et couchant sur la bourka, sous la pluie. Souvent, dans des minutes affreuses, quand la dernière étincelle d'énergie était prête à s'éteindre chez ses Cosaques épuisés par l'insomnie et les privations, sa seule apparition leur versait de nouvelles forces et les hommes fatigués, désespérés, prêts à perdre leur courage, se transformaient en lions disposés à lutter jusqu'à la dernière goutte de sang pour l'honneur et la gloire de la chère patrie. » Ses actions lui valent, le 13 juillet 1904, le grade de général-lieutenant. Grièvement blessé le même jour, il abrège sa convalescence pour prendre part, le 16 septembre, à la bataille du Cha-Ho où son corps d'armée (car on a augmenté ses effectifs tout en lui laissant les Cosaques de Transbaïkalie) se distingue de tous les autres. « Il dépassait en énergie et en opiniâtreté la plupart des autres généraux », écrit l'attaché militaire allemand. « Rennenkampf, qu'il faut placer à une hauteur de tête au-dessus de nos généraux, assurait le colonel Droujinine, ne perdait pas courage. » Et le maréchal japonais Oyama disait dans ces mêmes journées, du combat des forces de Rennenkampf : « Ce combat rappelle la charge de la Vieille Garde à Waterloo. »

Pendant l'hiver, tandis que l'armée de Kouropatkine retraite sur Moukden, il contient l'armée japonaise devant l'aile gauche, « en preux russe », dira Krassnow. Au début de 1905, Michtchenko ayant été blessé, on lui confie le corps de cavalerie à l'aile droite. Il reste quinze jours à sa tête et, pour la première fois, la cavalerie russe fait œuvre utile. Mais le 25 février, le généralissime le rappelle à l'aile gauche. En son absence, mal conduites, ses troupes ont fléchi, et selon l'attaché militaire autrichien, il « arrive à temps pour empêcher un plus grand malheur ». « Je m'en remets à votre savoir-faire que je connais, lui télégraphie le général Liniévitch. Je suis persuadé que, dans le cas présent, vous ferez preuve de votre ténacité habituelle. » Et en définitive, grâce à la résistance et au stoïcisme de ses troupes, l'armée russe échappe à l'anéantissement.

Pendant ce temps, la révolution de 1905, première tentative des Bolchéviks, gagne du terrain en Sibérie. Beaucoup de chefs ont abandonné leur autorité entre les mains des révolutionnaires. L'armée est menacée de famine... Le 26 décembre, Nicolas II télégraphie au généralissime : « Appliquez toutes les mesures que Rennenkampf jugera indispensables... Je vous ordonne de mettre à la disposition de Rennenkampf la force armée qui lui est nécessaire... Transmettez à Rennenkampf que, moi et la Russie, nous attendons de son énergique activité une issue rapide et définitive à cette situation pénible... » Le général de Rennenkampf profite de l'autorité de son nom, de son prestige : « Je m'adresse, dit-il, à tous ceux qui aiment la Russie... Inébranlablement dévoué, ainsi que toute l'armée, à l'Empereur et à la Russie, je ne m'arrêterai devant rien pour aider la patrie à rejeter le joug de l'anarchie... » Tchita, foyer de la révolution, se rend à lui, comme toutes les autres villes, sans effusion de sang. Quelques semaines ont suffi au général de Rennenkampf pour ramener le calme. Après quoi il prend le comman-

dement du 3^e corps de Sibérie, puis, en 1907, du 3^e corps d'armée à Wilna.

Son nom y était aussi célèbre qu'ailleurs. « Néanmoins, explique un témoin, l'impression qu'il produisit à son arrivée fut très forte. Son aspect imposant, respirant l'énergie et la force, l'uniforme original et pittoresque des Cosaques de Transbaïkalie qui le distinguait, d'une manière tranchante, des autres généraux, la simplicité de ses rapports avec les officiers et les soldats... le rendirent tout de suite populaire... Cette impression se renforça davantage encore quand les troupes connurent mieux leur nouveau chef, virent son extraordinaire endurance, son infatigabilité, et l'absence complète en lui de prétention, de sybaritisme et de souci du confort et de la commodité, choses pourtant naturelles à son âge et dans ses fonctions. »

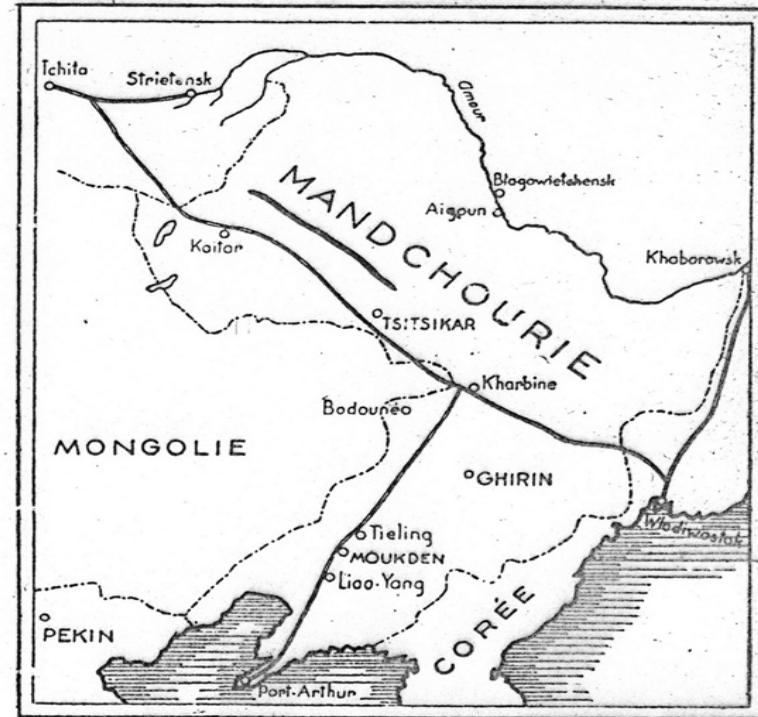
Le 6 décembre 1910, il atteint le sommet de la hiérarchie et, le 5 octobre 1912, l'Empereur l'élève à la dignité suprême d'aide-de-camp-général. Enfin, le 20 janvier 1913, il prend le commandement en chef de la circonscription militaire de Wilna. « Le général de Rennenkampf avait alors environ soixante ans, écrit le général Tchernavine. Étant déjà général, et d'un certain âge, il avait fait deux guerres et été grièvement blessé. Tout cela, semblait-il, n'avait pas laissé de traces sur lui. L'aide-de-camp-général de Rennenkampf se distinguait fort peu du général-major de la campagne de 1900 ou du général-lieutenant de la guerre russo-japonaise. Il y avait en lui la même prodigieuse énergie, la même provision inépuisable de forces et la même endurance physique exceptionnelle. » Et quand les êtres qui l'entouraient le suppliaient de se reposer, de se ménager, il répondait invariablement : « Je me reposerai assez dans ma tombe ! »

Quand la Révolution éclate, en 1917, le général de Rennenkampf, disgracié à la suite d'une intrigue tramée par le ministre de la Guerre (que sa criminelle incurie a

nenkampf groupait 5 sotnias qui, respectivement commandées par le podessaoul Kharonow, l'essaoul Tokmakow, le cornette Béliniski, le sotnik Wandalowski et le cornette Wertoprakow, représentaient un total de 491 Cosaques avec deux pièces attelées et 46 artilleurs. Ces petites unités se renforcèrent d'une autre sotnia, un peu plus tard, puis d'un régiment à pied, celui de Striétsensk. Bien entendu, les Cosaques de Transbaïkalie se trouvèrent également sur le théâtre des opérations subordonnés à d'autres généraux (Orlow, Aïgoustow, Tchitchagow, Sakharow, Gribski : le plan du général Grodekow, commandant en chef, consistait à concentrer autour de Kharbine une armée de 30.000 hommes et 100 canons), mais là, leur rôle fut loin d'égaliser celui du groupe étonnant qui soumit la Mandchourie.

Après l'échec du général Gribski à Aïgoun, c'est la « poignée de Cosaques » de Rennenkampf qui redresse la situation et transforme la défaite en succès. Alors commence pour les cinq sotnias la chevauchée magnifique... Le 7 août 1900, elles battent la cavalerie chinoise et, le même jour, rencontrent un corps adverse d'infanterie et d'artillerie. Malgré le terrain qui rend extrêmement défavorables les actions à cheval, les Cosaques se jettent sur l'artillerie chinoise et s'en emparent, tandis que le reste retraite à travers une épaisse forêt qui ne permet pas aux Cosaques de poursuivre... Le même jour, troisième combat à Eïour, position couverte par l'El-Loun-Ho, la rivière du Double-Dragon. Une sotnia occupe Eïour et la hauteur voisine. Les Chinois sont deux mille, avec une dizaine de pièces d'artillerie et deux mitrailleuses. Eïour occupé, la lutte commence : elle s'achève encore par une victoire des Cosaques qui, renforcés par les Transbaïkaliens du régiment de Striétsensk et une demi-batterie cosaque commandée par le voïskovoï-starchina Mekhmandarow, se signalent ensuite lors de la bataille pour la possession des défilés de la chaîne du Petit-Khingon où le tigre est

roi. Avant le combat, le général réunit officiers, sous-officiers et gradés, leur communique son plan, puis, raconte Karamichew, exprime sa certitude que chacun beso-



gnera courageusement, met fin à la conférence, monte à cheval et commande : « En avant ! » Les fusils brillent, le détachement frémit, se met en mouvement et s'éloigne lentement vers le Khingan.

Arrivés au point indiqué, les Cosaques s'arrêtent pour

bivouaquer, mais sans allumer de feu, et ils respectent la consigne de ne parler qu'à voix basse. Il est neuf heures trente. Le sommeil vient aussitôt... À minuit, le général ordonne au sotnik Arséniew de réveiller et de faire marcher la colonne qui doit tourner l'adversaire ; à minuit et demi, cette colonne a quitté le bivouac. A deux heures trente, le général ordonne de réveiller à leur tour les forces qui opéreront de front. A trois heures, elles partent. Il ferait presque jour sans un épais brouillard qui ne se dissipera que lentement.

Peu après, les 6.000 fantassins mandchous qui défendent le Khingan ouvrent un feu d'artillerie intense et engagé le combat, aidés, d'autre part, par l'explosion des mines placées sous le terrain où les Cosaques doivent agir. *Rennenkampf* semble même atteint par l'une d'elles... Mais il se relève, fait cracher ses pièces et hurler un puissant « hourra ! », désappointant ainsi les Chinois disposés à passer à l'attaque. Celle-ci remise, l'artillerie mandchoue, au tir précis et sûr, provoque encore bien des pertes, mais pendant ce temps la colonne cosaque enveloppante remplit sa mission. Quand elle approche du but, elle fait, elle aussi, entendre un « hourra ! » formidable, que tous les Cosaques reprennent. A son tour, le général s'écrie : « Hourra !... Victoire !... » Et, prenant son élan, il saute sur son cheval et vole en avant avec les Cosaques à l'assaut des tranchées. Attaqué de trois côtés, l'adversaire bat en retraite, mais en se défendant vaillamment, à coups de feu et à coups de crosse. A ce moment, le brouillard se dissipe complètement et les Cosaques peuvent mesurer l'étendue de leur victoire. Deux généraux chinois sont tués. Tué également le conseiller militaire britannique qui les assistait. Les pertes mandchoues s'évaluent à 2.500 tués et blessés abandonnés sur le champ de bataille. Le gros de l'armée, plus de 3.500 combattants, recule. Les trophées sont considérables et les Cosaques déclarèrent plus tard que leur chef avait atteint son but « avec la

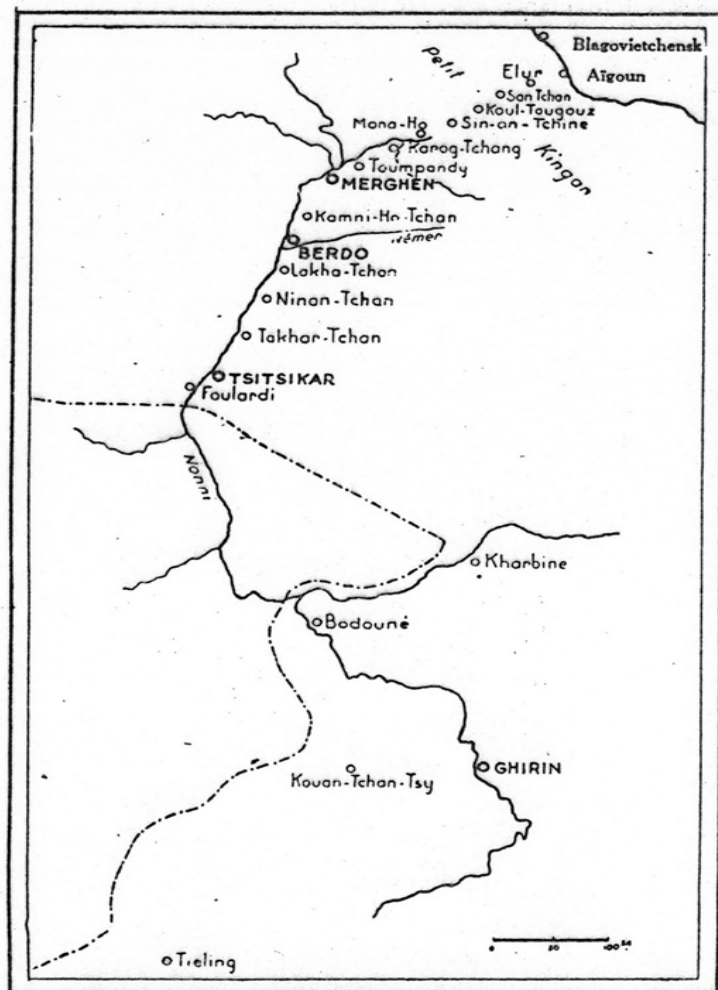
hardiesse qui caractérisait toutes ses actions, tout en préservant ses troupes de pertes inutiles » : assertion justifiée puisque, dans ce combat du Khingan, ils n'avaient perdu que douze des leurs !

Comme, après cette guerre, on la célébrera en bloc, sans s'attacher au détail des opérations, les *Striétentzy* furieux de cette indifférence pour la victoire du Khingan qu'ils considéraient leur, composeront une chanson, depuis célèbre :

Que les journaux se taisent
Sur le combat de Khingan,
Comme s'ils ne savaient rien
Sur les *Striétentzy* !
Les dix pièces Krupp
Qui défendent maintenant *Tsitsikar*
Parlent pour eux ;

Plus de deux mille Chinois
Sont tombés dans ce combat.
Voilà les trophées
De la victoire du Khingan !
C'est ainsi que combattaient
Nos pères à *Borodino*
Et que se battaient
Nos grand-pères à *Otchakow* !

Un peu de repos après la lutte — une lutte rapide comme un pas de charge — et les Cosaques poursuivent leur marche offensive dès huit heures du matin. En route, deux petits combats sont livrés à *Lyng-An-Tchine* et plus loin. A midi, bivouac pour le repos. Celui-ci à peine levé, une force chinoise apparaît. Une sotnia de Cosaques se prépare, s'élance et l'adversaire s'enfuit... A quatre heures, on reprend l'offensive. A huit heures du soir, les Cosaques sont à *Mona-Ho*. Au cours de la nuit, les Chinois attaquent le bivouac, mais des précautions ont été prises. Les Chinois éprouvent encore des pertes; les Cosaques aucune... Il s'agit maintenant de prendre *Merghen*, le point stratégique le plus important avant *Tsitsikar*.



Quarante-huit heures après la victoire du Khingan, les Cosaques de Transbaïkalie arrivent à quatre kilomètres de Merghen. Il est sept heures. Rennenkampf gravit une crête, suivi de ses officiers, et découvre la ville. Ne voulant pas marcher contre des fortifications et des positions fortifiées, soucieux de ménager la vie des Cosaques, il décide de dévier vers la gauche, de tourner Merghen et, revenant sur la route de Tsitsikar, d'attaquer par surprise la ville du côté sud. Pour masquer cette manœuvre, il laisse une sotnia de Cosaques sur la crête et lui ordonne d'attirer sur elle l'attention de l'adversaire, d'avancer lentement vers la ville, mais d'éviter toute rencontre avec les Chinois. Simultanément, les autres Cosaques, derrière leur général, accomplissent la manœuvre envisagée. A 10 verstes du sud de Merghen, ils débouchent sur la route de Tsitsikar qu'ils remontent en direction de la ville. Peu après, la lutte s'engage. L'artillerie chinoise se surpasse, mais les Cosaques laissés devant la ville attaquent à leur tour et l'adversaire, pris entre deux feux, désespéré, commence à retraiter dans la direction du sud-est. Trois sotnias de Cosaques se lancent à sa poursuite et s'emparent encore de trois canons. Déjà, au cours de la lutte, huit pièces d'artillerie, un millier de fusils et une masse d'armes blanches avaient été capturés... En quelques heures, les Cosaques de Transbaïkalie sont devenus les maîtres de Merghen.

A Merghen, on reçoit un télégramme disant que l'Empereur suit « avec une attention toute particulière » les actions des Cosaques de Transbaïkalie. L'enthousiasme devient du délire... Mais il reste 223 verstes à parcourir pour toucher à Tsitsikar, capitale de la Mandchourie septentrionale, et il faut auparavant franchir la Némer, obstacle des plus sérieux. Les Cosaques y parviennent et, peu après, la ville de Berdo tombe entre leurs mains. Trophées : dix canons, un entrepôt d'armes et deux entrepôts de poudre. Le 25 août, ils arrivent à Lakka-Tchan, le 26 à

général Tigre... L'adversaire désarmé, la marche reprend. La soirée, la nuit passent. On trotte, on galope toujours. A l'aube du 23, 10 kilomètres avant Ghirin, les 200 Cosaques surprennent littéralement et déciment une colonne d'infanterie chinoise. Enfin, à six heures du matin, les Cosaques de Transbaïkalie arrivaient sous les murs de Ghirin, ayant en vingt-quatre heures franchi une chaîne de montagnes, remporté deux succès et parcouru 140 kilomètres.

Ce qui est exigé du parlementaire chinois qui se présente, c'est la reddition immédiate de Ghirin, la soumission du vice-roi et des autorités. Pour renforcer ses exigences, le général ajoute que, si satisfaction ne lui est pas immédiatement donnée, les 10.000 fantassins qui, soi-disant, le suivent de près, ne laisseront pas une pierre debout dans la capitale... Les portes s'ouvrent devant le général Tigre si redouté, les Cosaques prennent le trot et s'enfoncent dans la place-forte. Le vice-roi est arrêté dans son palais, les autorités, les troupes se rendent, et avec elles on saisit 70 canons, on jette à l'eau 5.000 fusils, 1 million de cartouches, on détruit une usine d'armement et une fabrique de poudre... « La prise de Ghirin, défendue par de solides fortifications, était réellement un exploit héroïque », raconte le général Ouchakow. D'autant plus pour 200 Cosaques ! « Et il était impossible de penser autrement, poursuit-il, car nous comprenions, d'après les ordres du général Grodekow, qu'une mission importante nous attendait en vue de la conquête de Ghirin. On assurait même que de l'artillerie de siège allait nous parvenir et que le général Grodekow dirigerait personnellement les opérations... »

Les 200 Cosaques de Transbaïkalie demeurèrent trois jours à Ghirin. Le 26 septembre, ils franchirent les portes de la capitale, résolus à ne pas s'arrêter tant qu'ils n'auraient pas rencontré les troupes russes qui arrivaient du sud sur Moukden. De Ghirin à Tiéling, il y avait encore



TYPE DE COSAQUE

(d'après un dessin de Gorchell)

plus de 400 kilomètres à abattre. En dix jours, les Cosaques renversèrent tous les obstacles, soumièrent villes et villages, battirent les dernières forces de l'adversaire et prirent Tiéling. A Tiéling, comme à Tsitsikar et à Ghirin ils arrivèrent les premiers, anéantissant par leur rapidité tous les plans du haut commandement. Aucun Voïsko cosaque, à n'importe quelle époque de l'Histoire, n'avait jamais remporté une victoire si complète, si fulgurante, avec de si médiocres moyens...

Leur prestige était bel et bien établi. Quand, à l'hiver, ils rentrèrent chez eux, ils firent plus de 1.000 kilomètres par une température de 55 degrés au-dessous de zéro, en rapportant avec eux les 122 pièces d'artillerie prises aux Chinois. De 1900 à 1904, on ne les démobilisa pas, si bien que, en 1904, ils se trouvèrent vivement prêts à prendre part à la guerre russo-japonaise. Au surplus, le Voïsko des Cosaques de Transbaïkalie fournit alors un immense effort. Nul autre ne fut aussi largement que lui représenté sur le théâtre des hostilités. Au surplus, sa réputation était telle que de nombreux officiers considéraient comme un honneur sans prix de combattre dans leurs rangs. « J'ai fait la connaissance des officiers du régiment, écrit le colonel Kvitka. Presque tous ont servi dans la Garde Impériale et ont permuté seulement pour la durée de la guerre. Dans notre régiment, ce sont pour la plupart d'anciens lanciers de la Garde ; dans le 2^e régiment de l'Argoun, des gardes à cheval. Tous ces jeunes gens sont habitués à un certain luxe, au confort, à une existence facile qu'ils ont échangée par sentiment patriotique, ambition ou esprit d'aventure peut-être, contre une vie de privations et de périls. » Ils se nomment : baron Wrangel, prince Mélikow, baron Engelhardt, baron Korff, baron Dellingshausen... et encore Philippow, Anitchkow, Wichniakow, Apouktine, ces derniers, uhlans de la Garde

Impériale, venus chez les Cosaques de Transbaïkalie sur les conseils de leur camarade Arséniew, qui s'était déjà distingué, pour sa part, en 1900, à Tsitsikar et à Ghirin. Le colonel Kvitka mentionne même, à côté de cette phalange de noms historiques, celui du prince Arsène Karageorgévitch...

Du 7 mai au 13 juillet 1904, les Cosaques fournissent un effort prodigieux. Leurs montures restent parfois une semaine sans paille, sans fourrage. Les Cosaques eux-mêmes usent leurs uniformes et s'habillent de défroques achetées sur place aux Chinois. Cela forme un ensemble original et pittoresque, que les attachés militaires étrangers appellent « la cavalerie en guenilles ». Et cette cavalerie se bat sans cesse, chargeant à cheval, luttant à pied, tantôt Cosaques, tantôt fantassins, et d'autres fois alpins... Jamais inférieurs à leur tâche, on ne les domine point, on ne les bat point, on ne les enveloppe point. Chaque jour, chaque nuit sont témoins de scènes inattendues, de situations difficiles, car le Japonais n'est pas moins ardent que le Cosaque de Transbaïkalie et veut avoir raison de cette division qui, partout à la fois, débouche du nord, surgit de l'ouest, tombe sur Feng-Hoang-Tcheng, inquiète Kouang-Diang-Siang... Le général japonais Foujii en parle d'ailleurs avec admiration.

Il n'y a point de repos pour les Cosaques de Transbaïkalie, et Wrangel retrace cette scène : « Nous arrivons à Chaogou en pleine obscurité, ayant abandonné en route onze chevaux épuisés. La 4^e sotnia de l'essaoul Wlassow part pour occuper les avant-postes, et nous, ayant avalé le chachlyk (brochettes d'agneau) et bu notre thé, nous nous arrangeons pour la nuit. Elle est étouffante. Je relève tous les pans de la tente. Tout autour, des feux ne font qu'apparaître et disparaître... Le sommeil s'empare de moi et je m'endors... » Soudain, « quelqu'un me tire par la jambe et, à travers mon sommeil, j'entends la voix du prince Matchalow :

« — Lève-toi, lève-toi ! Les Japonais tirent sur le bivouac. « Je saute, ne comprenant pas très bien ce qui se passe. On entend une fusillade très proche. Au bivouac, c'est un remue-ménage. Les silhouettes des Cosaques disparaissent et réapparaissent. On éteint les feux à la hâte. Les chevaux piétinent avec inquiétude. Je mets rapidement mes bottes et, ajustant mon équipement, je cours vers ma sotnia. Les balles sifflent dans l'air avec un bruit particulièrement brutal... Sur une grande pierre plate, près du ruisseau, le général se tient debout avec l'état-major. Sa silhouette robuste et énergique se distingue nettement dans l'obscurité. Il dit bonjour aux hommes, d'une voix haute, calme, même joyeuse.

« — Bonjour, cinquième sotnia !

« — Bonjour, Votre Excellence !

« — Plus gaiement, frères ! Que les Japonais entendent bien !

« — A vos ordres, Votre Excellence !

« Nous heurtant dans l'obscurité, nous courons aux premières lignes. Au bivouac, on selle les chevaux et on ramasse les sacs. « Cible constante ! Droit sur l'ennemi ! Sotnia, tire ! » Boum. « Encore une fois ! » Boum, boum... font nos salves...

« Les chevaux sont sellés, les sacs ramassés. Le général ordonne de se retirer sous la protection de la seconde sotnia de Nertchinsk du prince Mélikow. Nous retraits sur la route d'Ayangyamen et la bande sombre et tortueuse de notre colonne s'allonge sur la route. Derrière nous, les salves ennemies tonnent encore et les balles égarées sifflent plaintivement de temps en temps dans l'air. Nous retraits en ordre complet, ne laissant là où nous avons bivouaqué pas une seule tente, pas une seule marmite. Le général donne un ordre et les trompettes du régiment de Nertchinsk exécutent l'Hymne. Des centaines de voix l'entonnent et les sons solennels et merveilleux de « Dieu garde le Tzar » se propagent dans l'air, volent et dispa-

raissent dans l'obscurité, atteignant dans le noir de la nuit l'ennemi caché... »

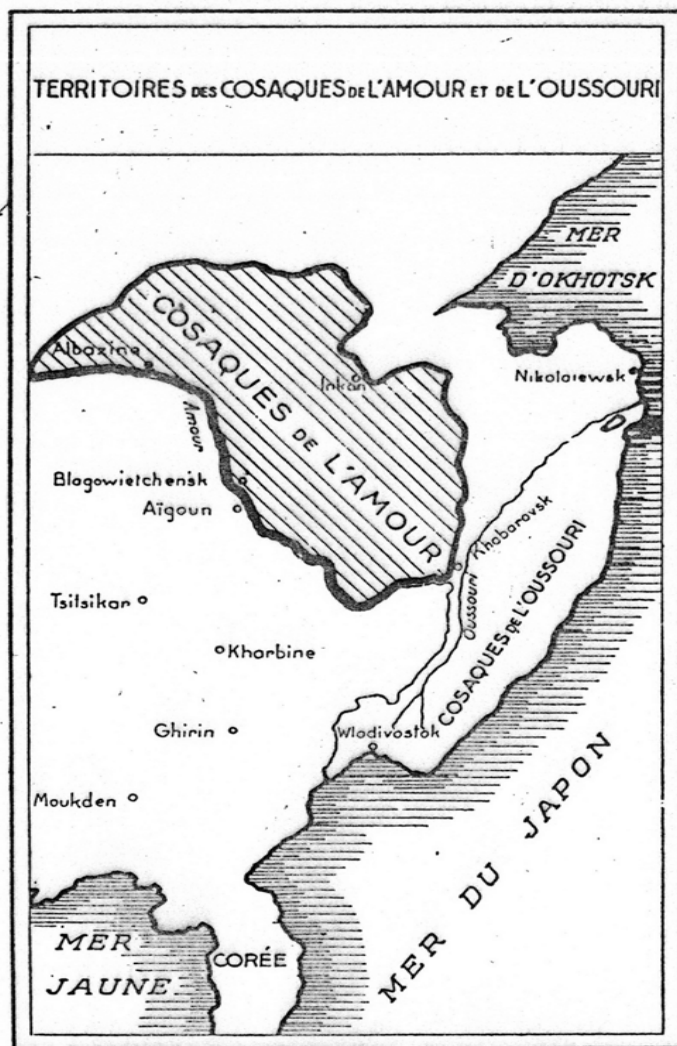
Les Cosaques de Transbaïkalie se signalèrent partout et en toute circonstance. Durant le raid sur Baniapoutza défendu par le général japonais Oumezawa, raid « conçu et exécuté avec une audace et un savoir-faire dignes d'éloge », ils défilent sur un parcours de 20 kilomètres, parallèlement au front de l'adversaire échelonné sur la rive droite du Taïsi-Ho, depuis Belinpoutza jusqu'à Pensihou, et pénètrent au cœur même de ses positions de Baniapoutza. Le soir, on revient. En route, on s'arrête à Tchaou-Houan-Tsaï pour y passer la nuit. Les Cosaques sont interloqués. « C'est vraiment crâne de la part du général de remettre le retour à demain, sachant que nous aurons à passer 5 kilomètres du col d'Ouanfoulin occupé par l'ennemi. » La fusillade continuant au cours de la nuit, quelques Cosaques viennent demander au général s'ils doivent profiter de la nuit ou se tenir en éveil, mais celui-ci leur répond : « On ne bougera pas avant demain matin. » Les Cosaques se remémorent, à cette occasion, qu'une fois déjà l'un des leurs avait réveillé le général pour l'informer d'une alerte aux avant-postes : l'ennemi avançait en grand nombre. « Allez lui dire qu'il ne me dérange pas, car j'ai sommeil », avait répondu le général de Rennenkampf, et, tournant le dos à son interlocuteur ébahi, il s'était endormi instantanément. « L'ennemi, rapporte un témoin, ne le dérangea pas jusqu'au matin ! »

Jusqu'à l'issue malheureuse de la guerre russo-japonaise, les Cosaques de Transbaïkalie bataillèrent remarquablement. Les chevaliers de Saint-Georges ne se comptaient plus chez eux, tant ils étaient nombreux ; plusieurs drapeaux de Saint-Georges flottaient à la tête de leurs brillantes unités, et, pour comble d'honneur, leur uniforme n'était-il pas continuellement porté par un « aide-de-camp-général de Sa Majesté Impériale » ?

CHAPITRE XVII

LES COSAQUES DE L'AMOUR ET DE L'OUSSOURI

EN 1831, les relations diplomatiques de la Russie avec les puissances européennes s'étaient particulièrement tendues, et Nicolas I^{er} ordonna la construction de 10 nouveaux navires de 100 canons. L'Amirauté britannique ne trouva pas la chose à son goût et l'ambassadeur d'Angleterre sollicita du Tzar une audience au cours de laquelle il se permit de lui demander « pourquoi il augmentait ses forces navales dans la Baltique ». — « Pour qu'on n'ose plus ensuite me poser de questions semblables » coupa net l'Empereur Nicolas. Ce trait — on pourrait en citer plusieurs identiques — ne caractérise pas seulement le successeur d'Alexandre I^{er} ; il témoigne de sa ferme et constante indépendance vis-à-vis du gouvernement de Londres. Aussi, sans s'inquiéter de la fureur britannique, décida-t-il d'accentuer la pénétration russe vers le Pacifique en assurant à la Russie la libre navigation de l'Amour à l'embouchure duquel le pavillon national avait été planté par Névelskoï en 1849. Les pourparlers avec le gouvernement de Pékin traînant en longueur, le Tzar y envoya un corps expéditionnaire, en partie composé de Cosaques de Transbaïkalie et qui se mit en route le 8 mai 1854. A la suite de cette expédition, un premier régiment fut créé sur place et, après la fondation de plusieurs postes militaires, la colonisation de la province, la déportation



d'environ 10.000 Transbaïkaliens et, plus tard, d'un nombre égal de soldats disciplinaires, émigrés cosaques et autres, le *Voïsko des Cosaques de l'Amour* se trouva constitué (1860), avec, pour ataman, le commandant en chef de la circonscription militaire de l'Amour. (Il portait aussi le titre de gouverneur général.)

La province proprement dite de l'Amour, au début du xx^e siècle, n'avait qu'une population de 230.000 habitants, bien qu'elle s'étendît sur près de 450.000 kilomètres carrés, soit les quatre cinquièmes de la superficie de la France. Quant à Blagowietchensk, la capitale (également celle du *Voïsko des Cosaques de l'Amour*), on en estimait la population à 60.000 individus. On évaluait le capital du *Voïsko* à 200.000 francs-or environ et le montant total des capitaux des stanitzas à une somme équivalente. Les Cosaques de l'Amour entretenaient un cheptel de 50 à 60.000 animaux domestiques, mais contrairement aux Cosaques de Transbaïkalie, qui élevaient chacun des dizaines de moutons, on n'en remarquait, paraît-il, que 5 à 6 par 100 habitants dans leur *Voïsko*. Par contre, ils tiraient largement profit de la chasse au tigre, au sanglier, au lynx, à la zibeline, au putois, à la martre, à la loutre, au petit-gris, au renard, au chevreuil, au cerf, au loup, au blaireau et à l'ours.

Plus encore que le Cosaque de Transbaïkalie, le Cosaque de l'Amour vivait dans la *taïga*, à peu près impraticable de juin à septembre à cause des multitudes de moustiques qui couvrent la peau des mains et du visage de ceux qui n'y sont pas accoutumés d'une énorme amouille. Malgré la souffrance résultant de cette existence, le Cosaque de l'Amour l'endurait, ainsi que son cheval. Mais pour protéger celui-ci, il allumait et entretenait des *dimokourénié* — brasiers couverts destinés à produire des nuages de fumée... Pour marcher dans la *taïga* et la traverser en plusieurs sens sans s'égarer, le Cosaque de l'Amour se servait d'une hache, à l'aide de laquelle il marquait les

arbres, de diverses manières, et ces marques « blanches » — l'écorcé des arbres étant enlevée — lui indiquaient sa route et le ou les sens de cette route. S'il ne se perdait jamais, c'est qu'il était en outre très observateur et distinguait les marques faites dans les arbres par un Russe, par un Toungousse ou un Orotchène. (Toungousses et Orotchènes appartenaient à des peuplades nomades de la région de l'Amour ; les Toungousses montaient des chevaux, les Orotchènes des élans.) Il parvenait même à discerner les traces des bêtes, leur passage et l'endroit de leur corps touché par une balle : il lui suffisait d'examiner les branches et les lieux où l'animal s'était arrêté. S'il existait beaucoup de tigres dans les monts du Khingan, dans la région du fleuve Amour et dans tout l'Oussouri, c'est pourtant à la chasse au cerf — que dans son jargon il appelait *izioubr* — qu'allaient les préférences du Cosaque de l'Amour. A l'automne, quand le mâle recherche la femelle, le Cosaque, en plus de ses armes, se munissait d'un cor et pénétrait dans la taïga. Habituellement, le mâle, en entendant le cri d'appel d'un autre mâle, court à sa rencontre et engage un combat avec ce rival. Profitant de ces mœurs, le Cosaque, à l'aide de son cor, imitait le cri de l'*izioubr*. Immédiatement un cerf se précipitait dans sa direction. Quand l'animal arrivait à une distance convenable, le chasseur cassait une branche à l'aide de son pied. Le bruit sec arrêtait instantanément l'*izioubr* désorienté que le Cosaque tirait alors à la tête.

Fervent disciple de Nemrod, le Cosaque de l'Amour aimait aussi la pêche. Il y employait un *bat*, barque longue et étroite, construite dans un tronc d'arbre et fort peu stable. Il la manœuvrait néanmoins très adroitement et remontait le courant de l'Amour en se servant de longs pieux qu'il enfonçait, aux abords du rivage, dans le fond du fleuve. Cette embarcation rapide constituait le seul engin de navigation des Cosaques de l'Amour. Un de leurs chants rappelle comment, après l'installation de leurs ancêtres

dans les parages de l'Amour et à la suite de la construction de la forteresse d'Albasine, au confluent de l'Amour et de la Komar, un groupe de vingt-cinq d'entre eux fut assailli par les troupes d'un khan de Mandchourie, Bogdoi.

Sur le glorieux fleuve Amour,
A l'embouchure de la Komar,
Les Cosaques du Tzar
Construisirent une forteresse.

Un matin, à l'aube,
Vingt-cinq braves
Partent vers l'Amour
Pour y prendre du poisson.
Mais le malheur les surprend :
Derrière la chaîne du Khingan
Apparaît le drapeau de Bogdoi.

qui, bientôt, fait prisonnier les vingt-cinq « braves ».

Le Cosaque de l'Amour méprisait le Chinois et le Mandchou, vraisemblablement à cause de leur défaut d'hygiène. Il leur reprochait de ne pas se laver et de ne jamais changer de linge, de redouter le danger et de professer une autre religion que la sienne.

Son langage lui était tellement personnel et semé de tant de termes originaux qu'il était très difficile, sinon impossible, à un Russe de la Russie d'Europe de le comprendre, surtout si la conversation touchait à la chasse ou à la vie cosaque. On cite même le cas d'un gouverneur général de l'Amour qui se faisait accompagner d'un traducteur dans ses tournées d'inspection des stanitzas.

Le thé qu'il buvait appartenait à la plus vulgaire qualité, celui qu'on vendait comprimé, sous forme de briquettes. Il le préparait dans des marmites, l'émiettant dans l'eau bouillante, et il y ajoutait beaucoup de lait d'abord, de la farine revenue dans du beurre ensuite, et parfois, selon son goût ou celui de sa famille, il y plongeait encore un

morceau de beurre et une pincée de sel. Il se délectait de ce breuvage, sans lequel il n'aurait pu vivre, et il l'appelait, dans son jargon, *zatovrantchik* ou *slivantchik*.

L'uniforme des Cosaques de l'Amour comportait une tunique et un pantalon vert foncé. La couleur distinctive était chez eux le jaune, comme chez les Cosaques de Transbaïkalie, mais les pattes d'épaule et autres parties de l'uniforme se passepoilaient seulement de jaune. Ils portaient, de plus, l'initiale A (Amour). Identique aussi, leur armement, à celui des Cosaques de Transbaïkalie.

Dans les années qui suivirent la guerre de Crimée, après la création du Voïsko, les Cosaques de l'Amour ne formaient guère que 8 sotnias à cheval et 4 bataillons à pied. Puis, ces effectifs augmentèrent. A partir de la guerre russo-turque de 1877-1878, on dénombra chez eux 12 sotnias à pied. Ensuite, ces forces s'accrurent encore.

Si brève qu'elle soit, l'histoire des Cosaques de l'Amour n'en est pas pour cela dépourvue complètement d'actions militaires, car les Cosaques de l'Amour, eux aussi, participèrent, en 1900, à la campagne de Mandchourie. Parmi les Transbaïkaliens qui franchirent le Khingan, prirent Merghen et conquièrent Tsitsikar, on trouvait la valeur d'une sotnia de Cosaques de l'Amour. Durant la guerre russo-japonaise, on parla encore d'eux, mais leur rôle ne fut pas transcendant. Ils passèrent dans l'Histoire, vers la fin de l'existence des Voïskos Cosaques, à peu près comme un météore. Et encore, un météore, c'est beaucoup dire !



Quant au *Voïsko des Cosaques de l'Oussouri*, reconnaissons qu'il n'en existait pas de plus insignifiant. Sans doute s'étendait-il sur 465.000 déciatines de terre à l'extrémité de la Sibérie, le long du fleuve Oussouri, mais son origine ne remonte pas très loin dans l'Histoire, puisque,



TYPES DE COSAQUES

(d'après les croquis de Gorchelt)

formé à l'aide d'éléments cosaques du Don, d'Orenbourg, de l'Amour et de Transbaïkalie, son existence propre commence seulement à partir de 1889.

Chasseurs aussi passionnés que les Cosaques de l'Amour, les Cosaques de l'Oussouri portaient un uniforme absolument semblable à celui des Cosaques de Transbaïkalie, avec la seule variante de la lettre Y (qui se prononce « ou ») désignant les Oussouriitzy, au lieu de la lettre Z chez les Zabaïkaltzy.

En temps de guerre, au début du xx^e siècle, les Cosaques de l'Oussouri, grâce à l'appoint d'un régiment de Cosaques de Transbaïkalie, formaient une brigade de 12 sotnias. C'est dans cet effectif qu'ils participèrent, sans le moindre éclat, à la guerre russo-japonaise où, durant la période du 23 mars au 15 septembre 1904, l'ataman des Cosaques de l'Oussouri et commandant de leur brigade fut le général Samsonow, qui se suicida inconsidérément, après sa défaite à Tannenberg, dix ans plus tard.

Le but assigné aux Cosaques de l'Oussouri, à l'origine, consistait à coloniser ces terres lointaines, riveraines de l'océan Pacifique et limitrophes de la Mandchourie orientale. Seulement, il était trop tard, si tard que la Russie n'en put tirer de réels avantages en temps utile et singulièrement pendant la deuxième campagne de Mandchourie. Aux extrémités de l'Empire, la politique et l'intérêt national exigeaient la présence de Voïskos Cosaques aussi importants, pour le moins, que le Voïsko des Cosaques du Don et de développer ces territoires au maximum. Or, en 1904-1905, ni la région des Cosaques de l'Amour, ni celle des Cosaques de l'Oussouri ne servirent en quoi que ce fût les armées russes, dont les bases ne s'établissaient pas dans ces Voïskos, mais à des milliers de kilomètres de là, en Russie d'Europe.

POSTFACE

L'histoire des Cosaques à partir de l'année 1914 dépasse le cadre de ce volume. Certes, leur activité de 1914 à 1918 fournirait la matière à d'innombrables pages. Seulement, à cette époque, ils se confondirent presque totalement avec les troupes de l'armée impériale régulière, et leurs actions ne se différencient pas de celles de leurs compagnons d'armes. Cosaques ils demeurent, mais au fond d'eux-mêmes. Au sein d'une armée, d'un groupe d'armée, ils ne se distinguent plus des régiments d'infanterie et de cavalerie que par leur tenue, — la grande tenue, car leur tenue de campagne est identique à celle des autres unités. La guerre russo-japonaise, croyons-nous, aura été le « chant du cygne » de ce type de guerrier sans réplique dans nul pays.

Il ne nous appartient pas davantage de relater ce qu'il advint des Cosaques à l'issue de la première guerre mondiale, le parti qu'ils prirent au moment de la révolution du mois de mars 1917 (caractérisée par la chute de la monarchie en Russie), leur conduite sous le « régime provisoire », leur attitude lors de la révolution d'octobre 1917, et sur leur lutte avec le régime bolchévik, de 1917 à 1941, non seulement la documentation s'avère insuffisante, mais cette lutte s'apparente trop à la politique intérieure du pays pour être classée comme un phénomène purement cosaque. Pareillement nous éluderons le sujet de la survivance des Cosaques à l'étranger, dans l'exil dont beaucoup prirent le chemin après les dernières batailles en Crimée de l'armée

Wrangel. Ce chapitre d'histoire lui aussi n'est pas spécifiquement cosaque ; il s'intègre dans les annales de l'Émigration.

Nous ne dirons pas que les Cosaques ont fait époque. Ce serait insuffisant et inexact. Ils ont marqué trop profondément de leur empreinte beaucoup d'époques de l'Histoire de la Russie. Et ils vécurent assez pour aider leur patrie à sortir des ténèbres et pour la conduire, à mesure que les siècles succédaient aux siècles, jusqu'au stade de son existence qui en marqua l'apogée. Sous ce rapport, la tâche des Cosaques n'était-elle pas terminée, leur mission remplie et leur gloire à son comble ?

ANNEXES

LISTE DES SOUVERAINS DE RUSSIE

Établie pour suivre l'histoire des Cosaques, cette liste ne commence qu'aux Grands-Princes de Russie.

Grands-Princes de Russie

Iaroslav H Vsiévolodovitch (1238-1246).
Sviatoslaw III Vsiévolodovitch (1246-1248).
André I^{er} Iaroslavovitch (1248-1255).
Alexandre I^{er} Iaroslavovitch (Saint Alexandre Newski) (1255-1263).
Iaroslav III Iaroslavovitch (1263-1272).
Vassili I^{er} Iaroslavovitch (1272-1276).
Dimitri I^{er} Alexandrovitch (1276-1294).
André II Alexandrovitch (1294-1304).
Michel II Iaroslavovitch (Saint Michel) (1304-1319).
Georges III Danilovitch (1319-1322).
Dimitri II Mikhaïlovitch (1322-1326).
Alexandre II Mikhaïlovitch (1326-1328).
Ivan I^{er} Danilovitch (Kalita) (1328-1340).
Siméon Ivanovitch le Superbe (1340-1353).
Ivan II Ivanovitch le Débonnaire (1353-1359).
— Vacance du trône (1359-1361).
Dimitri III Constantinovitch (1361-1363).
Dimitri IV Ivanovitch Donskoï (1363-1389).
Vassili II Dimitriévitch (1389-1425).
Vassili III Vassiliévitch l'Aveugle (1425-1462).
Ivan III Vassiliévitch le Grand (1462-1505).
Vassili IV Ivanovitch (1505-1533).

Tzars de Russie

Ivan IV Vassiliévitch le Terrible (1533-1584).
Féodor Ivanovitch (1584-1598).
Boris Godounow (1598-1605).
Féodor II Borissovitch (1605).
Dimitri V dit Ivanovitch (le premier faux Dimitri) (1605-1606).

Vassili V Chouiski (1606-1610).
 — Interrègne (1610-1613).
 Michel III Féodorovitch Romanow (1613-1645).
 Alexis I^{er} Mikhaïlovitch le Doux (1645-1676).
 Féodor III Alexéievitch (1676-1682).
 Pierre I^{er} Alexéievitch (1682).
 Pierre I^{er} et Ivan V. Régence de Sophie (1682-1689).

Tzars et Empereurs de Russie

Pierre le Grand (1689-1725).
 Catherine I^{re} (1725-1727).
 Pierre II Alexéievitch (1727-1730).
 Anna Ivanowna (1730-1740).
 Ivan VI (1740-1741).
 Elizabeth Pétrowna (1741-1761).
 Pierre III Féodorovitch (1761-1762).
 Catherine II la Grande (1762-1796).
 Paul I^{er} Péetrovitch (1796-1801).
 Alexandre I^{er} Pawlovitch (1801-1825).
 Nicolas I^{er} Pawlovitch (1825-1855).
 Alexandre II Nicolaïevitch le Libérateur (1855-1881).
 Alexandre III Alexandrovitch le Pacificateur (1881-1894).
 Nicolas II Alexandrovitch (1894-1918).

TABLE DE CORRESPONDANCE
 DE QUELQUES MESURES RUSSES

Une déciatine.....	109 ares 25
Une verste.....	1.067 mètres
Une saïène.....	2 — 134
Un archine.....	0 — 71
Un fout (pied).....	0 — 305
Un poud.....	16 kg. 380
Un fount (livre).....	0 kg. 410

INSIGNES DES GRADES CHEZ LES COSAQUES

Chez les officiers cosaques, les grades se distinguaient par le nombre d'étoiles et de raies, ou par l'absence de raies, sur la patte d'épaule :

Général de corps d'armée.....	pas d'étoiles, pas de raies.
Général-lieutenant.....	pas de raies, trois étoiles.
Général-major.....	pas de raies, deux étoiles.
Colonel.....	deux raies, pas d'étoiles.
Lieutenant-colonel.....	deux raies, trois étoiles.
Commandant.....	une raie, pas d'étoiles.
Capitaine.....	une raie, quatre étoiles.
Lieutenant.....	une raie, trois étoiles.
Sous-lieutenant.....	une raie, deux étoiles.

Chez les Ouriadniks, sous-officiers cosaques, la patte d'épaule comportait :

Maréchal des logis chef.....	trois raies transversales.
Sous-officier de 1 ^{re} classe.....	deux raies transversales.
Sous-officier de 2 ^e classe.....	une raie transversale.

Ces raies transversales étaient en or ou en argent.

HIÉRARCHIE DES ORDRES DE CHEVALERIE
 DE L'EMPIRE DE RUSSIE

Saint-André.....	Grand-Croix.
Saint-Wladimir de 1 ^{re} classe.....	—
Saint-Alexandre Newski.....	—
Aigle Blanc.....	—
Saint-Wladimir de 2 ^e classe.....	Grand-Officier.
Sainte-Anne de 1 ^{re} classe.....	Grand-Croix.
Saint-Stanislas de 1 ^{re} classe.....	—
Saint-Wladimir de 3 ^e classe.....	Commandeur.
Saint-Wladimir de 4 ^e classe.....	Officier.
Sainte-Anne de 2 ^e classe.....	Grand-Officier.
Saint-Stanislas de 2 ^e classe.....	—
Sainte-Anne de 3 ^e classe.....	Commandeur
Saint-Stanislas de 3 ^e classe.....	—

Les plus petites récompenses étaient celles de Saint-Stanislas et de Sainte-Anne de 4^e classe. L'Ordre de Saint-André et la Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Wladimir étaient des récompenses rarement attribuées en dehors de la Famille Impériale.

HIÉRARCHIE DE L'ORDRE DE SAINT-GEORGES

L'Ordre de Saint-Georges n'entrait pas dans la hiérarchie des ordres ci-dessus. Seuls les militaires pouvaient y prétendre ; il était pour eux la récompense suprême et l'objet d'un culte passionné. Créé le 26 novembre (7 décembre) 1769 par Catherine la Grande pour récompenser les services militaires, modifié par Alexandre I^{er} en 1807, il comportait quatre classes. Les chevaliers de la première classe portaient la décoration en écharpe, ceux de la seconde en sautoir avec plaques, ceux de la troisième suspendue au cou, ceux de la quatrième à la poitrine. Le ruban était de couleur orange avec trois bandes noires, et la hiérarchie de cet ordre s'établissait ainsi :

Sabre de Saint-Georges,
Saint-Georges de 4^e classe,
Saint-Georges de 3^e classe,
Sabre de Saint-Georges couvert de brillants,
Saint-Georges de 2^e classe,
Saint-Georges de 1^{re} classe.

Mais les chevaliers de l'Ordre de Saint-Georges de 2^e et de 1^{re} classes étaient extrêmement rares. A la fin du XIX^e et au commencement du XX^e siècles, on ne pouvait guère prétendre qu'à la 3^e classe et, exceptionnellement, au sabre de Saint-Georges couvert de brillants. Le 26 novembre 1909, à l'occasion de la fête des chevaliers, il n'existait en Russie que 9 généraux chevaliers de l'Ordre de 3^e classe et 323 chevaliers de l'Ordre de 4^e classe. Encore, pour parvenir à ce chiffre, avait-il fallu, en 1907, fortement atténuer la rigueur des statuts de l'Ordre. A la même date (1909), il n'existait en Russie qu'un seul général porteur du sabre de Saint-Georges couvert de brillants, celui qui avait commandé les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie.

LA LAVA

La lava, d'origine tartare, fut toujours l'ordre de combat des Cosaques. Niessel en donne la description suivante : « La lava consiste à combattre en ordre dispersé à cheval de manière à permettre au mieux l'action individuelle de chaque homme et à laisser à tous les chefs, si petit que soit leur grade, le moyen de profiter de toutes les circonstances du combat. De plus, grâce aux intervalles existant entre les cavaliers, elle permet à chacun de se mouvoir avec rapidité sur un terrain quelconque et de franchir les obstacles rencontrés comme s'il était isolé (...). La lava n'est analogue ni à la charge en fourrageurs du règlement français, ni au *nach hauen* sur un rang du règlement allemand, ni à la formation à files ouvertes de la cavalerie régulière russe. C'est une chose absolument cosaque. »

TABLE DES NOMS CITÉS

ABDOUL--KHAYIR, fils de Koutchoum.....	56
AÏGOUSTOW, général.....	246
ALATCHA, prince ostiak.....	51
ALEXANDRE NEWSKI.....	229
ALEXANDRE I ^{er} , empereur de Russie. 84, 112, 113, 117, 143, 145, 259,	274
ALEXANDRE II, empereur de Russie.....	117, 161, 209
ALEXANDRE III, empereur de Russie. 117, 163, 190, 209,	216
ALEXIS MIKHAÏLOVITCH, tzar de Russie..	43, 65, 66, 93
ALI, fils de Koutchoum Khan.....	48
ALIMKOUL KHAN.....	207
ANITCHKOW.....	255
ANNA IVANOWNA, impératrice de Russie..	37, 82, 113
ANTIPIEW, cosaque.....	252
ANTONOW-AVSEENKO.....	244
APOSTOL, DANIEL, ataman.....	44
APOUKTINE.....	255
APRAXINE, amiral.....	172
APRAXINE, généralissime.....	44
ARSÉNIEW, général.....	248, 256
AYOUKI, khan kalmouk.....	109
BABITCH, général, ataman.....	89
BAKLANOW, IAKOW PÉTROWITCH, général.....	138, 151-157
BARIATINSKI, général.....	70, 154
BASKAKOW, colonel.....	214
BASMANOW.....	69
BATAL PACHA.....	160
BATY.....	110
BAUMGARTEN, général.....	217
BAZINE, général.....	155
BÉGHICHE, prince tartare.....	54
BÉGOULI, mourza.....	49
BÉKOVITCH-TCHERKASSKI, prince.....	85, 172, 191
BÉLINSKI, cornette.....	246
BERG, colonel.....	196
BEZKROWNII, général.....	168
BIBIKOW, ALEXIS, général.....	76, 171

BIÉLOÏ, SIDOR, ataman.....	168
BIÉLOSSELSKI, prince.....	111
BIZIANOW, colonel.....	197, 198
BLAREMBERG, colonel.....	198
BLÜCHER, maréchal.....	146
BOGAIEWSKI.....	91
BOGDOÏ, khan mandchou.....	263
BOHAÏ, prince ostiak.....	50
BOLKONSKI, SIMÉON, prince.....	52, 53
BOLCTNIKOW, IVAN, chef cosaque.....	61
BORODINE, ataman.....	194
BOULAVINE, ataman.....	73, 113, 159, 171
BOURSAK, ataman.....	164, 165
BOUTOURLINE, boyard.....	66
BOUZA, ELISÉE.....	56
BRACK, général de.....	13, 14
BRIMMER, général.....	155
BRIONKHOVETSKI, ataman.....	67
CATHERINE I ^{re} , impératrice de Russie.....	44
CATHERINE II, la Grande, impératrice de Russie.....	17, 32, 35, 38, 75, 76, 82, 83, 86, 112, 113, 139, 158, 159, 167, 193, 274
CHARLES XII, roi de Suède.....	73, 74
CHARLET, peintre.....	6
CHÉMIAKINE, prince.....	46
CHÉRÉMÉTIEW, général.....	37
CHOUISKI, VASSILI.....	60
CLAUSEL, maréchal.....	15
COLBERT, général de.....	15
CORBINEAU, général.....	15
DAUMESNIL, général.....	15
DAUMIER, HONORÉ.....	6
DANDEVILLE, colonel.....	199
DANILOW, colonel.....	217
DELLINGSHAUSEN, baron.....	255
DERBITCH, roi d'Astrakhan.....	46
DETAÏLLE, EDOUARD.....	6
DEVLET-GHIRAÏ, khan.....	143
DIEJNIEW, cosaque.....	217
DIMITRI, faux.....	58-63, 112
DIMITRI IVANOVITCH, tzarévitch.....	59
DIMITRI V IVANOVITCH.....	60
DOLGOROUKI, GEORGES, général.....	68, 73
DOLGOROUKI, VASSILI, prince.....	73

DOLGOROUKOW, général.....	113
DONSKOÏ, DIMITRI.....	70, 84, 111
DONSKOÏ, stârchine.....	193
DORÉ, GUSTAVE.....	6
DOROCHENKO, ataman.....	67, 71
DOUBASSOW, général, ataman.....	89
DOUKMASSOW, chef cosaque.....	119
DCURNOVO, ataman.....	193
DROUJININE, colonel.....	241
EDIGHER, prince de Sibérie.....	47
ELISABETH, impératrice de Russie.....	10, 38, 44, 113
ENGELHARDT, baron.....	255
FÉDOR ALEXÉIÉVITCH, tzar de Russie.....	71, 72
FÉDOR BORISSOVITCH, tzar de Russie.....	60
FÉDOR IVANOVITCH, tzar de Russie.....	55
FLEISCHER, général, ataman.....	89
FOLLBAUM, général, ataman.....	89
FREIMANN, ataman.....	193
FOUJII, général.....	256
GAGARINE, prince.....	215
GALDINE, chef cosaque.....	219
GALITZINE.....	60, 72, 76
GENGIS-KHAN.....	110
GÉRARD, maréchal.....	15
GÉRICAUT.....	6
GLOLÉA.....	35
GODOUNOW, BORIS, régent, puis tzar de Russie.....	55, 59, 60, 61, 63, 112
GOGOL.....	6
GOLOVATII.....	168
GOUGNIA, VASSILI, ataman.....	190
GOURIEW, colonel.....	214
GRÉKOW, MITROFANE.....	119
GRÉKOW, WLADIMIR.....	214
GRIBSKI, général.....	246
GRODÉKOW, général.....	240, 241, 246, 254
GUDIN, général.....	140
GUICHARD, colonel.....	13, 15
GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède.....	62
HOUSSAYE, Henri.....	145

IAKOWLEW, ataman.....	70
IANOW.....	91
IAROSLAW II VSIÉVOLODOVITCH.....	40
IÉFRÉMOW, DANILA, ataman.....	136
IÉPANTCHA, prince.....	49
IERMAK TIMOFÉITCH, ataman.. 3, 6, 10, 32, 48-56, 141, 156, 190, 215, 216, 217, 219	219
IERMO'OW, général..... 85, 115, 148, 195	195
ILAÏKA, cosaque..... 61, 146	146
ILOVAÏSKI.....	91
ISOAR II, patriarche de Moscou.....	67
ISSET KOUTEBAR, kirghiz.....	199
ISSETAI TAÏMAN, sultan.....	197
IVAN LE TERRIBLE.. 25, 46-49, 52, 59, 81, 82, 86, 110-112, 171, 190	190
JABIKO, colonel.....	214
JEAN-CASIMIR, roi de Pologne.....	65
JELEZNOW.....	200
JEMTCHOUJNIKOW, colonel..... 206, 207	207
KALINE, colonel.....	217
KALNICHEWSKI, ataman.....	35
KANOUNIKOW.....	244
KARAGEORGÉVITCH, prince ARSÈNE.....	256
KARAMYCHEW.....	112
KARAMICHEW, lieutenant..... 19, 247	247
KARATCHA, chef de tribu..... 50, 53, 54	54
KARÉLINE.....	197
KATÉLINE, général.....	199
KAUFFMANN, lieutenant-colonel.....	155
KAUFFMANN, colonel.....	217
KAULBARS, général.....	214
KÉNISSAR KASSIM.....	198
KHABAROW, EROFÉI, chef cosaque.....	56
KHARONOW, podessaoul.....	246
KHMELNITZKY, BOGDAN, ataman.... 30, 36, 42, 59, 65-67	65-67
KHMELNITZKY, GEORGES.....	67
KHODRIÉVITCH, ataman.....	63
KHOMOUTOW, général, ataman.....	118
KHOROKHINE, essaoul..... 196-197	196-197
KHOTINSKY-SALKOW.....	62
KHOZREW-MIRZA, prince.....	146
KIACHKO, général, ataman.....	89
KIRPITCHIKOW, chef cosaque..... 191, 193	193

KOLTZO, IVAN, ataman..... 48, 49, 52, 53, 190	190
KOLZOW MASSALSKI, voïévode.....	56
KORFF, baron.....	255
KOSCUIZKO, général.....	142
KOSSAGOWSKI, général.....	214
KOTCHETOW, colonel.....	90
KOUROPATKINE, général.....	242
KOUTCHOUM, KHAN..... 47-56	47-56
KOUTÉINIKOW.....	142
KOUTOUZOW, général.....	202
KOUZNETZOW, colonel.....	214
KRASSNOW, PIERRE NICOLAIÉVITCH, général... 3, 9, 87, 115, 146, 242	242
KRASSNOW, Danila.....	119
KRIJANOWSKI, général.....	209
KRIVOÏ SERGUÉI, chef cosaque.....	69
KROUSTCHOW.....	60
KVITKA, colonel..... 18-20, 222-225, 230, 231, 255, 256	256
LALLEMAND, général.....	15
LAMARQUE, général.....	15
LANDOKOROMSKI, ataman.....	35
LECHTCHINSKY, STANISLAS, roi de Pologne.....	74
LECOURBE, général.....	140
LEJEUNE, général..... 6, 7	7
LÉONOW, colonel.....	90
LERMONTOW..... 6, 175	175
LETCHIZKI, général, ataman.....	89
LIAPOUNOW, PROKOPE.....	62
LINIÉVITCH, général.....	242
LOMAKINE, général..... 204, 221	221
LOUIS XVIII, roi de France.....	148
MAISON, maréchal.....	15
MACHROW, général.....	245
MANAKINE, général, ataman.....	89
MARBOT, général.....	144
MATCHALOW, prince.....	256
MAZEPPA..... 10, 37, 43, 59, 72-74	72-74
MEDER, général.....	194
MEHMET IV, sultan Ottoman.....	68
MEHMET-CADI.....	151
MEHMET-KOUL..... 48-53	48-53
MEHMET PACHA, séraskier.....	139

MEKHMANDAROW, voisk-starchine, puis général.....	246
MÉLIKOW, prince.....	255, 257
MENTCHIKOW, prince.....	74
METCHÉRIAK, MATFÉI, ataman.....	48-56
MÉTHODE, métropolit.....	67
MIASSNOW, cosaque.....	56
MICHEL III FÉDOROVITCH ROMANOW, tzar de Russie. 63, 64, 112,	191
MICHEL NICOLAÏEVITCH, grand-duc.....	167, 183
MICHEL PAWLOVITCH, grand-duc.....	152
MICHELSON, général.....	76, 77
MICHTCHENKO, général.....	214, 242
MIKHAILOW, starchine.....	193
MIKHAILOW, IAKOW.....	48
MILODANOVITCH, général.....	245
MILOSLAWSKI, IVAN.....	70
MININE, KOZMA.....	63
MIZINOW, major.....	194, 196
MNICHEK, voïévide de Sandomir.....	59, 61
MNICHEK, MARINA.....	59-64
MNOGOGRECHNI, ataman.....	67
MOLITOR, général.....	140
MORAND, général.....	13, 15
MORKOVKINE, cosaque.....	4
MOURAVIEW, général.....	154, 156
MOURAVIEW, gouverneur-général.....	225
MSTISLAWSKI, FÉDOR, prince.....	60
NAGUI, ANDRÉ.....	61
NAPOLÉON I ^{er}	5-7, 44, 83, 143, 144, 195, 209
NAZAROW, major.....	193-197
NEKRASSOW, chef cosaque.....	73, 159
NEIDHART, général.....	184
NESTEROW, général.....	184
NETCHAÏ, ataman.....	206
NÉVELSKOI.....	259
NEY, maréchal.....	144
NICOLAS I ^{er} , empereur de Russie..	115-118, 146, 149, 259
NICOLAS II, empereur de Russie.....	117, 156, 239, 242
NIESSEL.....	12, 275
NIKON, patriarche.....	93
NOVOSSILTZEW.....	171
OKTAÏ.....	110
OLGA NICOLAÏEWNA, grande-duchesse.....	167

ORLIK.....	37
ORLOW, N. A., général.....	95, 98, 100, 226, 246
ORLOW, ataman.....	112, 142
OSSINOVINE, cosaque du Don.....	61, 62
OTRÉPIEW, GRÉGOIRE.....	59-60
OUCHAKOW, général.....	8
OUCHAKOW, général.....	254
CUMEZAWA, général.....	258
OYAMA, maréchal.....	241
PAJOL, général.....	15
PANE, NIKITA.....	48
PANINE, général.....	77
PASKIÉVITCH.....	149
PASSEK, lieutenant-colonel.....	183, 184
PAUL I ^{er} , empereur de Russie.....	113, 114, 140, 143, 194
PAWLOW, général.....	200
PÉLIM, prince tartare de.....	49
PÉROWSKI, général.....	197, 198
PÉTROW, OSSIP, ataman.....	64
PHILIPPOW, colonel.....	255
PIERRE LE GRAND, empereur de Russie..	4, 5, 10, 36, 37, 43, 44, 73, 74, 85, 109, 112, 113, 117, 120-122, 134, 172, 187, 191, 206,
PIERRE II ALEXIÉVITCH.....	215
PIERRE III, empereur de Russie.....	44
PIERRE III, empereur de Russie.....	75, 77
PLATOW, ataman.....	10, 113, 114, 138, 141, 142-143
PLECHTCHÉIEV, chef cosaque.....	62
PLETCHEW, GRÉGOIRE.....	171
PLOTNIKOW, colonel.....	214
PODKOVA, ataman.....	41
POJARSKI, DIMITRI, prince, général.....	63
POKOTILO, général, ataman.....	89
POLOUBOTOW, ataman.....	43
POPOW, général, ataman.....	89
POPOW, KH., historien russe.....	X, 220
POTIEMKINE, prince de Tauride.....	38, 87, 141, 159, 168, 187,
POUCHKAR, ataman.....	66
POUCHKINE.....	6, 7, 8
POUGATCHEW, IÉMELKA.....	7, 10, 38, 59, 75-77, 82, 139, 191, 193,
POUTINTZEW, colonel.....	217
PRÉVAL, général.....	15
PROSSOROWSKI, voïévide d'Astrakhan.....	69

RAIEWSKI, général.....	8
RAPP, général.....	144
RAZINE, STIENKA, cosaque....	4, 7, 9, 59, 68-71, 112, 133
RAZOUNOWSKI, prince.....	10, 44
RAZOUNOWSKI, Léon.....	10
RENNENKAMPF, PAVEL IAKOWLÉVITCH, seigneur de, général.....	138, 148-151
RENNENKAMPF, PAVEL CARLOVITCH, seigneur de, aide-de-camp-général de l'empereur.	18, 19, 90, 99, 214, 239-260
RIMSKI-KORSAKOW, général.....	194
RODIONOW.....	244
ROMANODOWSKI, prince.....	71
ROUKINE, ALEXIS.....	61
ROUKINE, lieutenant-colonel.....	199
ROUMIANTZOW.....	139
SAPA-GHIRAÏ, khan de Crimée.....	64
SAKHAROW, général.....	246
SAMAR, prince ostiak.....	51
SAMAROW, général.....	77
SAMOÏLOVITCH, ataman.....	72, 73
SAMSONOW, général.....	265
SARIASMAN, ataman.....	111
SCHAMYL.....	149-154, 184, 185
SÉLIM II, Sultan Ottoman.....	171
SÉMENTCHENKOW, A.....	7
SENEFELDER, les frères.....	6
SEYIDAK, khan.....	55, 56
SIÉLIRZNIÉW, IÉWSSIÉI, cosaque.....	141
SIÉROW, essaoul.....	107, 108
SIGISMOND I ^{er}	41
SIGISMOND III.....	42
SINÉOKOW, W., historien russe.....	X, 5, 165
SKOBELEW, IVAN NICOLAÏÉVITCH, général.....	202
SKOBELEW, MICHEL DIMITRIÉVITCH, général....	99, 182, 200, 202-204, 213, 214, 221, 240, 241
SKOROPADSKI, ataman.....	43, 74
SLIEPTZOW, général.....	183, 186
SOBIESKI, JEAN.....	68
SOKOLOW, colonel.....	200
SOKOLOWSKI, général, ataman.....	89
SOLLOGOUB, prince, général.....	183
SOLOVIEV, SERGE, historien russe.....	25
SOLOVIEV, colonel.....	200
SOPHIE, régente de l'empire de Russie.....	57

SOUBOTINE.....	18
SOUKHOMLINOW, général, ataman.....	89
SOUKHOROUKOW, W. D.....	137
SOUKINE, cosaque.....	56
SOULT, maréchal.....	15
SOUVOROW, maréchal.....	5, 113, 138-142, 148, 193, 229
SPYRIDION, mourza de la Horde d'Or.....	47
STARODOUBOW, cosaque.....	95, 96
STEINBOCK, colonel.....	217
STOURDZA, ALEXANDRE DE, historien.....	16
STROGANOW, JACQUES.....	47, 48
STROGANOW, GRÉGOIRE.....	47, 48
STROGANOW, frères.....	48, 52
STROGANOW, SIMÉON.....	48
STROGANOW, MAXIME IAKOWLÉVITCH.....	48
STROGANOW, NIKITA GRIGORIÉVITCH.....	48
SVIATOSLAW.....	27, 107
TAMERLAN.....	68
TARAKANOWA.....	10
TCHÉPIÉGA, KHARITON, ataman.....	83, 168
TCHÉRÉMISSINOW, voïévodé.....	46
TCHERIATCHAKINE.....	59
TCHERKASKI, BORIS, prince.....	11, 243
TCHERNAVINE, général.....	117, 149
TCHERNICHEW, général.....	196
TCHIOŁKOWSKI, colonel.....	195, 246
TCHITCHAGOW, général.....	56
TCHOULKOW.....	197
TCHOUNGAL-OURMAN, sultan.....	199
TCHOURÉIEW, starchine.....	33
TÉKILI, général.....	61
TÉLIATEWSKI, prince.....	67
TÉTÉRIA, ataman.....	47
THOMAS, schah de Perse.....	194, 195
TOKAREW, GABRIEL, lieutenant.....	246
TOKMÉKOW, essaoul.....	214
TOLMATCHEW, général.....	6
TOLSTOÏ, LÉON, écrivain russe.....	195
TOLSTOÏ, prince.....	217
TOUMANOW, général.....	21
TOUROVÉROW, poète russe.....	75, 193
TRAUBENBERG, général.....	13, 16
TRÉVENEUC.....	62, 63
TROUBETSKOÏ.....	285

TVOROGOW, cosaque.....	77
VASSILI IV IVANOVITCH.....	40, 81
VASSILIEW, colonel.....	217
VÉLIAMINOW.....	43
VERNET, HORACE.....	6
VICHNIKVETSKI, ataman.....	34
VOLKONSKI, prince.....	194
VOLTAIRE.....	76
VORONINE, sotnik.....	100
WANDALOWSKI, sotnik.....	246
WERTOPRAKHOW, cornette.....	246
WICHNIAKOW, prince.....	46
WICHNIAKOW.....	255
WIGOWSKI, chef cosaque.....	66
WITOWI, prince.....	41
WLADISLAS, roi de Pologne.....	65
WLASSOW, général, ataman.....	116, 118
WLASSOW, essaoul.....	256
WORONTZOW, prince.....	153, 185
WRANGEL, P. N. baron, général.....	6, 238, 239, 241, 245, 255, 256, 268
YAMGOURTCHÉI, roi d'Astrakhan.....	46
ZARBATOW, général.....	70
ZAROUTSKI, chef cosaque.....	62, 63, 64

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES

- ANNUAIRE DE L'OURAL (1891).
 ABNOUR (Amiral d'). — *Histoire abrégée des peuples de la Russie* (s. d.).
 ALBRECHT. — *Recueil des chants de soldats, de Cosaques et de marins* (en russe), (s. d.).
Almanach Cosaque (1939), (en russe).
Almanach de Gotha (années diverses).
 BORODINE (N.). — *L'armée des Cosaques de l'Oural* (1891).
 BORODINE (N.). — *Règlements sur la pêche dans l'armée des Cosaques de l'Oural*.
 BRONEWSKI (Wladimir). — *Histoire de l'armée des Cosaques du Don* (1834).
 CAMPENHAUSEN (W.). — *Remarques sur la Russie, avec une histoire abrégée des Cosaques Zaporogues* (1807).
Chants des Cosaques du Don (en russe, 1937).
 CHIPOW. — *Séjour du Tsarévitch Nicolas Alexandrovitch dans la province de l'Oural en 1891, et célébration du troisième centenaire de l'armée des Cosaques de l'Oural* (1892).
 Cosaques Zaporogues. 1654. *Traité de Périaslav* entre Bogdan Kmelnitzky, ataman de l'armée zaporogue, et Alexis Mikhallovitch, autocrate de toutes les Russies (1916).
 CRESSONNOIS (Paul). — *La Cosaque* (1893).
 CULLAGH (Francis Mac). — *With the Cossacks* (1906).
 DIMITRENKO (I. I.). — *Recueil de matériaux historiques sur l'histoire de l'armée des Cosaques du Kouban* (1896-1898).
 FRICKERT (R. de). — *Der Ursprung der Kosaken* (1892).
 ESNEAUX (J.). — *Histoire de Russie* (1829).
 Essai historique et statistique sur l'armée du Don (1887).
 ETAT-MAJOR DU DON. — *Les Cosaques à Tchataldja en 1920-1921* (1924).
 ETAT-MAJOR GÉNÉRAL RUSSE. — *La guerre russo-japonaise* (1904-1905).
 Et, en général, toute la littérature historique publiée dans le monde sur la guerre entre la Russie et le Japon.
 EVARNITSKI (D. I.). — *Le pays des Cosaques Zaporogues* (1888).
 HERVÉ. — *La Cosaque* (1884).

JELEZNOW (I. I.). — *Les Cosaques de l'Oural* (1888).
 KARAOULOW (M. A.). — *Matériaux pour l'ethnographie de la province du Terek* (1902).
 KARMOR (Iann). — *Celui qui vient : le Cosaque !* (1914).
 KARPOW (A. B.). — *Recueil de mots, synonymes et expressions employés par les Cosaques de l'Amour* (1909).
 KHOLKHOW (G. I.). — *Voyage de Cosaques de l'Oural...* (1903).
 KHOROUCHKINE (Michel). — *Héroïsme des Cosaques de l'Oural au combat d'Ikan* (1889).
 KHOROUCHKINE (Michel). — *Les troupes Cosaques, essai de description militaire, statistique...* (1881).
 KÖHLER (Wilhelm). — *Die Kosaken des Zaren* (1915).
 KÖPPEN (Peter de). — *Voyage statistique au pays des Cosaques du Don en 1850* (1852).
 KRAHMER, *Histoire du développement de l'armée russe depuis Nicolas I^{er}*.
 KRASSNOW (N. W.). — *A la veille de la guerre* (1927).
 KVIITKA. — *Journal d'un Cosaque de Transbaïkalie* (1908).
 LA CHESNAIS. — *L'heure des Cosaques* (1919).
 LACOMBE (M.). — *Histoire des révolutions de l'Empire de Russie* (1760).
 LESUR. — *Histoire des Cosaques* (1814).
 MIAKOUCHINE (N. G.). — *Recueil de chansons cosaques de l'Oural* (1890).
 MILLER (W. F.). — *Chants historiques du peuple russe* (1915).
 NESSELRODE (A. de). — *Les Cosaques* (1914).
 NIESEL (Capitaine). — *Les Cosaques* (1898).
 NIKOLSKI (A. I.), TCHERNOCHTCHÉKOW (N. A.), ISPOLATOW (B. L.), ABRAMOW (F. N.). — *Histoire de l'administration centrale des armées cosaques* (1902).
 OPRITZ (I. N.). — *Les Cosaques de la Garde* (1939).
 ORLOW (Général N. A.). — *Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie* (1905).
 PIVOVAROW (A.). — *Chants des Cosaques du Don* (1885).
 PÖLLMANN (Hans). — *Beitrag zur ältesten Geschichte des Kosakentums* (1888).
 POPKO (Ivan). — *Les Cosaques du Terek* (1880).
 POPOW (Kh.). — *L'aube de la Transbaïkalie* (s. d.).
 RAMBAUD, *Histoire de Russie*.
 RENNENKAMPF (Général P. C. de). — *Sur l'Amour et en Mandchourie* (1903).
 RENNENKAMPF (Général P. C. de). — *La bataille de Moukden* (1907).
 RICHELMANN (A.). — *Histoire des Cosaques du Don* (1846).
 ROGÉRON (L.). — *Les Cosaques en Champagne et en Brie* (1905).

ROMANO (Antoine Louis de). — *Coup d'œil philosophique sur le pays occupé par les Cosaques du Don* (1807).
 SCHILNIKOW (J. F.). — *La 1^{re} division des Cosaques de Transbaïkalie dans la guerre mondiale* (1933).
 SPAITS (Alexandre). — *Mit Kosaken durch die Mandchurei* (1906).
 STARIKOW. — *D'où sont sortis les Cosaques* (s. d.).
 STEIN (Fr. de). — *Die russischen Kosakenheere* (1884).
 STOURDZA (Alexandre de). — *Œuvres posthumes, religieuses, historiques et littéraires* (1858).
 TETTAU (Colonel de). — *Die Kosaken-Heere* (1892).
 TRAILINE (Th.). — *Solennités sur le Don* (1887).
 TROTKA (Thilo de). — *Die Kaukasische Kasaken-Brigade im Balkan-Feldzug* (1894).
 ULLRICH (Richard). — *Die Fuerprobe der Russischen Armee* (1904-1905).
 VIMINA (Alberto). — *Relazione dell'origine o dei costumi dei Cosacchi* (1890).
 VOZNESSENSKAYA (E. A.) et PIOTROWSKI (A. B.). — *Matériaux pour une bibliographie anthropologique et ethnographique du Kazakhstan et des Républiques de l'Asie moyenne* (1927).
 WRANGEL (Général P. N.). — *Mémoires* (1928).

2. — ARTICLES

KARAMYCHEW. — *Le détachement du général de Rennenkampf en 1900* (*Journal militaire de Varsovie*, 1903).
Messenger de l'Ataman (revue mensuelle).
 SINEOKOW (W. D.). — *Les Cosaques* (*Rousskii Invalid*, 1932 à 1936).
 TCHERIATCHAKINE (A.). — *Les Cosaques dans la Grande Guerre* (*Rousskii Invalid*, 1939).
 WRANGEL (Général P. N.). — *Dans le détachement du général de Rennenkampf* (*Hérault Historique*, 1904).
 Et un grand nombre d'articles divers publiés par le *Rousskii Invalid*.

3. — MANUSCRITS

APANASSOW (Essaoul). — *Notes sur le général de Rennenkampf et les Cosaques de Transbaïkalie* (en russe).
 KOVALIEW (Colonel), du 3^e régiment de Cosaques du Don. — *Souvenirs sur le général de Rennenkampf et le 3^e régiment de Cosaques du Don* (en russe).

TCHERNAVINE (Général). — Notes sur les Voïskos Cosaques (en russe).
 TCHERNAVINE (Général). — Remarques sur le cheval des Cosaques de Transbaïkalie (en russe).
 ARSENIËW (Général). — Souvenirs (en français).
 LYSSOUNOW (Colonel). — Souvenirs (en russe).
 Et quantité de documents, lettres, notes et autres manuscrits appartenant à l'auteur.

TABLE DES CARTES

I. Steppes du Sud et embouchures des grands fleuves.	26
II. Territoire des Cosaques du Don.....	108
III. Territoires des Cosaques du Kouban et du Terek.....	169
IV. Territoire des Cosaques d'Astrakhan.....	188
V. Territoire des Cosaques de l'Oural.....	192
VI. Territoire des Cosaques d'Orenbourg.....	212
VII. Territoire des Cosaques de Semirétchinsk.....	220
VIII. Territoire des Cosaques de Transbaïkalie.....	224
IX. Carte de l'ancienne Mandchourie.....	247
X. De Aigoun à Tsitsikar.....	250
XI. Itinéraire des Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie.....	253
XII. Territoire des Cosaques de l'Amour et de l'Oussouri.....	260

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Ataman V. P. Orlov, Chevalier de Saint-Georges.....	4
Biyouac cosaque aux Champs-Élysées (1814).....	12
Piquet de Cosaques de la Garde autour du palais Anitchkine à Saint-Petersbourg.....	18
Kourène zaporogue.....	34
Le siège d'Albazine.....	48
Bogdan Kheïmlnitzky, Ataman des cosaques de l'Ukraine, et des Cosaques Zoporogues.....	66
Cosaque de la Mer Noire (d'après un album d'aquarelles de l'Empereur Alexandre II).....	84
Cosaque achetant un cheval avant de partir en campagne.....	94
Alexandre Vassiliévitch Souvorow, Chevalier de Saint-Georges, entouré de Cosaques de l'Oural (campagne de 1799).....	110
Cosaque partant en campagne (adieux de famille).....	128
Matféï Ivanovitch Platow, Ataman des Cosaques du Don, Chevalier de Saint-Georges.....	142
	291

Pavel Iakowlévitch de Rennenkampf, Général de la suite de l'Empereur, Chevalier de Saint-Georges.....	148
Iakow Pétrovitch Baklanow, Ataman des Cosaques du Don, Chevalier de Saint-Georges.....	156
Type de Cosaque (d'après un dessin de Gorchelt).....	178
Nicolas Pawlovitch Slieptzow, Chevalier de Saint-Georges.....	184
Piquet de Cosaques de l'Oural.....	206
L'Empereur Nicolas I ^{er} inspectant au Palais d'Hiver les Cosaques de Sibérie admis dans la garde Impériale (d'après une aquarelle de N. N. Karazine).....	216
Pavel Carlovitch de Rennenkampt, Aide-de-camp-général de l'Empereur, Chevalier de Saint-Georges.....	240
Type de Cosaque (d'après un dessin de Gorchelt).....	254
Types de Cosaques (d'après les croquis de Gorchelt).....	264

TABLE

AVANT-PROPOS.....	ix
-------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Florilège cosaque.....	i
------------------------	---

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I ^{er} . — Origines et mœurs des premiers Cosaques.....	25
— II. — Les Cosaques Zaporogues.....	32
— III. — Les Cosaques de l'Ukraine.....	40
— IV. — Les Cosaques et la conquête de la Sibérie.....	46
— V. — Les Cosaques, du premier faux Dimitri à la révolte de Pougatchew.....	58
Les Cosaques et les faux Dimitri.....	59
Les Cosaques et la Libération.....	63
Les Cosaques et la conquête d'Azow.....	64
La révolte de Bogdan Khmelnitzky.....	65
Les Cosaques et les guerres avec la Pologne.....	66
Les Cosaques et les troubles de Petite-Russie.....	67
Stienka Razine.....	68
Les Cosaques, la conquête de l'Ukraine et les campagnes de Crimée.....	71
La révolte de Mazeppa.....	73
Révolte du Cosaque Pougatchew..	75

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VI. — Anciennes armées cosaques.....	81
Les Cosaques de la Volga.....	81

Les Cosaques du Boug et d'Iékaté- rinoslaw.....	82
Les Cosaques de la Mer Noire..	83
Les Cosaques du Danube.....	84
Les Cosaques d'Azow.....	84
Les Cosaques du Causace.....	84
CHAPITRE VII. — Les Voïskos Cosaques modernes....	86

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII. — Les Cosaques du Don.....	107
Grands chefs de Cosaques du Don.....	138
— IX. — Les Cosaques du Kouban.....	158
— X. — Les Cosaques du Térék.....	170
Le général Shieptzow et les Cosaques du Térék.....	183
— XI. — Les Cosaques d'Astrakhan.....	187
— XII. — Les Cosaques de l'Oural.....	190
Skobelew, héros des Cosaques de l'Oural.....	202
— XIII. — Les Cosaques d'Orenbourg.....	210
— XIV. — Les Cosaques de Sibérie.....	215
— XV. — Les Cosaques de Sémiretchinsk...	219
— XVI. — Les Cosaques de Transbaïkalie....	222
Le général de Rennenkampf et les Cosaques de Transbaïkalie.....	239
Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie.....	245
— XVII. — Les Cosaques de l'Amour et de l'Oussouri.....	259
POSTFACE.....	267
ANNEXES.....	269
Liste des souverains de Russie.....	271
Table de correspondance de quelques mesures.	272
Insignes des grades chez les Cosaques.....	272
Hiérarchie des Ordres de chevalerie de l'Em- pire de Russie.....	273
Hiérarchie de l'Ordre de Saint-Georges.....	274
La lava.....	275
TABLE DES NOMS CITÉS.....	277
BIBLIOGRAPHIE.....	287
Table des illustrations et des croquis.....	291



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 OCTOBRE 1944
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BELLENAND,
A FONTENAY-AUX-ROSES,
62.415
POUR LES ÉDITIONS BALZAC,
3, RUE AUBER, PARIS
7.409-4-44.
DÉPÔT LÉGAL 4^e TRIMESTRE 1944

REPRODUCTIONS
PHOTOGRAPHIQUES
DE RENÉ JACQUES